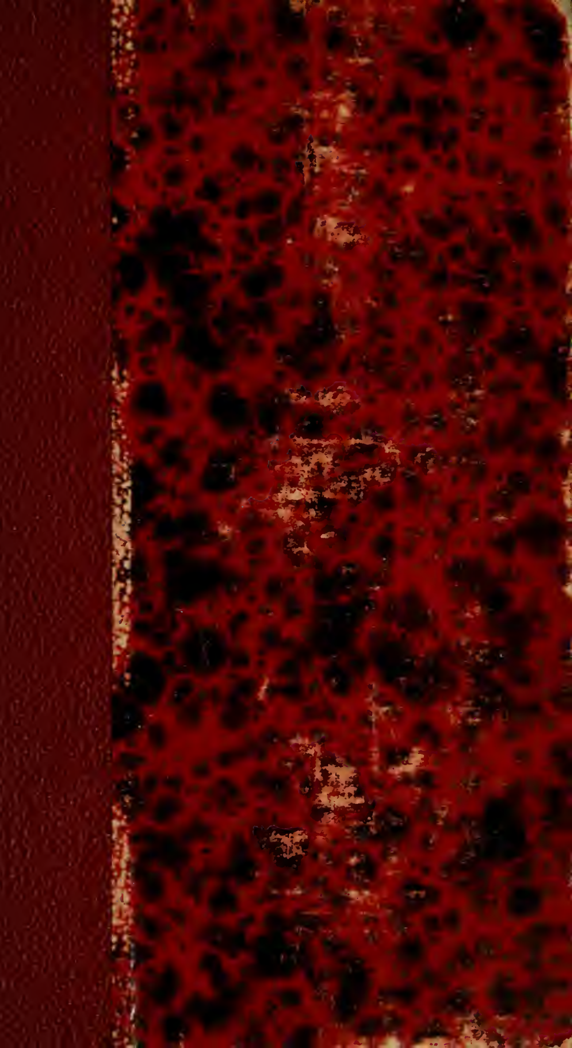


LES CONTEMPORAINS

81

MICHELET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

MICHELET

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5



MICHELET

LES CONTEMPORAINS

MICHELET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

AVIS AUX SOUSCRIPTEURS

La biographie de Michelet commence une collection et une série nouvelles, et porte le chiffre 81.

Par suite de nouveaux arrangements stipulés entre l'auteur et l'éditeur des *Contemporains*, la publication se divise en séries de vingt volumes chacune.

Chaque série forme cinq tomes.

En conséquence, la première col-

lection de la galerie contemporaine de M. Eugène de Mirecourt renferme QUATRE-VINGTS VOLUMES et forme VINGT TOMES de bibliothèque. Les deux derniers volumes de cette collection, *complétement* inédite, sont les Notices consacrées à Philarète Chasles et à Mérimée. La Notice de Philarète Chasles (nº 79) et celle de Mérimée (nº 80) paraîtront dans le courant d'avril.

GUSTAVE HAVARD.

MICHELET

Voici un des hommes qui, par leurs allures semi-voltairiennes, semi-démagogiques, et par leur confiance exagérée dans la raison, — cette pauvre raison humaine, dont ils se montrent si fiers, et qui, sans le bâton de la foi, trébuche à chaque pas! —voici, disons-nous, un des hommes qui ont le plus contribué à la démoralisation politique et religieuse de ce siècle.

Encore une idole à renverser de son piédestal; encore un de leurs fétiches à briser !

Le grand-père paternel du héros de cette histoire était maître de musique à Laon.

Vers la fin de la Terreur, il réalisa le peu de fortune qu'il possédait, vint à Paris, et sollicita pour son fils aîné un emploi à l'imprimerie des assignats.

Tous ceux qui avaient à leur disposition quelque numéraire s'empressaient alors d'acheter à vil prix force biens nationaux.

Cette spéculation parut à notre professeur de musique aussi déloyale que honteuse.

Il en chercha une plus honnête.

La République, après avoir fabriqué pour neuf milliards de papier-monnaie, fit tout simplement banqueroute.

Au mois de mars 1796, la presse aux assignats fut brisée, juste au moment où le jeune imprimeur picard, qui aidait à la desservir, venait de prendre femme. On tint conseil, et l'on consacra toutes les ressources apportées de province à l'achat d'un matériel typographique, dont la direction lui fut confiée.

Pour obtenir ce matériel à meilleur prix, on le paya comptant.

Une sœur du nouveau marié sacrifia sa dot, et un frère cadet renonça généreusement à sa part d'héritage.

Si l'on en croit les renseignements autobiographiques, transmis par Michelet lui-même, ce désintéressement héroïque était de tradition dans la ligne ascendante.

« Les deux familles dont je procède, dit notre historien, l'une picarde et l'autre ardennaise, étaient originairement des familles de paysans, qui mêlaient à la culture un peu d'industrie.

» Ces familles étaient fort nombreuses, — douze enfants, dix-neuf enfants.

» Une grande partie des sœurs et des frères de mon père et de ma mère ne voulurent pas se marier, pour faciliter l'éducation de quelques-uns des garçons que l'on mettait au collége.

» Premier sacrifice que je dois noter.

» Dans ma famille maternelle particulièrement, les sœurs, toutes remarquables par l'économie, le sérieux, l'austérité, se faisaient les humbles servantes de messieurs leurs frères, et, pour suffire à leurs dépenses, elles s'enterraient au village.

» Plusieurs, cependant, sans culture, et dans cette solitude sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très fine fleur d'esprit. J'en ai entendu une bien âgée qui contait les anciennes histoires de la frontière aussi bien que Walter Scott.

» Ce qui leur était commun, c'était une grande netteté de sens et de raisonnement.

» Il y avait là force prêtres dans les cousins et parents, des prêtres de diverses sortes, mondains, fanatiques ; mais ils ne dominaient pas. Nos judicieuses et sévères demoiselles ne leur donnaient pas la moindre prise. Elles racontaient volontiers qu'un de nos grands oncles, du nom de Paillart ou de Michaud, avait été brûlé jadis pour avoir fait certain livre (1). »

Grâce au progrès des lumières, Jules Michelet, petit-neveu de ce galant homme, a imprimé toutes ses œuvres sans risque, et sans craindre le fagot.

L'imprimerie de la famille Michelet oc-

(1) Préface de l'ouvrage intitulé *le Peuple*.

cupait le chœur d'une ancienne église de religieuses.

Nous ne cherchons aucun rapprochement puéril; mais on peut dire que l'enfant qui reçut le jour sous ces voûtes profanées porte au front la marque originelle du lieu qui abrita son berceau.

Lui aussi est un temple dévasté.

Sur ce beau génie qui chantait, à ses débuts dans la carrière, l'hymne solennel de la foi, vint tout à coup s'abattre un souffle destructeur.

Michelet a déserté l'autel du spiritualisme pour aller s'agenouiller devant la déesse Raison.

Comme beaucoup d'autres, hélas! il s'est voué au culte de la matière; il a

cédé à cet esprit de vertige qui pousse la vieille Europe aux abîmes.

Jules Michelet vint au monde le 21 août 1798.

L'établissement typographique de son père se maintint dans une situation assez heureuse tant que dura le régime de la liberté absolue, c'est-à-dire jusqu'au 18 brumaire.

Débats politiques sans fin, querelles de partis, nouvelles de l'armée, tout contribuait à offrir chaque jour de nouveaux aliments aux presses innombrables qui existaient alors.

Mais, vers 1800, la suppression des journaux fut proclamée sur toute la ligne.

Quand le journalisme meurt, les typographes sont malades.

On laissa par tolérance à Michelet père l'autorisation d'imprimer une seule gazette; encore ne traitait-elle que des questions ecclésiastiques. Il soutint l'entreprise à grands frais; puis, au moment où cette feuille commençait à réussir, on lui en retira le privilége « pour le donner, dit son fils, à un prêtre que Napoléon croyait sûr et qui le trahit bientôt. »

Le pouvoir, en 1810, fit une autre levée de boucliers contre la presse.

Il l'enferma dans des limites excessivement restreintes, et jugea convenable de l'organiser en monopole, au profit d'un

petit nombre d'imprimeurs, dévoués au ministère de la police.

Michelet père, déjà ruiné à demi, le fut alors complétement.

Un beau matin, il reçoit la visite d'un personnage à la voix pateline, aux formes sucrées, qui lui annonce que Sa Majesté l'empereur et roi vient de réduire à soixante le nombre des imprimeurs de sa bonne capitale.

On conserve les gros, rien de plus simple.

Quant aux petits, on les supprime, et Michelet père est au nombre des petits.

L'indemnité qu'on lui accordait, si l'on en croit toujours les détails que son fils

nous donne, était à peu près sur le pied de quatre sous à quatre francs.

Que faire ? Le seul parti possible est celui de la résignation.

Comme le typographe a des dettes, il se décide, pour faire honneur à ses engagements, à imprimer quelques ouvrages dont la propriété lui appartient. Le décret impérial permet cette échappatoire.

D'ouvriers, il n'y en a plus.

Tout l'ouvrage doit se faire en famille.

Appelé continuellement au dehors par des embarras financiers, des arrangements à prendre ou des délais à obtenir, le chef de la maison ne peut pas lui-même s'occuper de la besogne.

Sa femme malade se fait brocheuse, coupe et plie.

Jules, qui entre dans sa douzième année, lève la lettre et compose.

Le vieux grand père, pauvre artiste qui regrette son violon, se met, à soixante-quinze ans, au dur labeur de la presse à bras.

Dans la catégorie d'ouvrages qu'il leur est permis de publier, Jules ne trouve pas grande matière au développement de son intelligence.

Pour la plupart, ce sont des recueils de calembours, de facéties, de coq-à-l'âne, de charades ou d'acrostiches, déplorables échantillons de cette littérature de paco-

tille, qui s'étale dans les boîtes du bouquiniste, sur le parapet des quais.

De nos jours encore, ceci forme, avec le *double Liégeois* et l'imagerie de Pellerin, tout le contenu de la balle du colporteur, dans notre France civilisatrice et amie des lettres.

Alors, comme aujourd'hui, ces pauvretés se vendaient le mieux du monde. Elles faisaient vivre la malheureuse famille.

Debout devant sa casse, notre futur historien, dont une besogne machinale n'entrave pas l'imagination, se laisse aller à des rêveries continuelles.

Tandis que ses doigts, pauvres doigts d'enfant, tout gercés de crevasses pendant la saison froide, assemblent les let-

tres de plomb, sa tête médite et pense.

Plus ses romans personnels s'animent dans son cerveau, plus sa main est vive, plus la lettre se lève avec rapidité.

Jules ne sait rien encore, sauf un ou deux mots de latin que lui apprend un vieux libraire, ex-pédagogue de campagne, grand ami de Vaugelas et des doctrines de 93.

Mais c'était un homme taillé sur l'antique.

Ennemi des émigrés, il en avait sauvé neuf de la hache des terroristes, et cela au péril de sa propre existence.

Les heures que Jules passait à étudier auprès de lui étaient ses heures de récréation. Il regagnait ensuite l'atelier

silencieux, où il n'avait d'autre compagnie que celle de son aïeul, occupé à faire gémir la presse de ses mains tremblantes.

Trois volumes lui tombèrent alors entre les mains, une *Mythologie*, un *Boileau* et une *Imitation de Jésus-Christ*.

Ce dernier livre fut pour lui toute une révélation.

Jusqu'alors, il avait été élevé dans la plus profonde ignorance des idées religieuses. Son père ne disait jamais « Dieu, » mais « la Providence, » ou bien « l'Être suprême, » comme Maximilien Robespierre.

Nous devons même dire que le brave imprimeur connaissait beaucoup plus Apollon et Jupiter que Jésus-Christ.

« Et voilà que dans ces pages (nous citons les propres paroles de Michelet) j'aperçois tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance !

» La religion, reçue ainsi et sans intermédiaire humain, fut très forte en moi. Elle me resta comme une chose mienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à ma vie, qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes dans l'art et la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères.

» Comment dire l'état de rêve où me jetèrent ces premières paroles de l'*Imitation*? Je ne lisais pas, j'entendais, comme si cette voix douce et paternelle se fût

adressée à moi-même. Je vois encore la grande chambre froide et démeublée. Elle me parut vivement éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne pus aller bien loin dans le livre, ne comprenant pas le Christ, mais je sentis Dieu. »

Ce n'est pas nous qui rédigeons ces lignes.

Avions-nous tort de dire tout à l'heure que l'âme de Michelet eût été un sanctuaire, sans les pernicieuses influences du matérialisme ?

Echo des pures et saintes impressions de l'enfance, le passage qu'on vient de lire est empreint de ce profond sentiment religieux dont les grands cœurs seuls sont capables.

L'existence de Jules s'écoulait ainsi, laborieusement occupée, et nourrie de pensées fortes et graves.

Chaque matin, avant de se rendre au travail, il allait régulièrement chez son vieux maître, qui lui faisait traduire quelques vers d'Ovide ou de Virgile, et lui corrigeait les thèmes ou les versions qu'il écrivait le soir, après la leçon de musique donnée par le grand-père.

Or, celui-ci n'était pas à beaucoup près aussi content de son élève que le professeur de latin.

La notation quasi-algébrique de la langue musicale rebutait Jules. Il finit par renoncer à vaincre des difficultés qu'il trouvait insurmontables.

En attendant, la gêne devenait tous les jours plus grande au foyer domestique, et les faibles ressources de l'indemnité s'épuisaient.

Pour comble de malheur, la mère de notre héros tomba gravement malade.

Jules ne se livrait à aucune promenade, à aucun plaisir. Seulement, il allait de temps à autre parcourir les salles du *Musée des monuments français*, fondé en 1794 par Alexandre Lenoir, dans le couvent des Petits-Augustins (1), et détruit au retour des rois de la branche aînée.

« Je remplissais, dit-il, ces tombeaux de mon imagination ; je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas

(1) Aujourd'hui Ecole des beaux-arts.

sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde. »

Un ami de la famille proposa de faire entrer le jeune Michelet à l'imprimerie impériale.

C'était assurer son pain ; mais c'était probablement aussi arrêter à jamais l'essor de son intelligence. Toutes les facultés de l'esprit se révélaient, chez le jeune homme, si actives et si fécondes en promesses, que ses parents reculèrent devant la perspective de le réduire à la condition de simple ouvrier. Cette famille, déjà si près de la misère, trouva moyen de s'imposer encore de nouveaux sacrifices, et Jules fut mis au collége Charlemagne.

Il avait quatorze ans.

Sa force en latin lui permettait de suivre la classe de rhétorique; mais il ne savait pas un mot de grec, et jamais son vieux pédagogue ne lui avait enseigné l'art d'aligner des syllabes brèves et longues en forme d'hexamètres ou de pentamètres.

Cette infériorité relative le fit reléguer en troisième, où il arriva bientôt, du reste, à tenir le premier rang sur tout le programme universitaire.

Jules trouva chez son professeur sympathie et encouragement.

Mais, chez ses condisciples, ce fut autre chose. On lui fit payer ses succès par

des déboires sans nombre et par d'injustes mépris.

Le brillant élève était un pauvre diable mal vêtu, à peine chaussé.

Sa cravate, pleine d'effiloches, déguisait mal l'absence de linge, et les manches de son habit lui venaient aux coudes.

Voilà de ces torts qu'on ne pardonne pas au collége, lorsque surtout une évidente supériorité d'intelligence vient s'y joindre.

Notre jeune élève connut le chagrin et le malheur par les ridicules de sa mise.

Il tomba dans une misanthropie précoce, et se prit à haïr ses semblables de toute la force de son orgueil blessé.

Jules ne se mêlait point aux récréations; il obtint même de ne pas suivre les promenades.

On le voyait s'enfermer, le dimanche et le jeudi, dans les salles de classe, où il relisait un chant de Virgile, un livre de Tacite. Il conversait familièrement avec les dieux, avec les héros, avec les grands hommes, cherchant à puiser dans cet entretien l'amour du beau, le culte des hautes pensées.

Quand Michelet perdit sa mère, il était encore au collége.

Nous avons recours aux citations, dans ce volume, beaucoup plus que nous ne le faisons ordinairement.

L'homme qu'il s'agit de peindre ici n'a

jamais vécu en dehors de ses études et de sa chaire de professeur. On ne peut le saisir que par les faces qu'il présente, ou par les points de son histoire que nous trouvons disséminés çà et là dans ses ouvrages.

Voici comme il parle de sa mère, en tête du livre qui a pour titre : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille :*

« J'ai écrit tout ceci en pensant à une femme dont le sérieux esprit ne m'eût pas manqué dans ces luttes. Je l'ai perdue, il y a trente ans; j'étais enfant alors, et néanmoins, toujours vivante, elle me suit d'âge en âge.

» Elle a eu mon mauvais temps, et elle n'a pu profiter de mon meilleur.

» Jeune, je l'ai contristée, et je ne la consolerai pas. Je ne sais pas seulement où sont ses os ; j'étais trop pauvre alors pour lui acheter de la terre. Et pourtant je lui dois beaucoup.

» Je me sens profondément le fils de la femme.

» A chaque instant, dans mes idées, dans mes paroles (sans parler du geste et des traits), je retrouve ma mère en moi. C'est bien le sang de la femme, la sympathie que j'ai pour les âges passés, ce tendre ressouvenir de ceux qui ne sont plus.»

Pendant les deux dernières années qu'il passa au collége, Jules Michelet eut pour professeurs deux jeunes gens qui lui prodiguèrent de grandes marques de bien-

veillance et des soins tout particuliers.

C'étaient l'excellent M. Victor Le Clerc, aujourd'hui doyen de la Faculté des lettres de Paris, et M. Villemain.

Ses classes se terminèrent avec un grand succès.

Il fallut songer au choix d'une profession. L'heure était venue de dire adieu aux triomphes de collége et de descendre dans la grande arène sociale pour y conquérir un sort.

« J'eus le bonheur, nous dit Michelet, d'échapper aux deux influences qui perdaient les jeunes gens de mon époque, celle de l'école doctrinaire, majestueuse et stérile, et celle de la littérature industrielle, dont la librairie, à peine ressusci-

tée, accueillait alors facilement les plus malheureux essais.

» Je ne voulus point vivre de ma plume.

» Je voulus un vrai métier; je pris celui que mes études me facilitaient : l'enseignement. Je pensai, dès lors, comme Rousseau, que la littérature doit être la chose réservée, le beau luxe de la vie, la fleur intérieure de l'âme.

» C'était un grand bonheur pour moi, lorsque, dans la matinée, j'avais donné mes leçons, de rentrer dans mon faubourg, près du Père-Lachaise, et là, paresseusement, de lire tous les jours les poètes, Homère, Sophocle, Théocrite, et parfois les historiens. »

Michelet mena près de trois ans cette vie d'intelligente et poétique paresse.

Bien certainement il ne se doutait pas qu'il dût devenir un des premiers écrivains de ce temps-ci.

Son occupation principale consistait à donner des leçons chez les particuliers ou dans les pensionnats. Il enseignait tout ce qu'on voulait, les langues, la philosophie, l'histoire.

Pendant un certain temps, il fut le Maître Jacques d'une institution délabrée de la rue Copeau.

Indépendamment des spécialités grammaticales ou littéraires, il y enseigna les mathématiques, les sciences physiques et naturelles, l'italien et le dessin.

Le seul plaisir que se permît le jeune homme était une promenade, de temps à autre, sous les grands arbres du bois de Vincennes, en société d'un de ses amis, grand raisonneur et analyste sans pareil.

Pendant des heures entières, la philosophie et les lettres fournissaient à leurs causeries des éléments intarissables.

Notre professeur était alors chaud royaliste et catholique fervent.

Toutefois, il n'alla pas jusqu'à servir dans la garde royale, ainsi que l'affirme le biographe du clergé contemporain.

Jamais non plus il n'a inséré dans les *Lettres champenoises* ce fameux dithyrambe en l'honneur des Suisses, qui aurait

obtenu, dit le même biographe, un grand succès de ridicule.

Il faut tâcher de ne point combattre ses adversaires avec l'inexactitude ou le mensonge.

Evidemment il y a ici confusion de noms et de personnes.

Le fait méritait un examen sérieux, et il résulte de nos recherches que Michelet n'a jamais endossé l'habit militaire.

Du reste, il suffit de l'avoir vu, pour en jurer.

Sa première ferveur monarchique et religieuse n'en est pas moins certaine. Elle le fit admettre, comme professeur, au collége Sainte Barbe, aujourd'hui collége Rollin.

Si Michelet vient nous dire que le concours seul lui en ouvrit les portes, nous lui répondrons que les candidats, avant d'être admis au concours, étaient scrupuleusement épluchés, comme opinion, par les congréganistes, sous le patronage immédiat desquels était placé le collége (1).

On savait qu'il allait à confesse et qu'il communiait régulièrement une fois par mois.

En 1825, il prélude à ses grands travaux historiques par la publication de

(1) Ceci se passait en 1821. Michelet arriva sans sollicitations à ce grade universitaire. Il ne devint solliciteur qu'en 1828, époque où il fit agir puissamment auprès du ministre Martignac un de ses illustres amis.

deux ouvrages élémentaires (1); puis, en 1827, il fait paraître son *Précis d'histoire moderne*, petit chef-d'œuvre de science, lumineux et concis, qui marque d'une manière bien tranchée la conversion (si conversion il y a) de l'auteur aux idées libérales.

Il s'y élève avec force contre l'intolérance et le fanatisme, qu'il confond déjà trop souvent avec la religion.

La France, toujours affolée de nouveaux systèmes, portait, en ce temps-là, des chapeaux Bolivar sur la tête, et, sous

(1) Un tableau chronologique de l'histoire moderne, depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à la Révolution française (volume in-8°), et des tableaux synchroniques de l'histoire moderne (volume in-4°).

le bras, la *Critique de la Raison pure*, de Kant.

Michelet lut ce livre, et en fit la base de ses théories historiques et humanitaires.

En cette même année 1827, il publia un livre qui établit sa réputation sur des bases solides. Nous parlons des *Principes de la philosophie de l'histoire*, traduits de la *Scienza nuova* de Jean-Baptiste Vico, précédés d'un discours sur le système et la vie de l'auteur.

Cette œuvre de génie était restée complétement ignorée pendant un siècle.

Elle venait d'être remise en lumière par un Allemand, M. Ernest Weber, lors-

que Michelet entreprit de la faire connaître à la France.

Du reste, le savant professeur était loin d'adopter en entier les doctrines fatalistes du maître. Il s'en séparait sur les points les plus importants. Ainsi, par exemple, il se refusait à croire que l'espèce humaine fût invariablement condamnée à évoluer dans le même cycle, et à retomber de la civilisation dans la barbarie, après un certain nombre de siècles, pour s'élever de nouveau du droit de la force au droit de la raison.

Il protestait aussi contre cette conclusion du philosophe napolitain, qui proclamait infaillible toute idée se présentant avec l'assentiment unanime des hommes.

« L'histoire ne nous prouve-t-elle pas, disait-il, que les plus grossières erreurs ont été consacrées par toutes les nations de la terre, et que le témoignage universel s'empreint des préjugés de chaque siècle? »

Ce remarquable travail valut à Michelet sa nomination de maître de conférences pour l'histoire à l'Ecole normale.

« L'enseignement me servit beaucoup, nous dit-il ; la terrible épreuve du collége avait changé mon caractère, m'avait comme serré et fermé, rendu timide et défiant.

» Marié jeune, et vivant dans une grande solitude, je désirais de moins en moins la société des hommes. Celle que

je trouvai dans mes élèves, à l'École normale et ailleurs, rouvrit mon cœur, le dilata.

» Ces jeunes générations, aimables et confiantes, qui croyaient en moi, me réconcilièrent à l'humanité.

» J'étais touché, attristé souvent aussi de les voir se succéder devant moi si rapidement. A peine m'attachais-je, que déjà ils s'éloignaient.

» Les voilà tous dispersés, et plusieurs (si jeunes!) sont morts. Peu m'ont oublié; pour moi, vivants ou morts, je ne les oublierai jamais.

» Ils m'ont rendu, sans le savoir, un service immense.

» Si j'avais, comme historien, un mé-

rite spécial qui me soutenait à côté de mes illustres prédécesseurs, je le devais à l'enseignement qui, pour moi, fut l'amitié. Ces grands historiens ont été brillants, judicieux, profonds. Moi, j'ai aimé davantage (1). »

Cette définition de Michelet par lui-même est profondément juste.

Après avoir cédé d'abord aux instincts de la misanthropie, il était devenu tout à fait un disciple du sentiment. Les élans de son cœur n'étant pas toujours réprimés par l'examen de la froide raison, et même, disons plus, par les conseils du sens commun, il en est résulté qu'il s'est

(1) *Le Peuple*, page 34.

mépris, en plus d'une occurrence, sur les hommes et sur les choses.

Nous en aurons bientôt la preuve incontestable.

Après la révolution de Juillet, Michelet fut nommé chef de la section historique aux archives du royaume.

Rien alors ne lui eût été plus facile, avec ses antécédents, que d'aborder la vie publique. Tout le monde faisait la chasse aux emplois, à la députation, aux portefeuilles.

Michelet refusa de suivre le torrent.

« Je me suis jugé, dit-il ; je n'ai ni la santé nécessaire, ni le talent politique, ni le maniement des hommes. »

Jamais il ne s'est départi de cette ho-

norable résolution, et, certes, si elle n'est point le résultat de cette étrange timidité que parfois l'orgueil engendre, il y a de quoi lui obtenir le pardon de bien des fautes.

Si les basses convoitises de nos vieux charlatans du pouvoir nous trouvent prompt à démasquer et à flétrir, nous honorons le désintéressement personnel comme une vertu.

En 1831, Michelet fait paraître la première partie d'une *Histoire romaine* (1), en deux volumes in-octavo.

Ce livre, comme on devait s'y attendre, abondait en critiques ingénieuses et en aperçus pleins d'originalité.

(1) Epoque de la République.

Peu de temps auparavant, il avait publié l'*Introduction à l'Histoire universelle*, dont la seconde édition, imprimée en 1834, s'augmente du discours d'ouverture que l'auteur prononça, le 9 janvier, à la Faculté des lettres.

En même temps, notre écrivain donne le premier tome de son grand travail sur l'*Histoire de France* (1).

Cicéron dit : L'histoire plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite.

Après nombre d'écrivains anciens et modernes ; après la vénérable chronique

(1) L'ouvrage entier en comportait douze, et l'auteur avait fait précéder cette publication d'un volume in-8o qui a pour titre : *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution française.*

de Grégoire de Tours; après l'habile et malicieuse compilation du révérend père Daniel, dont le style, au bout du compte, n'est pas sans charme; après l'Astronome qui nous a laissé la vie de Louis le Débonnaire; après le moine de Saint-Denis, Villehardouin, Joinville, Monstrelet, Froissard, Commines, Pasquier, et, de nos jours, après Augustin Thierry, le savant, l'ingénieux, le profond historien; après Sismondi, le compilateur sagace; après Guizot, le lourd philosophe, Michelet vient nous parler à son tour de nos origines et de nos aïeux.

Il se montre grand érudit, grand peintre et grand poète.

Plein de science, il n'en est pas gonflé; chargé de savoir, il n'en est pas lourd.

Son style a l'allure vive et preste de ces hommes de puissante intelligence, qui abrégent et simplifient tout, parce qu'ils voient tout.

Du reste, ce bénédictin, ce poète, ce philosophe a les défauts de ses qualités : il est parfois trop savant, trop poète et trop philosophe.

Ici, nous le voyons donner une importance exagérée à des détails qu'il devrait, sinon ignorer, du moins laisser dans l'ombre. Là, son esprit aventureux ou ses manies sentimentales l'emportent hors des bornes de la saine logique et du bon goût. Plus loin, son désir de tout expliquer l'entraîne dans d'incompréhensibles rêveries.

Néanmoins, avouons-le, si bizarres que

soient ses pensées, si étrange que soit la forme sous laquelle il les présente, jamais il ne cesse de tenir le lecteur sous le charme victorieux de son génie.

On critique, mais on admire.

Ses écarts, même les plus insensés, dénotent des facultés extraordinaires, un esprit d'une puissance énorme.

Décoré de la Légion d'honneur en avril 1833, Michelet fut appelé, l'année suivante, à suppléer M. Guizot à la Faculté des lettres.

Il fit paraître, en 1835, deux volumes sous le titre de : *Mémoires de Luther, écrits par lui-même, rédigés et mis en ordre par M. Michelet.*

Or, sous ce titre, si formellement ex-

plicite, il y avait une supercherie de libraire.

Le moine hérétique, le fougueux augustin qui, au mépris de ses vœux, épousa Catherine de Bohren, le père du protestantisme enfin, n'a jamais écrit de *Mémoires*.

Michelet recueillit dans les lettres de cet homme, dans ses discours, dans ses pamphlets contre le pape, dans les notices biographiques publiées sur lui à diverses époques, une foule de documents sur sa vie, sur son caractère, sur ses mœurs, qu'il rassembla pêle-mêle dans une rédaction faite à la hâte, et qui, sous le patronage de son mérite littéraire, furent jetés à la tête de ce public avide, glouton.

grossier, étourdi, charlatan, et qui ne peut se passer de charlatanisme.

Cette œuvre apocryphe fut suivie, en 1837, des *Origines du Droit français, cherchées dans les symboles et formules du Droit universel* (1).

Lorsque l'influence de l'éclectisme devint prédominante à l'Ecole normale, Michelet ne se prosterna point devant le dieu Cousin.

Il se démit de ses fonctions de maître de conférences.

Cette résolution courageuse lui valut deux triomphes successifs. Le collége de France et l'Institut favorisèrent presque simultanément sa candidature, le pre-

(1) Un volume in-8.

mier pour l'installer dans la chaire de morale et d'histoire, vacante par la mort de Daunou; le second pour lui donner à l'Académie des sciences morales et politiques (1), le fauteuil du comte Reinhard.

On sait l'usage que M. Michelet fit de sa chaire : il ouvrit aussitôt la campagne contre les jésuites.

Vraiment, c'est une chose fâcheuse pour l'illustre professeur que les sténographes aient saisi au vol chacun de ses discours, aux diverses époques où ils furent prononcés. Notre tâche devient trop facile, et, pour combattre M. Michelet, il nous suffit de le citer lui-même.

Voici ce que disait, en 1838, l'homme

(1) Section de l'histoire générale et philosophique.

qui, depuis, a lancé contre l'institution de Loyola de si effroyables diatribes.

Ecoutez !

« On ne saurait assez louer le dévouement des Jésuites.

» Leur héroïsme en Europe nous est connu; mais il faut les suivre en Asie. Il faut voir la facilité, l'empressement avec lequel ils reçoivent le martyre.

» Ce sont là des titres à la gloire. Chez nous, le dévouement ne meurt pas.

» Et puis qu'elle est belle leur obéissance, qu'elle est grande, qu'elle est sublime!

» Au moindre mot, un Jésuite, d'une haute naissance souvent, sans attendre une heure, obéit, fallût-il partir pour les

extrémités du monde! Ainsi quand saint François Xavier reçoit de saint Ignace l'ordre de partir pour les Indes, il ne fait rien autre chose, il met ses souliers et part pour les Indes.

» C'est qu'il n'y avait jamais pour eux ni famille, ni parents, ni amis, mais Dieu, Dieu seul et l'obéissance !

» Et François Xavier aborde aux Indes. Son cœur est impénétrable aux flèches empoisonnées ; il subjugue les hommes, il les subjugue par son regard.

» Aujourd'hui, si l'on n'avait pas détruit l'ouvrage des Jésuites, la Chine serait un peuple civilisé. Un jésuite y était déjà ministre. Mais un mot de Rome leur ôte toute influence, et ce mot a enlevé

deux ou trois milliards d'hommes à la civilisation européenne.

» Pour caractériser l'esprit des Jésuites, ce fut un esprit monumental (1). »

Les hostilités alors n'étaient point entamées. M. Michelet parlait sans aigreur, sans rancune, sans passion. Il rendait hommage à la vérité historique pure et simple.

Mais, deux ans plus tard, son langage n'est plus le même.

On a eu le malheur de ne pas approuver quelques-unes de ses doctrines ; on a blessé son orgueil, et il prononce dans la même chaire les paroles que voici :

(1) Sténographié par *l'Ami de la Religion*, t. XCVIII, p. 65 et suiv., 369 et suiv., 481 et suiv.

« En parcourant le grand livre des *Constitutions des Jésuites*, on est effrayé de l'immensité des détails, de la prévoyance infiniment minutieuse dont il témoigne.

» Edifice toutefois plus grand que grandiose ; petit esprit, subtil et minutieux, esprit scribe, manie réglementaire infinie, curiosité gouvernementale qui ne s'arrête jamais, qui voudrait voir, atteindre le fond, par delà le fond ; mélange bâtard de bureaucratie et de scholastique ; plus de police que de politique. Tout est bâti sur un principe : *surveillance mutuelle*, police et contrepolice : le confesseur même espionné par sa pénitente, qu'on lui envoie pour lui faire des questions insidieuses ; une femme servant tour à tour d'espion à deux hommes ja-

loux l'un de l'autre... Enfer sous l'enfer! Où est le Dante qui aurait trouvé cela? »

Quand de pareilles pièces se trouvent annexées au procès, le lecteur juge, et ses jugements sont sans appel.

Lamennais, écrivant ses œuvres impies, après l'*Essai sur l'Indifférence*, ne paraîtra pas plus coupable que M. Michelet.

Foin de ces apôtres qui dressent un autel aujourd'hui pour le renverser demain!

Renversez-le, soit.

Mais restez sous les ruines, et n'ayez pas l'impudeur de prêcher de nouveau.

Vous avez perdu toute espèce de droit

à notre confiance; nous refusons de vous croire. Ceux-là seuls dont vos honteux revirements appuient les indignes systèmes, peuvent vous applaudir ; mais tout ce qui est honnête vous condamne.

Taisez-vous!

Au mois d'avril 1842, quelques troubles éclatent au cours de M. Michelet.

— Ce sont les Jésuites! s'écrie le professeur. Ils envoient leurs jeunes saints au collége de France pour étouffer mes paroles; on m'a sifflé, donc la liberté est morte.

O comédie! Nous n'osons pas dire : O sottise!

— Eh! non, monsieur Michelet, répondirent alors les gens sensés, vous voyez

des Jésuites partout. Vous prenez pour des Jésuites jusqu'aux pavés de la rue des Postes, jusqu'aux moulins de Montrouge. Vous vous exagérez singulièrement l'importance des bons Pères. Si l'on fait du tapage à votre cours, il faut tout bonnement vous en prendre à ce ramassis d'étudiants qui n'étudient pas, de jeunes brouillons étourdis, amateurs de vacarme et ne comprenant rien aux points en litige. Ils composent la très grande majorité de votre auditoire.

Mais le *Journal des Débats*, ce vieil organe imbécile et têtu de la propagande voltairienne, cet ami quand même de tout ce qui est volte-face et parjure, se garda bien d'être de l'avis des gens sensés.

Il accusa les Jésuites à son tour et pro-

digua ses plus chaudes sympathies à M. Michelet.

Une autre marotte du célèbre professeur est celle du protestantisme.

A tout propos, il développe ce thème : « Que la France eût gagné à se faire transitoirement protestante. »

Transitoirement est superbe !

Luther et Calvin, aux yeux de M. Michelet, sont les frères de Rabelais et de Copernic. Il a pour eux un enthousiasme impossible à décrire. Son admiration pour ces grands hérétiques passe à l'état de manie et d'idée fixe. On n'a jamais pu trouver de remède à ce mal incurable.

En 1843, le professeur fit un voyage en Suisse.

Son premier soin fut de convoquer à Genève les ministres du culte réformé.

L'ombre de Calvin dut tressaillir joyeusement sous la tombe : il s'agissait de s'entendre pour accélérer en France les progrès du protestantisme, et l'on chercha les moyens de constituer aussi vite que possible dans notre pays une Église nationale.

Par malheur on ne réussit point à arrêter de plan convenable.

Quel dommage !

M. Michelet devrait bien aujourd'hui provoquer avec les ministres de Genève des pourparlers nouveaux, afin de décider une bonne fois la France catholique à embrasser la réforme.

Lorsqu'une idée est heureuse, et surtout lorsqu'elle doit produire d'aussi beaux résultats, on doit y mettre plus de persistance.

Il faut rendre justice à l'illustre professeur : quand il ne parlait dans son cours ni des Jésuites, ni des protestants, ni des démagogues, il se faisait écouter avec beaucoup de plaisir. Son éloquence avait un attrait particulier ; sa phrase, toujours limpide, coulait de source, et sa pensée n'était jamais obscure. Il ne chargeait pas l'esprit de ses auditeurs d'événements et de dates ; il savait isoler un fait pour en présenter le côté pittoresque et en déduire les conséquences philosophiques.

Son cours n'était que le récit de ses impressions personnelles, de ses prédi-

lections en littérature comme en histoire.

Michelet parlait simplement, comme avec lui-même, par petites phrases détachées, dont le lien n'existait souvent que dans la pensée de l'orateur.

Le public ne devinait pas d'abord la transition, et trouvait les harangues un peu décousues, parce qu'on le menait des bords du Rhin à la bibliothèque Sainte-Geneviève, ou des poèmes indiens au Panthéon. Cependant il s'habituait à cette méthode un peu fantaisiste, et finissait même par y trouver plus d'intérêt et plus de charme.

Mais adieu tout cela dès que le spec-

tre politique et religieux se dressait dans l'imagination du professeur.

Alors M. Michelet ne subjuguait plus son auditoire. Il fatiguait tout le monde. Ses discours n'étaient d'un bout à l'autre que puérilités désolantes, emphase et mauvais goût.

A la fin de 1843, il publia contre la Société de Jésus le recueil édifiant de toutes les leçons de son cours, grossi des leçons, pour le moins aussi édifiantes, de M. Edgar Quinet.

Sur les entrefaites, le ministre de l'instruction publique, saisi d'une pétition marseillaise, d'une plainte formelle contre les deux professeurs, laissa voir qu'à son sens également il y avait beaucoup à

reprendre dans l'exposé de doctrines de ces messieurs.

On prétend même que le comte Rossi, obtenant de la cour de Rome le rappel des Jésuites, avait pris, au nom du ministère français, l'engagement, sinon d'étouffer la voix, du moins de changer le ton des discoureurs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, le dimanche 13 juillet 1845, le ministre appelle à une assemblée générale messieurs du Collége de France.

Ils sont convoqués au nombre de vingt-huit.

Vingt-quatre sont présents à la réunion. M. Letronne préside, et, dès le commencement de la séance, on donne lec-

ture d'une lettre du chef de l'Université, qui se plaint de l'enseignement de MM. Michelet et Quinet, comme excédant les limites de leur programme, et comme inspirés souvent par un esprit hostile au pouvoir.

En obéissance au désir exprimé par le ministre, on rédige une première proposition, ayant pour but de recommander expressément et énergiquement aux professeurs de ne pas s'écarter de leur programme.

MM. Thénard et Michel Chevalier la combattent ; elle est défendue par MM. Magendie, Biot et de Portets.

Quant aux professeurs qui ont suscité le débat, ils déclarent, avec un héroïsme

digne d'une meilleure cause, n'avoir absolument rien à changer à la direction de leur enseignement.

On va aux voix.

La proposition est repoussée par treize bulletins contre onze ; puis on adopte la proposition suivante, rédigée par M. Elie de Beaumont :

« L'assemblée accepte les explications de MM. Michelet et Quinet, qui déclarent ne pas s'être écartés de leur programme, et elle rappelle qu'aucun des membres du Collége de France n'a jamais entendu se soustraire à l'obligation de se renfermer dans le programme présenté par eux et adopté par l'assemblée. »

Néanmoins, à la réouverture des cours,

Edgar Quinet annonçant qu'il allait donner l'*Histoire des littératures du Midi, comparées*, le ministre biffe du programme le mot *comparées*, et le grand Edgar s'abstient de reprendre ses leçons.

Quelle perte pour le Collége de France!

Heureusement, les leçons de M. Michelet continuent.

Divisée jusque-là sur la tête de M. Quinet et sur la sienne, la popularité démocratique et antireligieuse lui échoit sans partage.

Nous assistons, quatre années durant, à un scandale sans fin.

Le professeur s'exalte dans un système d'opposition frénétique.

Tous ses amis, tous ceux qu'il voyait autrefois à son niveau, se trouvent au sommet du pouvoir : il semble qu'un sentiment de haine jalouse excite M. Michelet contre eux; on pourrait croire qu'il en est au regret de son honnêteté politique, et qu'il veut faire comprendre en haut lieu cet axiome, plus profond qu'on ne pense :

« Lorsqu'un homme ne demande pas, il faut lui donner! »

Son indépendance d'allures devient si vive, et ses agressions perpétuelles soulèvent tant de périls, que le gouvernement de Louis-Philippe, à la fin de 1847, prend sur lui de suspendre le professeur démocrate.

Cette mesure provoque aussitôt dans le quartier Latin une formidable manifestation.

Deux mille étudiants se rassemblent, descendent des hauteurs de la montagne Sainte-Geneviève, et se dirigent vers la Chambre des Députés.

Partout, sur son passage, le cortége des Écoles cause une émotion profonde et prélude à cette folle agitation des banquets (ô Michel-Odilon-Morin-Barrot !) qui allait amener la chute du trône, et envoyer la branche cadette partager l'exil de la branche aînée.

N'oublions pas de dire que, trois années auparavant, Michelet avait publié

son estimable ouvrage : *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille.*

C'est un simple et modeste in-18, tout semblable aux *Paroles d'un Croyant* ; mais, comme ce dernier ouvrage, il est gros de scandale et d'impiété.

M. Michelet y sape les bases inébranlables du catholicisme, le célibat des prêtres et la confession.

L'ouvrage intitulé *le Peuple* paraît en 1846.

Après avoir donné la pâture aux incrédules, il fallait bien la donner aux démocrates.

Pour écrire cette œuvre, l'auteur a fait résonner toutes les fibres de son âme

compatissante. Il s'apitoie sur le triste destin de l'homme, auquel, — notons-le, s'il vous plaît, en passant, — Dieu n'a jamais promis le bonheur ici-bas.

Nouvel Héraclite, M. Michelet pleure toutes ses larmes; il épuise la coupe amère de ses propres chagrins et des chagrins d'autrui.

C'est un véritable déluge d'affliction.

Parcourant les divers étages de la société, le grand écrivain trouve, à chaque marche, une douleur assise. La souffrance est partout, en haut, en bas, au milieu, aux champs comme à la ville. M. Michelet charge systématiquement les couleurs de ce tableau, pour avoir occasion de pleurer davantage.

Si toutes ses larmes avaient seulement été répandues sur ses erreurs !

Nous appartenons à un siècle malade, et, sans contredit, l'homme dont nous écrivons l'histoire est un de ceux que l'esprit chagrin et l'absence de consolation religieuse enfoncent le plus profondément dans le système empirique de la matière.

Sa tendresse larmoyante descend jusqu'aux bêtes. Il gémit sur leur destin.

« On les méprise trop, dit-il, et le mépris des êtres bruts tient peut-être à un excès de spiritualisme. »

O triple rêveur !

Evidemment, il faut y mettre beaucoup

de bon vouloir pour nous trouver trop spiritualistes, par le temps qui court.

M. Michelet, en 1847, termina le premier volume de son *Histoire de la Révolution*, actuellement achevée.

La seconde république lui rendit sa chaire.

Hélas! elle ne put lui rendre ni la raison ni la prudence!

Il nous souvient d'avoir assisté, au commencement de 1851, à l'une des leçons de M. Michelet. Certes, l'impression qu'elle nous causa fut bien triste, et ce noble esprit nous donna des preuves effrayantes de son égarement.

L'auditoire était nombreux, comme toujours.

Une triple couronne de dames de tout âge avait de bonne heure envahi l'hémicycle et se pressait autour de la chaire.

Tout l'amphithéâtre était rempli par la jeunesse des Ecoles, qui refluait jusque dans les couloirs.

Très impatients de leur naturel, ces messieurs s'ennuyaient d'attendre depuis cinq quarts d'heure l'ouverture du cours. Ils battaient la semelle en mesure pour tuer le temps.

C'était absolument comme au théâtre, lorsqu'une circonstance imprévue retarde le lever du rideau.

Quelques aimables farceurs de la bande utilisaient, pour tromper l'ennui, leurs

talents de société : ils imitaient le chant du coq, le grognement du cochon, l'aboi du chien, le miaulement du chat.

Les apostrophes et les propos burlesques se croisaient en feu roulant de tous les coins de la salle.

Parfois, quand le vacarme assourdissait trop les oreilles, un personnage, grave et barbu, se levait dans l'auditoire et réclamait le silence avec autorité.

Cette facétieuse jeunesse criait alors tout d'une voix :

— Eh! vous voyez bien que ce sont les Jésuites ! Ils viennent ici faire du scandale... A bas les Jésuites !

Le cri se répétait d'un bout de l'am-

phithéâtre à l'autre, accompagné de sifflets et d'éclats de rire.

Enfin, au milieu du tumulte occasionné par ces clameurs, au milieu de la poussière soulevée par les exercices gymnastiques de la semelle, une porte s'ouvre, et le professeur paraît.

Sa présence est saluée par une triple salve d'applaudissements.

Néanmoins quelques rires ironiques partent encore des coins hostiles. Michelet peut les entendre.

— Vous ne savez pas où vous êtes, dit-il à cette minorité factieuse. Ici, ne l'oubliez pas, c'est la France qui parle ! Que dis-je, la France ? c'est l'Europe, l'Europe entière, l'Europe persécutée !

Après ce coup de foudre démocratique, lancé comme exorde, il entre immédiatement en matière, et commence par exalter le *Credo* de 93 aux dépens de l'Evangile.

M. Michelet déclare que les Jésuites et les prêtres abrutissent l'intelligence de trente millions de Français, *avec les dogmes absurdes d'une métaphysique byzantine*, dont les commentaires sont encore plus absurdes que le texte lui-même.

Ceci était net et catégorique.

La France chrétienne doit remercier M. Michelet d'avoir prêché des maximes aussi salutaires à la jeunesse qu'elle envoie, chaque année, de nos provinces, et les familles doivent être heureuses de

songer qu'un professeur atrabilaire, hypocondre, ou à moitié fou, peut détruire avec un sophisme et deux phrases tout ce qu'une mère pieuse a semé de croyances dans l'âme de son fils.

Au plus fort des déclamations haineuses de l'orateur, notre voisin nous demanda :

— Pourquoi donc M. Michelet a-t-il eu la faiblesse d'envoyer son fils au catéchisme? Pourquoi lui a-t-il fait faire sa première communion près du tombeau de sainte Geneviève?

Franchement, nous ne sûmes que répondre.

Adolphe Crémieux fait baptiser ses

enfants, et il soutient de toute son influence le culte isréalite. Michelet donne à son fils l'éducation religieuse, et il accuse les prêtres d'abrutir les masses et de tuer l'intelligence : expliquez ces contradictions; tâchez de trouver le mot de ces énigmes.

Par système, par ambition, par orgueil, par amour de la célébrité, par crainte d'une secte ou d'un parti, certains hommes viennent dire en public le contraire de leur pensée intime.

C'est évident, c'est prouvé.

Haussons les épaules, chers lecteurs, et répétons de nouveau, répétons toujours : « Comédie! comédie! »

M. Michelet termina, ce jour-là, son éloquent discours en disant :

« — Je vous le certifie, messieurs, le Bouddhisme vaut bien le Christianisme ; le *Khagiour* rivalise avec l'Evangile. Et ne croyez pas au *Consummatum est* du Christ. Non, tout n'est pas fini, puisque tout commence ! »

Ainsi, voilà le Christ traité d'imposteur par M. Michelet!

La folie a trop d'échelons pour que nous puissions dire au juste sur lequel on est perché, lorsqu'on débite à son auditoire de semblables harangues.

Un autre fois, l'illustre démocrate gémissait sur le sort des instituteurs primaires que le gouvernement venait de

destituer. Il s'écriait, en joignant les mains et avec un accent de douleur dont la sincérité ne nous paraît pas douteuse :

« Le croirez-vous ? sept mille sont déjà sur le carreau ! »

Puis, il ajoutait :

« On essaye de tous les moyens pour nous faire rentrer dans les ténèbres. Les mathématiques, qui ne remontent qu'à deux cents ans, sont suspectes. On entre chez un maître d'école ; il est en train de dire aux élèves que trois font trois : — Enseignement suspect ; c'est une révolte. Suspendu !

» Un autre enseigne la cosmographie.. La cosmographie ! Le moyen âge ne con-

naissait pas cela : — enseignement suspect, révolutionnaire. Suspendu !

Le mois suivant (1), Michelet, lui aussi, fut suspendu.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, administrateur du Collége de France, fit un rapport contre lui, et, cette fois, M. Biot ne jugea pas à propos de le défendre.

Depuis cette époque, l'éminent professeur est rentré dans la vie privée.

Comme on se l'imagine bien, après le 2 décembre, il refusa de prêter serment, et se démit de sa place aux Archives.

Ayant perdu sa première femme, il a convolé en secondes noces.

(1) Mars 1851.

Tout son labeur littéraire tend aujourd'hui à l'achèvement de sa grande *Histoire de France*, où il devra se montrer fort impartial lorsqu'il s'agira de peindre l'honorable caractère des républicains de nos jours, et de raconter les bienfaits dont ils ont comblé le pays ingrat.

M. Michelet, comme intermède à ses travaux sérieux, a publié récemment un joli poème en prose, qui a pour titre *l'Oiseau.*

Nous l'aimons beaucoup mieux simple écrivain que professeur, et quelques personnes partagent notre avis.

Là, du moins, sa dignité reste entière ; elle n'est plus amoindrie par le ridicule,

ce grand démolisseur des réputations usurpées.

Le héros de ce livre, grâce à son enseignement démocratique, était devenu ridicule, même chez le peuple, témoin ce propos d'un ouvrier, le jour même de la fameuse protestation au sujet de la fermeture du cours.

On ramenait une vingtaine d'étudiants entre deux haies de sergents de ville.

— Ah! bon! dit notre loustic en blouse : c'est des écoliers échappés qui s'en allaient à la Chaumière. Le patron leur-z-y a lâché la *rousse*. On les reconduit en classe!

Nous ne terminerons pas cette notice

biographique sans dire franchement sur l'illustre écrivain notre opinion définitive, et sans présenter sous son juste point de vue l'étrange volte-face, qui, brusquement et sans transition, fit un ultra-libéral d'un monarchiste, et un impie d'un chrétien.

Les souffrances de collége, les injustices de ses camarades avaient profondément aigri le caractère du jeune Michelet.

Sûr de sa valeur personnelle, ayant conquis une position par son seul mérite, il se trouva directement en lutte avec le despotisme religieux, dont la sottise politique de la Restauration se servait alors, comme d'une massue, pour écraser tout

ce qui entrait en révolte contre sa dépendance.

Esprit fier, et marchant de lui-même dans le sentier des saines doctrines, Michelet s'en écarta, dès qu'on lui fit un devoir d'y rester.

Comme toujours, l'orgueil se mit de la partie, et l'aigreur du misanthrope fit le reste.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que la passion seule a troublé le cerveau de l'écrivain et a jeté son intelligence dans des écarts.

Le sentiment de l'orgueil est tellement développé chez M. Michelet, qu'il se fâche, non seulement si on critique ses œu-

vres, mais encore si on ne leur accorde pas des éloges en suffisance. Dernièrement, le peintre Couture, son compatriote, lui disait :

— Je viens de lire votre poème de l'*Oiseau*, c'est fort joli !

Notre écrivain trouva que *joli* était presque une offense. Il s'éloigna boudeur et mécontent. Couture aurait dû dire *sublime*.

Au lieu de se borner à accuser les hommes, Michelet accusa le principe ; il se coiffa d'idées nouvelles systématiquement et par rancune, s'y exalta de plus en plus chaque jour, et se piqua les flancs pour y croire lui-même.

Qu'il interroge sa conscience, et qu'il ose soutenir que nous ne sommes pas dans le vrai.

L'entêtement, le faux point d'honneur l'ont maintenu dans cette voie, et, comme Lamennais, il va peut-être, hélas! y rester jusqu'à la fin.

O misère!

Ils appellent cela sauver le drapeau.

FIN

Paris.—Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron.

Monsieur,

Je ne sais si vous savez qu'on vient de m'ôter mon traitement du collège de France (5000f) – mes charges qui sont très fortes n'ont pas diminué. Demain mardi, cependant, vers midi ou une heure, je vous enverrai, avec vos papiers, mon faible tribut

Recevez mes salutations fraternelles.

J. Michelet

Lith. V. Janson, rue Dauphine, 18, Paris

25 c. la livraison — ÉDITION DE BIBLIOTHÈQUE — Chaque vol. : **5** fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

19 VOL. IN-8 PAPIER CAVALIER VÉLIN

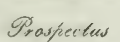
ÉDITION DE LUXE

ORNÉE DE 100 GRAVURES SUR ACIER ET SUR BOIS

D'APRÈS

Johannot, Gavarni, Raffet, A. Beaucé, etc.

ET D'UN BEAU PORTRAIT DE L'AUTEUR



Prospectus

L'initiative du mouvement littéraire appartient encore à Victor Hugo.

Celui que Chateaubriand avait baptisé du nom d'enfant sublime reste le poëte le plus incontesté, l'artiste le plus original de notre temps. Lyrique, dramatique, archéologue, orateur, il est toujours lui-même; son génie ne perd pas dans la variété la force de l'empreinte : c'est toujours la même puissance d'inspiration, la même vigueur de tempérament.

Quoique le succès des *Contemplations* nous interdise d'assigner une limite à son œuvre, le moment semble venu de la présenter dans son ensem-

ble, pour en faire mieux juger et admirer les proportions.

Aussi n'avons-nous rien négligé pour que cette édition répondit à la renommée de l'auteur et à l'empressement du public.

Cette nouvelle édition des œuvres complètes de Victor Hugo comprendra, outre toutes les œuvres contenues dans l'édition Furne de 1841, toutes celles parues en France depuis cette époque et dont le détail est ci-contre. La tomaison par genre d'ouvrages que nous adoptons permettra d'ajouter successivement les nouveaux ouvrages de l'auteur, à mesure qu'ils se produiront.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'ouvrage formera 19 volumes in-8° papier cavalier vélin, imprimés en caractères neufs. L'édition sera ornée d'un portrait de l'auteur et de 100 vignettes, gravées sur acier et sur bois d'après Gavarni, Johannot, Raffet, Beaucé, etc. Elle sera publiée en 380 livraisons, composées de 16 pages avec gravures ou de 24 à 32 sans gravures.

PRIX DE CHAQUE LIVRAISON : 25 CENT.

Il paraît une ou deux livraisons par semaine.

ON SOUSCRIT AUSSI PAR VOLUMES BROCHÉS AVEC GRAVURES

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 5 FR.

Il paraît un volume par mois.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ ALEXANDRE HOUSSIAUX, ÉDITEUR

RUE DU JARDINET-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE, RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les libraires de Paris et des départements

CONTENU DE L'ÉDITION

POÉSIE

TOME I

Odes et Ballades.

TOME II

Les Orientales.

TOME III

Les Feuilles d'Automne.
Les Chants du Crépuscule.

TOME IV

Les Voix intérieures.
Les Rayons et les Ombres.

TOMES V ET VI

Les Contemplations.

ROMAN

TOME I

Han d'Islande.

TOME II

Bug-Jargal.
Dernier Jour d'un Condamné.
Claude Gueux.

TOMES III ET IV

Notre-Dame de Paris.

DRAME

TOME I

Cromwell.

TOME II

Hernani.
Marion Delorme.
Le Roi s'amuse.

TOME III

Lucrèce Borgia.
Marie Tudor.
Angelo.

TOME IV

Ruy Blas.
Les Burgraves.
La Esméralda.

ŒUVRES DIVERSES

TOME I

Littérature et Philosophie.

TOMES II, III ET IV

Le Rhin.
Lettres à un Ami.

TOME V

Œuvres oratoires 1840-1850.

Le prix de 5 fr le volume n'est que pour les souscripteurs à cette nouvelle édition. Les *Œuvres oratoires* et les *Contemplations*, formant trois volumes, qui paraîtront dans le cours de la Souscription, et qui sont le complément de l'édition Furne en 16 volumes, — se vendront, les trois volumes ensemble, au prix de 18 fr.

VIENT DE PARAITRE

---

25 CENTIMES LA LIVRAISON AVEC GRAVURES

MÉMOIRES

DE

NINON DE LENCLOS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Auteur des *Confessions de Marion Delorme*

2 volumes grand in-8° jésus, illustrés par J.-A. BEAUCÉ

Le succès obtenu par les *Confessions de Marion Delorme* nous décide à publier sans interruption un second ouvrage, qui en est, pour ainsi dire, le complément.

A l'étude si dramatique et si intéressante du siècle de Louis XIII, M. Eugène de Mirecourt va faire succéder l'étude du grand siècle, que mademoiselle de Lenclos a parcouru dans toute sa durée et dans toute sa gloire.

Nous allons retrouver ici, sous un autre point de vue et dans des circonstances différentes, beaucoup de personnages du premier livre, mêlés à de nou-

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

Paris. — Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert
Cousin.
Rosa Bonheur.

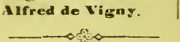
SOUS PRESSE

Musard.
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould
Cavaignac.
Arnal.
Cormenin.
Léo Lespès.
Beauvallet.
Crémieux.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Ravel.
Madame Ancelot.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ravignan.
Ricord.
Lachambeaudie.
Viennet.
Henry Monnier.
Grassot.

-o○○o-

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.



PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

82

GRASSOT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

GRASSOT

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et Ce, rue Coq-Héron, 5.



GRASSOT

LES CONTEMPORAINS

GRASSOT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

GRASSOT

Il est possible que vous ne connaissiez pas la rue des Fontaines.

C'est une des mille rues sombres qui se croisent et s'enchevêtrent dans le quartier Saint-Martin, dédale fangeux et inextricable, où s'entasse la population des ouvriers en chambre et des petits fabricants.

Tout ce monde, à tous les étages, dans

toutes les maisons et dans toutes les rues, s'occupe de l'*article-Paris* et confectionne ces mille et une petites merveilles à bon marché que le goût parisien impose à l'univers.

Néanmoins, la rue des Fontaines peut revendiquer une autre illustration que celle du travail.

Elle a vu naître, au mois de janvier 1804, Jacques-Antoine Grassot, l'incomparable grotesque, auquel nos contemporains doivent leurs plus joyeux éclats de rire.

Il fit entendre ses premiers vagissements entre les quatre murs d'un entresol, sous un plafond noir, graisseux et enfumé.

Si, en venant au monde, il promettait, comme singularité d'organe, tout ce qu'il a tenu depuis, la sage-femme et la mère durent avoir un étrange saisissement!

L'auteur de ses jours était le patron d'une de ces modestes fabriques dont nous parlions tout à l'heure.

M. Grassot, pour nous servir de l'expression consacrée, *faisait dans la tabletterie*.

Homme d'une probité sévère, d'une conscience inflexible, et, de plus, excellent cœur, il recevait dans le voisinage le surnom de père des ouvriers.

Sa femme avait beaucoup d'esprit naturel.

On peut dire qu'elle ne ressemblait

en aucune sorte aux bourgeoises de sa condition, qui, presque toutes, se distinguent par l'instinct rapace, l'esprit cancanier, la malice brutale et la ruse éternelle du négoce, avec le surcroît d'agrément des gros pieds et des mains rudes.

Madame Grassot, comme la plupart des mères parisiennes, était trop occupée par les soins de son ménage et par l'industrie tabletière pour conserver son enfant auprès d'elle.

Le petit Jacques-Antoine fut expédié à Villers-Cotterets, dans ce beau et salubre pays des anciens Vadicasses, où le patois même est harmonieux, nous dit avec enthousiasme Gérard de Nerval, et où les désinences des mots semblent monter au

ciel, à la façon du chant de l'alouette.

Vous figurez-vous, lecteurs, le ramage du petit Grassot en dialecte picard?

Sa nourrice était une bonne grosse commère, haute en couleur et réjouie en diable. Elle aimait l'enfant étranger comme s'il eût été son *fieu*.

Quand il sut mettre un pied devant l'autre, elle lui passa une culotte et un sarreau de laine, le chaussa de gros sabots, lui mit entre les mains une couenne de lard avec un quignon de pain d'orge, et lui dit :

— Va jouer avec les gars! Tu reviendras manger la soupe.

Après quoi, fermant sa porte au loquet, elle rejoignit son homme aux champs.

Cette brave femme s'appelait la mère Molicard.

Notre petit Parisien ne barguigna point, et courut se mêler à la troupe joyeuse des marmots qui prenaient leurs ébats sur la Grand'Place.

Pour l'instant, on jouait à la guerre.

Toute la bande s'était formée en colonne et défilait avec cette gravité native des jeunes Français, quand, à peine échappés des langes, ils se livrent aux jeux de Bellone.

Jacques-Antoine, qui faisait son entrée dans la vie, écarquilla démesurément les yeux à ce spectacle.

Le sens symbolique des échalas dont s'étaient armés, en guise de fusils, tous

ses compagnons, échappait à sa candeur.

Mais, un drapeau de deux sous, flottant au vent, le ravit d'aise ; et le capitaine, un grand frisé de six ans, au teint très olivâtre, qu'il voyait brandir, en tête de la troupe, un magnifique sabre de fer-blanc, gagna tout à fait son affection.

Il se mit donc à la *queue leu leu*, comme on dit dans le pays.

Bientôt, le capitaine remarqua le zèle de Jacques-Antoine, son intelligence des manœuvres ; et, malgré sa tendre jeunesse, il daigna l'honorer, avec force calottes, de toute la familiarité possible.

Ce traîneur de sabre s'appelait Alexandre Dumas.

Gageons qu'il ne se souvient plus d'a-

voir porté Grassot sur ses épaules ?

Jacques-Antoine avait quatre ans lorsque sa famille le rappela du Valois. Arraché brusquement à une existence en plein air sur le plus sain des terroirs , il se trouva prisonnier dans un appartement obscur et ne respira plus que les miasmes fétides qui s'exhalent des ruisreaux de Paris.

Cette existence manquait de charme.

Il devint taciturne, et ses grosses joues fondirent. Elles ne sont plus revenues.

Sa mère l'aimait à l'adoration.

Madame Grassot disait à qui voulait l'entendre qu'elle retrouvait son portrait dans le petit Jacques-Antoine. Le fait est

que notre comédien futur lui ressemblait d'une façon surprenante, en laid.

On l'envoya, pour se distraire, à l'école de la Doctrine Chrétienne, que le gouvernement de Napoléon venait de rétablir.

Mais les Ignorantins exigeaient trop d'assiduité de ce marmot souffreteux et malingre. On le retira de leurs mains pour le confier à celles d'un vieux magister de la rue des Fontaines, appelé le père Faguet.

C'était un grand vieillard de six pieds et quelques pouces, ancien garde-suisse de Louis XVI.

Il avait échappé, par une espèce de prodige, au massacre du 10 août.

La plus grande joie du brave pédagogue était de raconter à ses jeunes élèves ce terrible épisode révolutionnaire, qu'il enjolivait d'une foule de cuirs et de locutions réjouissantes.

Grassot nous a transmis quelques unes des grotesques harangues de son vieux maître.

« J'étais-*t*-alors, disait le père Faguet, grenadier-*z*-au régiment de Salis. Quand ces tonnerre-de-Dieu de Marseillais-*t*-eurent-*z*-emporté la cour des Princes, j'*évus* la présence d'esprit de troquer ma casaque rouge contre la défroque d'un canonnier de la section des Piques, que j'avais-*t*-embroché sur sa pièce. Puis je descends quatre-*z*-à-quatre *la* grande escalier jusqu'au niveau des cuisines. Je

vois-*t*-une porte ouverte, je m'y précipite et je verrouille la chose. Mais *vlà*-t-il pas que mes gredins la brisent *z*-à coups de hache. Alors, je ne fais ni une ni deux; j'ouvre, je parais-*t*-à leurs regards, et je leur-*z*-*y* dis : « Bien obligé,
» citoyens! Ces canailles de Suisses m'a-
» vaient-*z*-enfermé là-*t*-au commence-
» ment du feu, parce que je criais comme
» un beau diable : *Z-à bas Véto!* » Ça fait son effet. *Vlà* que les fichues bêtes m'empoignent-*z*-et me portent-*z*-en triomphe entre deux têtes de mes camarades. Fallait, je vous jure, avoir le cœur cramponné-*t*-au ventre pour ne pas s'évanouir. Enfin, quoi! le bon Dieu m'a sauvé, *z*-et voilà l'histoire! »

Ce récit, imprimé, paraît peut être

moins comique; mais il est désopilant lorsque Grassot le donne, après boire.

Le père Faguet n'était point méchant de son naturel. Seulement, à l'instar de tous les pédagogues de son époque, il se montrait brutal dans les corrections et ne ménageait pas les coups de férule.

S'il en administrait vingt par séance, Jacques Antoine, pour sa part, en attrapait dix-neuf.

Il était malicieux comme un singe.

Dérouler sur nos pages la longue épopée de ses espiégleries serait chose impossible; néanmoins en voici une dont il conserva le cuisant souvenir.

Un de ses tours favoris était de lancer

de l'encre aux passants avec une petite seringue, par un trou de la fenêtre.

Un soir, il voit dans la rue une jeune femme, en robe blanche, marchant avec précaution sur le pavé gras. Aussitôt il saisit son instrument et fait jaillir sur la fraîche toilette un jet du noir liquide.

Mais il a mal calculé son coup. La dame s'aperçoit de l'accident, pousse un cri et relève la tête.

O fatalité!

C'est la nièce du père Faguet, sa nièce même, en personne, qui vient souhaiter la fête à son oncle.

Pour châtier le méfait du petit drôle, le pédagogue trempa tout aussitôt dans du vinaigre une poignée de verges très fi-

nes et très élastiques. Nous vous laissons à deviner le reste.

Madame Grassot paya, de plus, la mousseline gâtée.

Jacques-Antoine reçut donc chez le magister de la rue des Fontaines infiniment plus de corrections que de principes de beau langage.

Tout ce qu'il sait, en matière grammaticale, il l'a appris de lui-même par la suite; et, de son propre aveu, il ne sait presque rien, témoin ce fragment de dialogue :

— Eh! qué que tu dis donc, mon bonhomme, que les Romains ne connaissaient pas l'eau-de-vie?

— Non, Grassot, je t'assure.

— Alors, avec quoi qu'ils prenaient leur café?

Historique et textuel.

Jacques-Antoine fit sa première communion à la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs ; puis son père l'envoya comme *jeune homme* (1) chez un épicier du coin de la rue Greneta.

Les boutiques d'épiciers ne ressemblaient pas, comme aujourd'hui, à des magasins de marchandes de modes ; on ne connaissait ni le luxe de la décoration, ni celui des accessoires mobiliers. Les fenêtres, ouvertes à tous les vents,

(1) Euphémisme à l'usage des négociants en denrées coloniales.

brillaient par l'absence de glaces, au nord comme au midi.

Notre *jeune homme*, que ne réchauffait pas le feu intérieur de la vocation, mourait littéralement de froid.

Ses mains se couvraient de ces rougeurs tuberculeuses qui caractérisent les adeptes du métier. Grassot se les enveloppait d'une serpillière et s'endormait au fond du comptoir, rêvant qu'il assistait au passage de la Bérésina.

Une pratique entrait dans le magasin et secouait le dormeur.

— Allons, réveillez-vous! Pesez-moi une livre de sucre.

— Du sucre?... Nous n'en tenons plus,

répondait Grassot, bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Une livre de pruneaux.

— Nous n'avons que des pruneaux à médecine.

— Un paquet de chandelles des huit.

— Voilà. Cinquante sous !

— Comment ? c'est vingt sous chez le voisin.

— Eh! parbleu! allez-y chez le voisin! On ne tient pas à vous fournir, disait Jacques-Antoine, en bâillant de nouveau.

De semblables réponses éloignèrent bien vite tous les acheteurs. La clientèle désertait en masse, et l'épicier demandait aux défectionnaires :

— Pourquoi me quittez-vous?

On lui répondait :

—Dame ! vous n'avez rien, et vous vendez trois fois plus cher qu'ailleurs.

Ceci devenait grave. Le patron, qui se savait mieux assorti que personne, soupçonna quelque sombre intrigue et se mit à épier Grassot. Il se cacha derrière un énorme sac de lentilles, et le surprit faisant l'article de la façon mentionnée ci-dessus.

L'épicier se dressa furieux, la face pourpre, le poil hérissé.

— Vil scélérat ! gredin ! canaille ! sors d'ici ! cria-t-il. Je te chasse ! Reçois ma malédiction !

A le voir ainsi apparaître à mi-corps

derrière le sac, il rappelait avantageusement ce jouet qu'on appelle *diable*, dans lequel la détente d'un ressort à boudin laisse échapper d'une boîte quelque figure hétéroclite et grimaçante.

Cette brusque vision tira Grassot de sa torpeur.

Il gagna la porte en deux sauts, et prit la fuite à jarrets déployés, poursuivi par les injures de sa victime.

Le ci-devant *jeune homme* erra jusqu'au soir dans les parages du boulevard du Temple, où il trouva pas mal d'anciens camarades de l'école des Frères, aimable jeunesse qui charmait ses loisirs par l'étude du bouchon et du petit palet.

Grassot eut le temps de faire cinquante

ou soixante parties, avant de se décider à reparaître à la maison paternelle.

Tout naturellement il reculait devant l'aveu de son équipée et des suites fâcheuses qu'elle pouvait avoir.

La faim qui lui serrait l'estomac triompha de ses appréhensions, et, l'heure du souper venue, il fit une entrée courageuse au logis, où on était loin de l'attendre.

M. Grassot père fronça le sourcil; mais la bonne mère intercéda pour le coupable.

— L'épicerie, dit-elle, est pourtant une profession superbe! mais puisqu'il n'y veut pas mordre, plaçons-le dans la quincaillerie.

Vous croyez peut-être Jacques-Antoine corrigé par l'indulgence dont on use à son égard ?

Ah! que vous connaissez mal l'indomptable gamin de Paris!

Socrate avait un démon familier, qui lui inspirait ses pensées sublimes. Le gamin de Paris a aussi le sien, — quelque proche parent de Puck ou de Trilby, — logé dans le coin le plus fantasque de sa cervelle, et qui lui souffle, du matin au soir, d'abracadabrantes polissonneries.

Chez son quincaillier, Grassot mélangea traîtreusement les différentes sortes de clous, de vis, de crochets et de pitons, ce qui nécessitait souvent un travail d'une heure pour servir une pratique de *deux sous*.

Il jetait de pleines carafes dans le tiroir aux cadenas, imagination charmante qui produisait de l'eau ferrée délicieuse pour les estomacs affaiblis, et des articles parfaitement rouillés et impossibles à vendre.

Cette fois encore, il fut pris en flagrant délit.

Le quincaillier lui administra de la façon la plus rude sa botte au-dessous de l'échine.

— Misérable *gâteux !* décampe !... et plus vite que ça ! cria-t-il avec une exaspération violente.

Jacques-Antoine ne se faisait jamais répéter deux fois l'invitation de prendre l'air.

Ses parents au désespoir le placent alors chez un bijoutier de la rue Bourg-l'Abbé, le père Loison. Dans ce nouvel apprentissage, Grassot finit par se comporter un peu mieux, sauf les calembours obligés sur le nom du fabricant de bijoux.

Mais, en dehors de son travail, il conserve les mœurs les plus intraitables et la nature la plus hargneuse. Il devient la terreur des enfants du quartier

Jacques-Antoine avait un désir frénétique de porter des sabots.

Comme il ne possédait pas un centime vaillant, et que, d'ailleurs, ses notions sur le juste et l'injuste n'étaient pas fort nettes, il s'avisa, pour se procurer sa

chaussure de prédilection, d'un expédient qui pouvait le mener droit en Cour d'assises.

Il fabriquait avec de la tôle des pièces de six liards, mieux faites que les bonnes.

Puis il écoulait sa fausse monnaie par le canal d'un mendiant aveugle, innocent complice de cette fraude. Jacques-Antoine se donnait les gants de lui faire la charité.

Tous les matins l'aveugle lui rendait un sou.

Lorsque notre apprenti bijoutier eut ses sabots, il continua de fabriquer des pièces de six liards.

Avec son sou de chaque jour, il achetait des pommes de terre frites.

— Fourrez-moi cela dans ma casquette, disait-il au marchand, et faites moi bonne mesure, puisque je vous économise le papier!

Quant au sel, voici par quel moyen subtil Grassot parvenait à l'obtenir.

Vous savez, chers lecteurs, ou vous ne savez pas, que les bijoutiers, pour affiner les matières d'or et d'argent et les rendre mates, emploient du sel blanc très fin. Jacques-Antoine entrait chez un épicier et lui disait :

— Le patron a besoin de cinquante livres de sel. Donnez moi un échantillon de votre meilleur ; s'il convient, vous aurez la fourniture.

Un échantillon durait dix jours de pommes de terre frites, en moyenne.

Cependant, il faut le dire à sa louange, Grassot n'était pas sans scrupules à l'endroit du vieux Bélisaire auquel il faisait, chaque matin, son aumône intéressée.

Le jour de l'an venait de transformer Jacques-Antoine en capitaliste, et trois pièces de cent sous sonnaient follement dans son gousset.

— Allons, se dit-il, je suis assez riche pour réparer ma faute et me donner le luxe d'une bonne action.

Ce disant, il va trouver son aveugle.

— Bonjour, père l'Amaurose (il lui donnait ce sobriquet scientifique). Eh bien,

la santé, comment va-t-elle? et la recette?

— Couci-couci.

— A propos, je me suis fait une réflexion, père l'Amaurose : on doit vous donner souvent de mauvaises pièces, à vous qui n'y voyez goutte?

— Dame! c'est possible, mon garçon, répondit l'aveugle; mais je les passe toutes.

Cette réponse apaisa les remords du coupable.

Néanmoins il suivit son impulsion généreuse. Il pouvait avoir colloqué au mendiant pour quarante sous environ de pièces de six liards : il lui donna cinq francs, et se déroba par une prompte

fuite aux étreintes de sa reconnaissance.

Grassot allait tous les jours à la Monnaie porter au contrôle les bijoux du patron.

Quelquefois, en été, on le faisait attendre deux heures. Il s'agissait d'utiliser ces loisirs.

Nous le voyons alors se lier intimement avec un autre apprenti orfèvre, nommé Bance, à peu près de son âge. Grassot lui communique un plan superbe, qui vient de germer dans son esprit ingénieux.

On achète à frais communs deux sous de savon noir.

Ensuite, — vous allez nous accuser de broder peut-être, mais ce détail est d'une

authenticité parfaite, — ensuite Jacques-Antoine et son ami Bance s'improvisent laveurs de chiens et baigneurs de chevaux à l'abreuvoir du Pont-Neuf, du côté de la rue Dauphine.

Cette industrie leur rapporte de magnifiques dividendes.

Ils prennent cinq sous pour un cheval, et souvent beaucoup plus pour un chien, surtout s'ils ont affaire à une vieille femme.

Nos deux chenapans la rançonnent sans pudeur.

Dès qu'Azor est entre leurs mains, au beau milieu de la Seine, ils menacent de lui faire boire un coup. La douairière éplorée pousse des cris navrants sur la

berge, et rachète à prix d'or son *paur' chéri*.

Mais l'abreuvoir ne regorge pas toujours de clients.

Quelquefois même, la mise de fonds préalable, c'est-à-dire les deux sous de savon noir, est impossible. Jacques-Antoine et Bance ont alors recours à mille expédients pour se les procurer.

Le jour de la Fête-Dieu, par exemple, ils se postent aux environs des petites chapelles enfantines, et touchent effrontément la recette. Si les jeunes propriétaires des chapelles osent réclamer contre ces intrus, le débat se vide à coups de poing, et nos baigneurs de chiens ne

s'adressent jamais, comme on le devine, à plus forts qu'eux.

En hiver, absence complète de profits et de pourboires. On n'a pas le sou, mais on s'en console en faisant des farces.

La victime ordinaire de ces messieurs est le naïf marchand de marrons du Pont-Neuf. Ils jettent de grosses boules de neige dans le fourneau de cet honnête industriel, exploit souvent puni par de rudes calottes; mais bah! la farce est jouée!

Chez le père Loison, Grassot prit le goût du dessin (1).

(1) Les bijoutiers travaillent sur des dessins, faits d'avance au crayon, ou sur des aquarelles.

Son père crut voir poindre dans cette tête fantasque une vocation sérieuse. Il le fit entrer aux Menus-Plaisirs, dans l'atelier de Cicéri.

Plus tard, il devint élève de Bouton et de Daguerre.

Nous n'affirmons pas qu'il ait jamais produit des chefs-d'œuvre en peinture ; mais il n'était pas plus mal doué que beaucoup d'autres sous ce rapport. On voit dans le salon de notre comédien cinq ou six tableaux dus à sa palette, et qui ont vraiment quelque mérite.

Le dernier maître de Jacques-Antoine fut un paysagiste, nommé Dufour.

Ce peintre demeurait rue Notre-Dame-de-Nazareth. Il avait un atelier situé tout

au fond d'une cour, en plein nord, et comme on n'y voyait jamais entrer, pendant tout l'hiver, un atome de combustible, c'était une petite Sibérie.

Grassot et deux rapins, ses collègues, jetaient de quart d'heure en quart d'heure brosses et palettes, pour exécuter une bourrée auvergnate. Ils ne voyaient pas d'autre moyen de réchauffer la circulation.

Néanmoins, un beau jour, le thermomètre marqua douze degrés au-dessous de zéro.

La pantomime devint insuffisante.

— Frères! cria Grassot, nous ne sommes pas assez Groënlandais pour supporter cette température boréale. Faisons du feu!

— Avec nos chevalets, soit ; voilà qui est convenu, dit l'un des rapins, gros réjoui du nom de Hochard.

— Satrape! dit en riant le second collègue de Grassot : il brûlerait Paris pour faire cuire une saucisse! Je propose un moyen moins coûteux. Fendons-nous d'un cotret! Je souscris pour quinze centimes.

— Je fais deux sous, dit Hochard.

— Et moi quatre ! dit Grassot. En avant par le flanc droit, chez le *fouchtra!*

Il sort, et revient, cinq minutes après, chargé d'un fagot superbe.

On déblaye la cheminée, un de ces vieux âtres profonds, immenses, garnis

d'une plaque de fonte, et où l'on brûlerait toute une forêt vierge.

Mais, — ô fâcheux contre-temps! — le bois est vert; impossible de l'allumer. Une demi-heure se passe en infructueux efforts. Hochard perd patience et donne un grand coup de pied dans la plaque.

O surprise!

La plaque tombe et découvre un large trou béant, par lequel un bruit confus de voix féminines monte aux oreilles de Grassot et de ses deux compagnons.

Voilà nos rapins qui ne songent plus au froid.

Ils prennent un squelette, destiné à leurs études d'ostéologie, le suspendent

à une longue corde, et le font descendre dans le gouffre.

Tout à coup les voisines, qui se chauffent et bavardent, entendent un cliquetis d'ossements ; puis elles voient apparaître deux affreux tarses, qui se prolongent en tibias décharnés, et qui exécutent au milieu des flammes la plus effrayante des danses macabres.

Elles poussent des cris d'horreur.

Les rapins jubilent et remontent vivement le squelette.

Un peu remises de leur effroi, les voisines veulent connaître la cause de cette abominable apparition. Elles envoient chercher un ramoneur.

Se tenant aux aguets, les rapins entendent monter le petit savoyard.

Ils le saisissent au passage, l'attirent dans l'atelier, lui donnent deux sous pour qu'il se taise, et le font déjeûner avec eux.

Jugez de l'épouvante que cause la disparition du ramoneur!

Vingt minutes après, on expédie un second émissaire, qui a le sort du premier. Les voisines tombent en syncope; voilà toute une maison en bouleversement.

Soudain retentit une voix menaçante qui s'engouffre dans la cheminée, et arrive à l'oreille de nos rapins comme la trompette du Jugement.

— Voulez-vous bien descendre, drôles?

Grassot promet deux sous au second ramoneur. Silence parfait.

— Ces polissons-là s'amusent sur les toits! reprend l'organe irrité. Qu'on aille chercher mes gendarmes!

A cette époque, le sergent de ville était inconnu.

M. Debelleyme ne créa l'institution qu'en 1829, lorsqu'il fut nommé préfet de police.

Nos lecteurs ont deviné que la voix menaçante est celle du commissaire. Ce magistrat, peu crédule, n'admettait pas les histoires de revenants. Il s'informe, apprend que la cheminée est mitoyenne,

et qu'il y a dans la maison contiguë (1) un atelier de peintre.

Ces renseignements lui suffisent.

Bientôt il apparaît terrible, majestueux, ceint de son écharpe.

Il trouve les deux enfants de la montagne attablés entre les trois rapins et le squelette, qu'on a solennellement assis sur une chaise, avec une pipe entre les dents.

La bouffonnerie du spectacle ne déride point le commissaire.

D'ailleurs, il est furieux d'avoir été dérangé pour rien à sa première douzaine

(1) Les deux maisons n'en formaient d'abord qu'une. Elles avaient été divisées par héritage.

d'huîtres ; il traite nos étourneaux absolument comme un planteur traite des nègres marrons, sauf les coups de fouet.

Grassot, persuadé qu'on va le conduire à l'échafaud, se précipite aux pieds du commissaire, et embrasse convulsivement ses bottes.

Pour comble de malheur, le patron paysagiste arrive.

On lui parle de femme enceinte que la frayeur pouvait faire avorter, de police correctionnelle, de dommages-intérêts, de responsabilité civile.

Vieillard timoré, le père Dufour entre dans une colère bleue, et flanque du même coup ses trois élèves à la porte.

Ici finit le premier chant de cette épopée burlesque.

Grassot a l'âge d'homme.

Désormais il est libre ; il est son maître, et sa famille, à bout de patience, lui accorde, entre autres droits, celui de pourvoir entièrement à sa nourriture et à son entretien.

Le fidèle Hochard a voulu partager sa fortune.

Un troisième Raphaël à la grosse brosse, appelé Fauconnier (1), s'associe avec eux. Ils logent tous ensemble dans une petite chambre de la rue des Marais-Saint-Martin, n° 14 Les meubles sont rares;

(1) Depuis, il s'est fait avantagèusement connaître comme lithographe.

mais on voit, suspendue au mur, une superbe cravache montée en argent.

Nos artistes veulent se donner bon genre et avoir l'air de monter à cheval.

La chambre n'a qu'un lit, et ce lit est collectif; mais il est rarement occupé par plus d'un locataire à la fois.

C'est la saison des amours.

Pour spécialité invariable, la maison Grassot et compagnie adopte les *effets de neige* et les *clairs de lune*, tableaux à l'huile, sur toiles de six, tous destinés au commerce. Le marchand les paye trois francs; on les vend cinq aux amateurs.

Or, comme détail intime, il faut vous apprendre que le siége social de la maison Grassot est égayé par les gambades

d'un fort joli petit singe, cadeau fait au chef de l'établissement par cette bonne Flore des Variétés.

Grassot a connu Flore par l'intermédiaire de son amant, le perruquier Francôme.

Un matin, ses deux co-associés le laissent seul avec le singe, qu'on attache ordinairement au pied du lit. Jacques-Antoine doit, ce jour-là, terminer six tableaux, trois effets de neige et trois clairs de lune.

Il y a dix-huit francs à recevoir contre livraison.

Donc, il pioche à outrance et ne s'interrompt que pour aller dîner chez son traiteur habituel, à *vingt-cinq centimes*

par tête : un sou de bouillon, deux sous de bœuf et deux sous de pain.

Ce repas de Lucullus terminé, Grassot remonte quatre à quatre ses six étages.

Hélas ! quel affreux spectacle s'offre à ses regards !

Le singe a rompu sa ficelle, et donne la mise en scène complète du tableau connu de Decamps : c'est-à-dire que Grassot le trouve assis devant le chevalet, grave, presque solennel, tenant la brosse d'une main, la palette de l'autre, et achevant avec vigueur l'œuvre commencée par son maître.

L'animal malin, — nous parlons du singe, — s'est tatoué de vermillon, de cobalt, d'ocre jaune et de bleu de Prusse.

Il ressemble à l'une de ces bètes fantastiques jetées par Callot au milieu de sa *Tentation de saint Antoine.*

Toutes les vessies sont crevées ; quinze francs de couleurs sont perdus, et les six tableaux disparaissent sous un infernal barbouillage.

La figure de Grassot passe successivement par toutes les nuances du spectre solaire.

Il prend la cravache et administre au singe une telle volée, que celui-ci le prend en haine à dater de ce jour, et qu'il faut s'en défaire à tout prix.

Le macaque de Flore est acheté quarante sous par un honnête industriel, qui le recède, le soir même, à un limonadier

du boulevard pour la somme de soixante-quinze francs.

Ce bénéfice énorme est connu de Grassot.

Il s'arrache les cheveux, en songeant qu'il aurait pu le réaliser lui-même.

Tant de malheurs financiers l'accablent.

— Bah! il faut nous étourdir! lui disent ses amis.

— Je veux bien, étourdissons-nous, répond-il; mais avec quoi?

Hochard, dans un jour d'opulence, avait acheté une serrure de sûreté de vingt-cinq francs; il la démonte et va la vendre à un ferrailleur. Mais comment fermera-t-on la porte?

— Je m'en charge, dit Grassot.

Des paveurs sont dans la rue; il descend, choisit un énorme grès, le monte dans la chambre, l'entoure d'une corde en croix, passe la corde sous la porte, fait sortir ses camarades, sort lui-même, tire à lui, et cache le bout de la corde sous le paillasson.

Le pavé sert de cale à l'intérieur, et voilà trois hommes heureux.

On leur a donné sept francs de la serrure.

Ils organisent une soirée de liesse et procèdent d'abord à un dîner princier, de quarante-deux sous pour trois, dont voici le menu : potage, trois sous; — bœuf garni, cinq sous; — oie aux navets, dix

sous; — un litre de vin fin, quatorze sous; — deux desserts, fromage et confiture, quatre sous; — pain, six sous.

Total, comme dessus.

Ranimés par cette douce chaleur qui monte de l'épigastre au cerveau, après un festin de ce genre, ils vont faire la digestion au grand air, en stationnant une heure et demie à la queue de l'Ambigu.

M. Fresnoy, le Talma du lieu, jouait *le Songe*.

Nos sybarites prennent des places à douze sous : trente-six sous! Au sortir du théâtre, et pour couronner dignement la fête, ils vont souper au coin de la rue de Lancry, chez le prédécesseur

de Truchot (1), dépensent royalement vingt-quatre sous, reviennent joyeux comme des banquiers en goguette, et font sonner les trente-huit sous qui leur restent pour le déjeûner du lendemain. Hochard dépose les capitaux sur un tabouret; puis nos amis s'endorment bercés par des rêves de millionnaires.

Ils ronflent encore, quand la blanchisseuse arrive et frappe à la porte.

Le pavé cède; elle entre.

Comme elle vient réclamer de l'argent, il lui semble inutile de réveiller les dormeurs. Elle se paye sans façon de ses propres mains et laisse sa carte de vi-

(1) Ce n'était alors qu'un simple marchand de vins.

site, c'est-à-dire trois faux-cols et une paire de chaussettes.

Plus de déjeûner au réveil! *Sic transit gloria mundi.*

Heureusement le traiteur, homme très confiant, n'hésite pas à leur faire crédit de quinze sous.

On se remet courageusement à la besogne. A quatre heures on a terminé deux tableaux (un effet de neige et un clair de lune); c'était six francs de gagnés.

— A propos, dit le brocanteur, je connais une sage-femme, rue Saint-Louis, qui a besoin d'une enseigne : allez faire prix avec elle!

C'est à Grassot, le beau parleur de la bande, qu'échoit cette mission.

Il part et se présente chez la prêtresse de Lucine.

— Madame, lui dit-il, voici comme je comprends le sujet. L'accouchée est dans son lit, le visage pâle, mais le sourire aux lèvres. Un groupe d'amours, couronnés de roses, lui apportent l'enfant dans un berceau, et vous, madame, accoudée au chevet, vous présidez, comme un bon génie, à cette scène attendrissante.

— Mais ce sera délicieux! répond la sage-femme, émerveillée de ce luxe d'imagination. Je tiens surtout à ce qu'on fasse mon portrait ressemblant.

— Soyez tranquille, dit Grassot; un peintre qui, après vous avoir vue, n'attraperait pas votre ressemblance, madame, serait digne des galères.

Ce madrigal décida la cliente à payer son portrait cent vingt francs.

Elle vint poser en grande toilette, et le brocanteur enchanté dit à nos amis :

— Je ne vous compterai ni toile, ni couleurs, et je vous donne cinquante francs.

Brave homme! Il y avait neuf francs de fournitures.

Le tableau fini, Fauconnier se charge d'aller le livrer au marchand et de rapporter les espèces. Mais la journée s'écoule, et Fauconnier ne revient pas.

Après six heures d'angoisse, les deux autres associés vont à sa recherche. Ils finissent par le trouver, à près de minuit, au café Turc, ivre comme un merle

qui sort des vignes, et costumé en hussard, quoiqu'on ne fût point en carnaval.

Ce garçon candide avait la *toquade* de l'état militaire.

Voulant se contenter une bonne fois, il s'était promené dans tout Paris, en faisant sonner ses bottes à éperons et siffler sa cravache.

Il ne lui restait plus que huit francs sur la somme énorme qu'il avait touchée le matin ; mais il était si drôle en hussard, que ses amis n'eurent pas la force de lui reprocher sa fredaine.

Seulement, on ne lui confia plus les fonds de la communauté.

— Bah ! la peinture est une impasse, se dit Grassot, après avoir mené quelque

temps encore cette vie de bohême. J'ai vingt-deux ans, rien ne m'empêche de changer de carrière : essayons autre chose!

Il se fait commis-voyageur en bijouterie d'abord, puis en librairie, puis en papiers peints, puis en gravures.

Trois années durant, il parcourt la France, obtient du succès et fait d'excellentes affaires, grâce à la sûreté de son coup d'œil, à l'originalité de ses allures, et surtout, — qu'on nous pardonne le mot, — à sa *blague* pyramidale.

Chez lui, les mœurs du rapin se combinent avec celles du voyageur de commerce.

La finesse de sa judiciaire se trouve

rarement en défaut. Il n'a pas besoin de voir les gens deux fois pour saisir leur nature d'esprit et les connaître souvent mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

— Je n'avais pas les charmes du papillon, dit Grassot lorsqu'il raconte ses aventures de jeunesse, mais j'en avais l'inconstance!

Effectivement, nous le voyons bientôt se fatiguer des voyages.

Il revient à la peinture et entre chez Lefebvre, peintre décorateur au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Celui-ci avait besoin d'aides, pour que le drame de *Jane Shore* fût joué avant la pièce du même titre qu'on annonçait à l'Odéon.

Lefebvre est mandé, sur les entrefaites, chez madame la duchesse de Raguse, afin de peindre les décors d'un petit théâtre qu'elle avait à sa maison de campagne, et une représentation allait avoir lieu le samedi suivant.

Il envoie trois de ses élèves à sa place.

Grassot est du nombre.

On devait jouer chez la duchesse *le Coiffeur et le Perruquier*, puis *le Mariage de raison*. M. le duc de Guiche répétait les rôles de Pinchon dans *le Mariage* et d'Alcibiade dans *le Coiffeur*. Le programme était bien arrêté ; toutes les invitations étaient faites. Madame de Raguse conviait à cette fête la plus brillante aristocratie du noble faubourg.

Le jeudi, M. le duc fait une chute de

cheval, se luxe l'épaule et se casse une jambe.

Grand embarras de la châtelaine.

— Si madame la duchesse y consent, dit l'un des peintres décorateurs, le mal peut se réparer.

— Comment cela, monsieur ?

— Notre camarade Grassot tiendra fort bien les deux rôles. Il a toute l'étoffe d'un artiste dramatique, et fait admirablement la charge de Numa, du Gymnase.

Madame de Raguse accepte Grassot pour remplacer M. de Guiche.

Cinq ou six années auparavant, Jacques-Antoine, comme élève de Cicéri aux Menus-Plaisirs, jouissait de ses entrées

au théâtre de Madame. Vingt fois il avait vu représenter les pièces dont on a plus haut donné le titre.

Il étudia les rôles, et, le soir même, il les sut d'un bout à l'autre.

Or ceci se passait le vendredi.

A la représentation du samedi, Grassot obtient un succès fou.

Cinquante ou soixante nobles dames, baronnes ou marquises, viennent le complimenter dans la coulisse, et madame de Raguse l'invite à dîner pour le lendemain.

Grassot s'excuse : il ne veut pas d'un honneur que ne partageraient point ses camarades, et ses camarades sont en blouse.

La duchesse leur fait servir à part un déjeuner superbe, auquel elle assiste avec deux grands personnages. Puis, avant de laisser partir son acteur improvisé, la généreuse châtelaine lui fait cadeau d'une riche épingle en diamant, que Jacques-Antoine eut la *canaillerie* de vendre à un orfévre du boulevard, sous le spécieux prétexte qu'un bijou trop splendide jurait avec son costume habituel.

Chez madame de Raguse, il a fait la connaissance de Perrin, excellent acteur du Gymnase, appelé au château pour soigner la mise en scène.

A quelque temps de là, Perrin, qui s'en allait en représentation à Chartres, dit à Grassot :

— Viens avec moi, tu joueras en ama-

teur. Je paye ton voyage et tes frais d'hôtel.

— Tôpe ! fit l'autre.

Les voilà partis.

Quand, de nos jours, vous admirez Jacques-Antoine dans *les Pommes de terre malades* ou dans *les Deux papas très bien*, vous ne vous doutez guère qu'il joua les amoureux à Chartres, en 1826, avec un succès pyramidal.

Cependant, il ne songeait pas encore à faire du théâtre son métier.

La preuve, c'est que, de retour à Paris, il entre chez un agent de change, dont il devient le commis principal, tout en tripotant dans la coulisse de la Bourse pour son propre compte.

En même temps, il juge convenable de renoncer à la vie de garçon.

Jacques-Antoine allume solennellement le flambeau de l'hyménée.

Sans aucun doute il serait aujourd'hui millionnaire, comme Jules Mirès et Polydore Millaud, si Perrin n'était pas venu le tenter une seconde fois.

— J'ai la direction du théâtre de Reims. Fais-tu partie de ma troupe? lui demande un matin son ami, entre deux côtelettes.

— Ma foi, non! tu sais bien que je ne veux pas être acteur.

— Bah! je te laisserai libre comme l'air.

— Vrai? pas d'engagement alors. Si je

m'embête (style Grassot), je veux pouvoir m'en aller.

— C'est dit.

Tout s'arrange. Monsieur et madame Grassot sont attachés au théâtre de Reims sous le nom de monsieur et madame Auguste.

La troupe doit desservir les arrondissements voisins.

Jacques-Antoine débute à Epernay dans *un Moment d'imprudence*. Il n'a qu'un succès douteux. Mais à Châlons, il joue par hasard, dans *la Demoiselle à marier*, de M. Scribe, le rôle de l'amoureux comique, et son triomphe est complet. Revenu à Reims, il prend le rôle de Lhéry, de *la Semaine des amours*, et l'enthousiasme du public est extrême.

Voilà notre acteur en goût.

Les bravos lui donnent du cœur au ventre ; il signe un engagement de trois années avec son ami Perrin.

Si vous êtes curieux, voici en quels termes le feuilleton de *l'Abeille rémoise*, du 12 février 1827, parle de l'homme qui est devenu le premier de nos grotesques.

« .... Certes, nous n'osons comparer M. Grassot que de fort loin à Armand... Armand qui semblait avoir ravi aux Parques cruelles la grâce de Fleury, au moment où leurs impitoyables ciseaux allaient la trancher. M. Grassot a une élégance moins savante, mais tout aussi native. Sa taille svelte a de la souplesse sous le frac du grand seigneur. Quand il tombe aux genoux de

madame Danville, c'est bien le sourire d'un séducteur qui erre sur ses lèvres; sa voix est pénétrante, sa diction est bonne, quoique un peu pressée. Son geste seul manque peut-être d'audace.... »

Hein? qu'en dites-vous?

Néanmoins, malgré son *élégance native*, sa *taille svelte* et sa *bonne diction*, Grassot ne tarde pas à renoncer aux rôles sérieux (1).

Il regagne Paris, au commencement de 1833, et va rendre sa visite au foyer du Gymnase.

(1) On peut voir encore aujourd'hui, à Reims, l'enseigne des *Deux Magots*. Elle offre le portrait de Grassot et de l'acteur Jeault, fort applaudis dans la pièce dont cette enseigne empruntait le titre.

— D'où viens-tu? lui demande Paul, ancien apprenti bijoutier comme lui.

— J'arrive de Reims.

— Ton emploi?

— Les comiques.

— Ça tombe admirablement. Bouffé, Sylvestre, Numa sont malades, ou en province. Demande tes débuts.

Poirson, le directeur, entre au foyer, sur ces entrefaites. On lui présente Grassot, qui lui tire sa révérence.

— Est-ce que vous savez l'emploi de Legrand? dit Poirson.

— Oui, tous les rôles.

— Alors, donnez-moi votre adresse. J'aurai besoin de vous.

Grassot logeait chez son père, au Fau-

bourg du Temple. Le lendemain, il reçoit un billet de répétition, pour débuter, le soir même, dans *la Semaine des Amours*, avec Gontier et Jenny Vertpré.

Le régisseur, ignorant le nom d'*Auguste*, imprime *Grassot* sur l'affiche. Les débuts sont heureux. Tous les artistes du Gymnase y concourent fraternellement. Numa rentre ; le nouveau venu joue à ses côtés dans *Jeune et Vieille*, et Poirson lui signe un engagement.

Or, comme l'a dit un biographe, le Gymnase vise à la perfection, à la perfection correcte, prévue et arrangée à l'avance, la perfection de l'art grec. Les arabesques de Grassot juraient sur ces lignes droites. La rectitude et la fantaisie ne peuvent pas s'accoupler.

Pour la troisième fois, en 1836, notre comédien renonce au théâtre.

Il veut reprendre la peinture et s'installe, pendant quelques mois, chez Malessis, peintre de genre et de portraits ; mais on engage madame Grassot à Rouen comme première amoureuse, et son mari quitte l'atelier pour la suivre.

Dans la capitale normande, il retrouve un de ses vieux amis du temps de la bohême et des charges de rapins. C'est Hippolyte Bellangé, beau-frère du directeur Walter.

On montait alors *la Juive* au théâtre des Arts.

— Je n'ai pas assez de monde pour le cortége dit Walter à Grassot. Vous seriez bien aimable de faire nombre.

— Volontiers, répond notre homme.

Il s'habille en cardinal, et s'arrange une tête incroyable. Comme il est déjà fort connu des habitués de café, il les regarde en passant devant la rampe, s'arrête et leur donne sa bénédiction.

Ces messieurs trouvent la plaisanterie charmante.

On couvre de bravos notre cardinal burlesque Émerveillé de sa physionomie bouffonne, Walter le tourmente pour jouer le père Bizot dans *le Gamin de Paris*. Jacques-Antoine se décide. Il obtient un succès à tout rompre, et le voilà plus acteur que jamais.

Pendant six mois, il fut l'idole du public de Rouen.

Mais Dormeuil, passant un beau jour par cette ville, entre au théâtre, voit jouer Grassot, le trouve merveilleux et l'engage aussitôt.

Dans la rédaction du traité, Coupart, le secrétaire, fait une erreur : il porte deux mille francs au lieu de quinze cents francs. Le comédien pouvait se prévaloir d'un acte signé ; mais il rétablit lui-même le chiffre convenu, et Dormeuil, en récompense de sa délicatesse, lui accorde une représentation à bénéfice.

Grassot débute au Palais Royal dans une pièce de trois débutants : Lefranc, Labiche et Marc Michel, collaborateurs inséparables depuis cette époque.

M. de Coylin ou *l'Homme infiniment poli*, tel était le titre de la pièce.

Par jugement du tribunal, on avait défendu à nos vaudevillistes d'écrire *Coislin*, orthographe patronymique d'une famille noble assez nombreuse encore.

Bientôt, les frères Cogniard donnent *les Coulisses*, pour Jacques-Antoine.

Dans cette pièce, il joue le marquis de Bel-Œil, et tout Paris vient l'admirer.

Grassot est le héros du jour.

Depuis vingt ans, on peut dire qu'il trône dans son véritable domaine, celui de la charge désopilante et de l'éclat de rire sans fin.

Le lecteur ne nous demandera pas la liste complète de son formidable répertoire, qui chaque jour s'augmente encore. Ses principales et ses plus joyeuses créations

sont : *le Caporal et la Payse*, — *Paris voleur*, — *l'Etourneau*, — *la Marquise de Carabas*, — *Deux Papas très bien*, — *l'Almanach des 25,000 adresses*, — *la Fille bien gardée*,— *Une Fièvre brûlante*, — *la Garde-Malade*, — *Sur la terre et sur l'onde*, — *Une Chaîne anglaise*, — *Mon Isménie*, — *la Vénus à la fraise*, — *Un Bal d'Auvergnats*, — *la Femme aux œufs d'or*, — *les Pommes de terre malades*, — *le Chapeau de paille d'Italie*, — *Deux vieux Papillons*, etc., etc.

Trois fois Grassot, a eu les honneurs de la pièce nominative : *Grassot embêté par Ravel*, — *Grassot tueur de lions*, — et *Une tragédie chez M. Grassot*.

Jacques - Antoine (le croiriez-vous, grand Dieu!) est un des plus fervents

adorateurs de la muse tragique. Il ne manquait pas une représentation de la Ristori, quand par hasard le Palais-Royal le laissait libre, et il y pleurait comme un phoque.

La popularité de Grassot dépasse énormément la popularité d'Odry.

A l'heure où nous écrivons, rien ne manque plus à sa gloire : nous avons sous les yeux une polka intitulée : *Grassot-polka*, avec cette épigraphe :

« Gnouf! gnouf! gnouf! »

Certes, nous manquerions à nos devoirs en ne reproduisant pas ici un portrait de notre grotesque, touché de main de maître, par M. Jouvin.

Le voici :

« Une chevelure en coup de vent ; la physionomie d'un singe en colère ; une voix qui tient de l'ours réveillé en sursaut et du soufflet d'orgue qui perd du vent ; des bras d'orang-outang désarticulés comme deux fléaux ; des genoux cagneux ; des jambes qui ont toujours l'air de frétiller sur une plaque de tôle chauffée à blanc ; une bouffonnerie qui fait mal à voir et un sérieux devant lequel on ne saurait conserver sa gravité : tout ce que l'absurde a de plus renversant, le trivial de plus bas, le mauvais goût de plus excentrique, le cynisme de plus effronté... Oui, mais toutes ces énormités de l'extravagance d'un homme, rachetées, absoutes, glorifiées par le splendide

éclat de rire de la foule. On est furieux, mais on rit! On fait les gros yeux à ses voisins apoplectiques, mais on rit! »

L'esquisse est un peu brutale ; néanmoins elle renferme des traits d'une exactitude saisissante.

Somme toute, et malgré les accusations d'excentricité, de mauvais goût, de cynisme, le jeu de Grassot déride les plus hypocondres. Ici-bas, le rire est une si bonne chose, qu'on lui pardonne de le provoquer avec la grimace, quelquefois avec l'absurde.

Grassot est l'incarnation d'une charge de Daumier.

Chez lui le grotesque n'exclut ni l'originalité, ni la finesse, ni la repartie vive

et piquante. Il a fait autant de bons mots que Harel et Talleyrand. C'est lui qui a dit de mademoiselle Félix :

— Il y a une chose, qu'elle n'aura jamais à se reprocher, c'est une bonne action !

Un jour, il rencontre Jules de Prémaray, littérateur assez petit de taille, et un peu voûté.

— Ah! lui dit Grassot, quel joli bossu tu ferais, si tu avais de l'esprit!

Prémaray ne se fâcha point.

L'acteur et lui sont fort bons camarades, et, d'ailleurs, le mauvais plaisant aurait pu répondre avec Figaro : « Ce sont là de ces choses qu'on n'oserait pas dire

à tout le monde, dans la crainte de rencontrer juste. »

Bayard donnait pour Fargueil une assez piteuse pièce, dans laquelle notre comédien avait un rôle d'une médiocrité déplorable.

Tout naturellement, il ne trouvait point d'effets comiques.

— C'est singulier, dit Bayard après la représentation, vous ne faites rien de ce rôle-là ?

— Parbleu ! répond Grassot. Figurez-vous que j'avais donné, ce soir, à ma cuisinière une queue de lapin pour me faire une fricassée de poulet. Elle m'a servi une ordure... Comprenez-vous cela ?

Bayard se mordit les lèvres, et ne dit plus rien.

Le héros de cette histoire semble prédestiné aux aventures burlesques, à la ville comme au théâtre.

Déjazet, le jour du Vendredi-Saint, invitait ordinairement ses camarades à passer la journée et la nuit à sa maison de campagne, située entre Corbeil et Melun; car le théâtre du Palais-Royal faisait relâche, même quand on jouait sur les autres scènes.

A ceux qui l'ignorent, nous devons apprendre que Dormeuil est très bon catholique.

Cela peut sembler extraordinaire, mais cela est.

Frétillon invita Grassot comme les autres. Or, celui ci avait précisément à Melun un oncle et une tante, qu'il ne pouvait voir que ce jour-là.

— Impossible, dit-il à Déjazet. Ces braves gens tuent pour moi le veau gras... en maigre, et ce serait trop les désobliger.

— Quel dommage! Moreau-Sainti, Levassor, Mocker, Leménil et sa femme, Damoreau, tous les amis viennent, dit Frétillon.

— Eh bien, comme on se couche à neuf heures à la campagne, dit Grassot, je tâcherai de vous rejoindre. Donne-moi bien exactement ton adresse.

— La voici. Tu entres dans le village :

tu suis la grande rue; tu trouves une place, et la maison qui a une grille à fers de lance dorés, c'est la mienne.

— Bon! fit Grassot.

Mais, à Melun, la soirée de l'oncle se prolonge. Onze heures sonnent; Jacques-Antoine ne peut songer à tenir sa promesse.

— Eveillez moi de grand matin, dit-il au domestique, et retenez-moi une place dans la voiture de Corbeil.

Au petit jour, on le dépose à six kilomètres de Melun, à l'entrée du village qu'habite Déjazet.

— Voici bien la grande rue, se dit-il; voici la place, la grille à fers de lance dorés... J'y suis!

Il cherche la sonnette, point de sonnette.

— De l'autre côté, monsieur; tournez la rue, lui dit un indigène. Vous trouverez une petite porte, et vous n'aurez qu'à presser le bouton.

Grassot fait comme on lui dit.

La porte s'ouvre, et le voilà au milieu d'une cour silencieuse. Toute la maison sommeille. Il pénètre là comme le prince Charmant dans le palais endormi de sa princesse.

Comment faire ouvrir l'œil à tout ce monde?

Notre comédien, de cette voix mélodieuse qu'on lui connaît, se met à chanter :

O Richard, ô mon roi.
L'univers t'abandonne!

Justement c'était l'époque où Moreau-Sainti et Mocker jouaient *Richard* à l'Opéra-Comique.

— Voilà qui est flatteur pour eux, j'espère? se dit Grassot; et il donne à tue-tête la suite du couplet :

Sur la terre il n'est plus que moi
Qui s'intéresse à ta personne.

Une fenêtre s'ouvre. On lui jette deux sous.

Il trouve la charge délicieuse, ramasse la pièce de billon et continue la romance. Mais arrive une grosse vachère, qui s'écrie :

— Vous tairez-vous là-bas, hé?... On

n'empêche pas ainsi les gens de dormir.

— Bonjour, paysanne, bonjour! dit Grassot. Tu n'aimes donc pas la musique, toi?

Il s'approche et veut lui prendre le menton.

Mais cette vertu sauvage le menace d'un balai d'écurie. Trois domestiques mâles accourent; une lutte s'engage, et Grassot, roulé par ces rustres, se met à crier comme un perdu :

— Au secours! au meurtre!... Déjazet! tes gens m'assassinent!

— Vous demandez mademoiselle Déjazet? dit un personnage en robe de

chambre, attiré par le tumulte. C'est à l'autre bout du pays, sur l'autre place.

Tout s'explique alors, mais trop tard.

Jacques Antoine apprend qu'il est chez le maire de l'endroit. Il se confond en excuses, dans la crainte que ce magistrat ne le fourre au violon ; puis il se rend au véritable domicile de l'actrice.

— Une autre fois, lui dit-il, si ça ne te fait rien, tâche de ne plus me donner tes indications par la route de Corbeil, quand j'arrive du côté de Melun. Regarde, mes habits sont en lambeaux ; je viens de recevoir une pile atroce, et une vachère m'a donné des coups de balai. C'est égal, ajouta-t-il, en éclatant de rire et en montrant ses deux sous, j'ai sauvé la caisse !

Très souvent, Jacques-Antoine s'amuse à suivre les convois (1).

Ce n'est pas gai; mais il assure qu'il rapporte de ces expéditions singulières d'excellentes études de mœurs. Par exemple, il a soin de ne se mêler qu'aux enterrements de première classe, à ceux qui ont assez de voitures de deuil pour reconduire chaque invité à son domicile respectif.

De mauvaises langues affirment qu'il spécule sur les pompes funèbres pour s'économiser l'omnibus.

Pure calomnie!

Une fois dans la voiture de deuil, Gras-

(1) Il a demeuré longtemps près du cimetière Montmartre.

sot, qui se trouve avec des inconnus, se croit obligé de toucher quelques mots du défunt. Il a eu soin de regarder sur le drap mortuaire la couleur des franges, afin de connaître le sexe de la personne décédée.

Mais parfois il se trompe. Un jour, il lui échappe de dire :

— Pauvre fille! charmante personne ! une mort bien douloureuse!... pauvre fille !

Ses voisins répondent :

— Ah çà ! de qui parlez-vous? C'était un ancien boucher, sapeur dans la garde nationale.

— Je sais bien, fit Grassot, je sais bien!... Sapeur et boucher... oui ! je

parle de celle qui reste. Elle est seule à plaindre.

— Mais il n'avait pas d'enfants. C'était un juif qui prêtait à la petite semaine, une affreuse canaille !

— Tiens, je croyais qu'il avait une fille… par adoption ?

— Lui !… s'il avait adopté une fille, c'eût été pour lui voler ses jupes.

— Ah ! le brigand ! voyez-vous cela !… J'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, messieurs ; me voici chez moi.

Inutile de dire que Grassot n'était qu'à moitié chemin ; mais la conversation devenait embarrassante ; il préféra continuer la route à pied.

Un dimanche, — il y a de cela trois ou

quatre ans, Emile Taigny, ayant un bénéfice au Jardin-d'Hiver, pria Grassot de venir chanter une chansonnette burlesque, *Suzanne Bazu, la Marchande du Temple.*

— Ne m'attends pas avant quatre heures, dit Jacques-Antoine, j'ai une répétition.

— Ça ne fait rien, prends une voiture; tu arriveras encore assez tôt.

Quatre heures et demie sonnent, et le Jardin-d'Hiver attend vainement Grassot. Deux ou trois ritournelles d'orchestre font patienter le public juqu'à cinq heures; mais Taigny confondu ne voit rien venir.

Il se décide à faire une annonce.

— Monsieur Grassot doit être malade, ou empêché, dit-il, car j'avais sa promesse formelle.

— Allons, allons, me voilà! dit Jacques-Antoine, perçant la foule et se précipitant essoufflé sur l'estrade.

Il salue les spectateurs et leur adresse le burlesque discours que voici :

« J'ai voulu, mesdames et messieurs, prendre une voiture pour arriver plus vite... point de voitures !... Il faisait trop beau temps. Voilà déjà une demi-heure perdue. L'omnibus de Neuilly vient à passer; je lui fais signe... O bonheur! il y avait une place, celle du président, vous savez?... dans le fond. Je m'y blottis, et je passe mes six sous à un gros

bonhomme à côté de moi, qui les repasse à une femme maigre, qui les redonne à un vieux crétin, qui les remet au conducteur.

» Un instant après, voilà cet animal de conducteur qui me fait :

» — Psssit ! psssit ! il n'y a que cinq sous ?

» — J'en ai donné six.

» — Non, cinq !

» Et il faisait sauter l'argent dans le creux de sa main. Chacun de s'étonner de la discussion, pour un sou. Mais, vous comprenez, ce n'était pas pour le sou, c'était pour le principe. Le gros voisin me dit :

» — Si vous ne voulez pas le donner, je vais le donner pour vous.

» — Je m'y oppose, monsieur ; vous n'en avez pas le droit !

» Pendant ce temps-là, on avait dépassé la barrière de l'Etoile. Je veux descendre. Le conducteur me barre le chemin et me conduit de force jusqu'au pont de Neuilly.. Quatre sous en sus!

» En arrivant, il refait sa caisse ; le misérable avait son compte!

» Je triomphais sur toute la ligne, mesdames et messieurs ; mais j'ai cru devoir me montrer généreux. J'ai payé un moss de bière au gros bonhomme et au conducteur... vingt sous! Pour revenir, il m'a

fallu payer dix autres sous... total, trente-quatre sous, en sus de ma place! Je vous ai fait un peu attendre, je ne dis pas le contraire; mais je n'ai toujours pas donné ce diable de sou...

» J'ai sauvé le principe! »

FIN

Paris.—Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5

Le 7 avril 18[illegible].

Mon vieil ami Vendredi prochain jour d'abstinence j'irai déjeuner avec toi pour rester dans la logique des cinq jours saints

Nous aviserons

Ton ami

Crassot.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert.
Cousin.

SOUS PRESSE

Rosa Bonheur.
Musard.
Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Arnal.
Cormenin.
Léo Lespès.
Beauvallet.
Crémieux.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Ravel.
Madame Ancelot.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ravignan.
Ricord.
Lachambeaudie.
Viennet.
Henry Monnier.
Grassot.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

EN VENTE CHEZ LE MÊME

CONFESSIONS DE MARION DELORME | MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

Éditions illustrées par J.-A. Beaucé. — Chaque ouvrage est publié en 60 livraisons à 25 cent. — Prix, complet, 15 fr.; 18 fr. par la poste.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

83

LOUISE COLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

LOUISE COLET

EN COURS DE PUBLICATION

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

MÉMOIRES DE NINON DE LENCLOS

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste

OUVRAGE TERMINÉ

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et Ce. rue Coq-Héron, 5.



Imp de Mangeon, 67 r St Jacq Paris

LOUISE COLET

LES CONTEMPORAINS

LOUISE COLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

LOUISE COLET

Nous allons raconter l'histoire d'une muse célèbre, qu'un écrivain de nos jours a cruellement blessée dans ce qu'une femme a de plus cher au monde, son honneur.

Elle n'a pu ni provoquer son ennemi en duel, afin de le châtier comme il méritait de l'être, ni demander vengeance aux tribunaux, sans donner à l'offense le

retentissement du scandale, sans éveiller les interminables commentaires des méchants et des sots.

Donc, cet homme de lettres a commis un acte sans excuse, pour l'unique plaisir de faire un calembour stupide.

Ailleurs, nous avons raconté comment notre héroïne essaya de venger son outrage.

Si la *piqûre de Cousin* n'est pas plus restée sur la conscience du coupable que l'arme de Louise Colet dans sa peau d'insulteur, cela prouve que certaines gens ne connaissent pas le remords et que toutes les mauvaises actions ne sont pas punies en ce monde.

Voilà ce que nous avions à dire,

avant d'entamer notre récit biographique.

Louise Colet, née Révoil, a pour patrie la vieille capitale de la Provence.

Aujourd'hui rabaissée à l'état de sous-préfecture, cette ville, sans la jeunesse turbulente et littéraire de sa Faculté de droit, serait une cité morte, et ne se rappellerait peut-être pas qu'elle a donné naissance à la première des femmes poètes du siècle.

Mademoiselle Louise Révoil appartient à une ancienne famille parlementaire.

Elle fut élevée par deux de ses tantes, au château de Servannes, près d'Aix.

C'était une jeune fille merveilleusement belle et remplie d'intelligence, une de ces créatures d'élite que Dieu semble

avoir faites avec amour, en leur prodiguant la grâce, l'esprit et la bonté.

Or, bonté ne veut pas dire douceur.

Mademoiselle Louise était fort vive, fort impétueuse, et ses chères parentes lui reprochaient ce défaut, tout en ajoutant avec une tendre indulgence :

— Qu'y faire ? Il n'y a pas de diamant sans tache.

Passionnée tout à la fois pour l'étude et pour le jeu, Louise apprenait ses leçons, écrivait ses devoirs avec ardeur; puis, la récréation conquise, elle s'échappait comme l'oiseau de sa cage, et s'envolait dans le parc.

A peine si elle prenait le temps de déjeûner avec ses tantes.

Mais elle avait soin de bourrer ses poches de petits pains et de fruits ; car, dans ses promenades, elle passait toujours du côté de la grille, où l'attendaient de malheureux petits enfants du bourg et quelques vieillards infirmes.

Elle leur distribuait ses provisions, puis continuait sa course, joyeuse et battant des mains.

Les gens du village disaient :

— C'est une fée, la petite demoiselle ! *La piscôun doumeisella est poulida comme une fade.*

Se livrant à des études bien supérieures à celles dont s'occupent d'ordinaire les personnes de son sexe, Louise apprit la langue latine.

Plus tard, cela servit à la familiariser avec les poètes anciens et à développer les élans de sa muse. Toutefois, disons-le, nous regretterions de voir adopter universellement par la plus belle moitié du genre humain cette éducation trop solide et trop pédantesque.

De bonne heure notre héroïne sentit s'éveiller en elle le génie poétique.

Mais ses premières excursions sur le Parnasse affligèrent ses tantes; le goût de la jeune personne pour la rime trouva chez les bonnes dames une sympathie médiocre.

— Caprice de fillette! murmuraient-elles en raillant leur nièce sur sa manie d'écrivasser. Va, mon enfant, aligne des

vers! Tu reconnaîtras bientôt que l'existence est en prose.

— Ah! c'est possible, quand on ne la poétise pas! répondait en souriant Louise.

Elle était née décidément fille d'Apollon.

Le rêve flottait sans cesse autour de sa gracieuse tête blonde; l'idéal chantait dans son âme, et le rhythme la berçait de ses cadences mélodieuses.

Instinctivement elle traduisait tout en rimes.

On assure qu'elle avait, à quinze ans, des manuscrits assez nombreux pour composer un gros volume.

Ses vers offraient sans doute ce cachet d'imperfection que donne l'ignorance de

la vie. Le talent ne se développe que sur le terrain des choses réelles.

Mais, patience! la jeune fille d'hier est déjà presque une femme.

Sa beauté devient merveilleuse, et les hommes qui la voient passer, en robe d'organdi, sous les grands tilleuls de l'avenue, se retournent pour suivre des yeux cette apparition presque céleste.

Ils songent aux jeunes princesses des contes de fées ou aux mignonnes châtelaines des romans de chevalerie.

Louise a une véritable taille de Vénus antique.

Son visage est éblouissant de fraîcheur. Autour de son front pur, ses cheveux,

d'un blond cendré, forment un large diadème, et son œil, d'un bleu profond, rayonne d'esprit sous sa vive prunelle.

Tous les jeunes gens du voisinage deviennent amoureux de la jeune muse.

Un d'eux en eut même le cerveau complétement renversé.

Le pauvre garçon n'était pas un Adonis. Il joignait aux disgrâces de sa physionomie le tort d'une mise ridicule, tort sérieux, que vous pardonnez rarement, mesdames, à celui qui soupire pour vous.

En effet, le moyen de ne pas rire aux dépens de ce tourtereau, vêtu comme un prémier communiant, et dont le pantalon trop court ne dissimule ni les souliers de séminariste, ni les jambes osseuses.

Donc la belle Louise est impitoyable.

Quant à l'amoureux, il ne peut vaincre sa timidité. La passion même le rend chaque jour plus gauche et plus absurde. Il se borne à contempler la jeune châtelaine avec ivresse, versant en secret des larmes abondantes, et n'osant même pas envoyer à Louise des fleurs qu'il cultive tout exprès pour elle.

Ces fleurs étaient les seules confidentes de son désespoir.

Sous les désavantages de sa personne, le malheureux cachait une âme profondément sensible.

Bref, il aima si fort, qu'il en mourut.

A son dernier jour, il écrivit à Louise une lettre empreinte d'une mélancolie

touchante, et la pria d'accepter quelques fleurs en souvenir de lui.

Du reste, pas un reproche, pas une plainte.

Cette passion, dont la railleuse jeune fille n'avait vu que le côté grotesque, et dont la dernière péripétie devenait tout à coup si lamentable et si lugubre, impressionna vivement son âme.

Elle pleura le défunt et conserva ses fleurs.

Nous devons à ce souvenir de jeunesse un de ses morceaux poétiques les plus attendrissants.

Paris appelait Louise Révoil; Paris, ce phare lumineux, qui resplendit au loin sur l'Océan des aspirations et des incer-

titudes. La véritable patrie du poète est la ville qui donne la gloire, et où il espère conquérir un jour l'auréole.

Notre héroïne avait dix-huit ans lorsqu'elle quitta la Provence.

Elle dit adieu sans regret à son beau ciel inaltérable, aux orangers et aux myrtes de son pays natal, et vint se fixer sous notre atmosphère froide et grise.

Installée chez une de ses parentes, elle sortit, dès le lendemain, pour se mettre en campagne.

La muse intrépide affronta résolument du bout de son cothurne le pavé fangeux de Lutèce. Elle se présenta chez les directeurs de revues, porta ses vers aux

journalistes, et bientôt son éclatante beauté, son charme vainqueur aplanirent devant elle tous les obstacles.

Mademoiselle Révoil ne rencontra sur sa route aucune de ces barrières que l'orgueil du sexe mâle élève presque toujours contre les prétentions des femmes au titre d'écrivain.

Ricourt venait de fonder *l'Artiste*.

Ce diable d'homme, — un galant homme, du reste, et l'un des esprits les plus distingués de notre époque, — semble avoir eu pour mission d'appuyer de son patronage tous les talents inconnus, et de distribuer aux autres les lauriers que jamais il ne chercha pour lui-même.

Il causait avec Louis Boulanger, le

jour où mademoiselle Révoil, un peu émue de sa démarche, entra dans les bureaux de *l'Artiste*.

Nos deux amis se levèrent, tout émerveillés de cette visite radieuse, et Ricourt avança un fauteuil.

Louise lui offrit un petit rouleau de papier, noué d'une faveur bleue.

— Ce sont quelques vers de ma composition, dit-elle. Aurez-vous, s'il vous plaît, l'obligeance de les parcourir?

— Volontiers, madame, à l'instant même, dit Ricourt.

Il prend le manuscrit, le déroule, et lit d'abord deux ou trois strophes tout bas; puis, s'enthousiasmant à mesure qu'il avance dans cette lecture, il

achève la pièce à haute voix, et s'écrie :

— Mais ces vers sont ravissants, madame! Vous avez le souffle lyrique de Victor Hugo, avec une forme plus pure et plus sévère.

Louise s'inclina toute confuse devant cet éloge qu'elle était loin d'attendre, et pour lequel nous ne chercherons pas noise à Ricourt. On comprend l'exagération en pareille circonstance.

La galanterie en a fait dire bien d'autres.

— Quoi! monsieur, balbutie t-elle, vous les trouvez dignes d'être insérés dans *l'Artiste*?

— Oui, madame, répond notre aimable rédacteur en chef, et *l'Artiste*, je vous le

déclare, demeure votre obligé, car il n'est malheureusement pas assez riche pour les payer ce qu'ils valent.

A ces mots, il sonne le garçon de bureau.

— Portez cette copie à l'imprimeur, dit-il, et prévenez-le que ce sera l'entête du journal!

Louise salue de sa plus belle révérence et sort.

— Ma foi, quand j'ai vu paraître cette femme délicieuse, j'ai cru me trouver en présence de l'une des trois Grâces de Germain Pilon! dit Louis Boulanger.

— Oh! mieux que cela, mon ami, mieux que cela, répond Ricourt : tu as

vu celle que le grand statuaire a nommé Poésie !

L'Artiste, à dater de ce moment, fut l'écrin privilégié où mademoiselle Révoil déposa les perles fines de sa muse.

Nous la voyons se lier avec tous les collaborateurs du journal, nombreuse pléiade d'écrivains et de peintres, parmi lesquels nous citerons Eugène Delacroix, Delécluze, le bibliophile Jacob, Champmartin et Chenavard.

On présenta bientôt notre héroïne à madame Récamier.

L'illustre septuagénaire prit en affection mademoiselle Révoil, et Louise devint son intime amie.

Tous les jours on mettait à l'Abbaye-

aux-Bois le couvert de la jeune Provençale. Elle fut le rayon de soleil qui réchauffa quelques années encore les hôtes à cheveux blancs de ce dernier asile du vieil esprit français.

Chateaubriand et le duc Matthieu de Montmorency eurent pour Louise toutes sortes de paternelles tendresses.

Elle entendit, un jour, dans une réunion de ce cercle intime, les quatuors d'un jeune artiste nommé Hippolyte Colet.

La personne et le talent de ce musicien touchèrent son cœur.

Madame Récamier devina le secret de la jeune fille, obtint facilement l'a-

veu de cette affection naissante, et dit à l'auteur des *Martyrs* :

— Voyons, il faut marier ces enfants-là !

Chateaubriand regardait les désirs de sa vieille amie comme des ordres, et d'ailleurs il s'agissait de Louise.

Le jour même, il daigna faire la connaissance de M. Colet.

Ce jeune virtuose était fort amoureux lui-même, et les charmes de mademoiselle Révoil lui trottaient nuit et jour dans le cerveau ; mais il était à cent lieues de soupçonner son bonheur.

Quand le père de *Réné* lui apprit qu'il pouvait faire sa demande en mariage, et

que cette demande aurait probablement bon accueil, il s'écria :

— Je suis le plus heureux des hommes!

Phrase banale, stéréotypée sur les lèvres de tous les prétendus, et qu'il serait préférable d'entendre sortir de la bouche de l'époux, expérience faite de quelques années d'hymen.

Les tantes du château de Servannes troublèrent la joie des amants.

Elles crièrent au mariage de Bohême, et Louise reçut une lettre furieuse qui lui enjoignait de ne point passer outre, sous peine d'être déshéritée.

La jeune fille ne crut pas au sérieux de la menace. Elle épousa son virtuose.

Mais les tantes ont tenu strictement parole.

Hippolyte Colet, de son côté, sacrifiait bien quelque chose. Un banquier millionnaire et mélomane était disposé à lui donner sa fille avec quelques cent mille francs de dot. L'artiste pouvait reposer sa tête sur un oreiller moelleux de billets de banque et rêver tout à l'aise à sa gloire future.

Mais il préféra l'existence laborieuse avec la femme aimée.

Les talents supérieurs de Louise et sa beauté mythologique triomphèrent des appas d'un sac d'écus.

Voilà, certes, qui ne se renouvellerait point dans notre siècle de boursicoterie infâme et de sacrifice perpétuel au veau

d'or. Aujourd'hui, le papier Joseph passe avant l'amour.

Dès l'année 1836, madame Louise Colet publia son premier recueil, sous le titre de *Fleurs du Midi*.

Ce début poétique passa presque inaperçu.

Pourtant, *les Fleurs du Midi* contiennent plus d'un bouquet aux vives nuances, aux pénétrantes senteurs ; mais le public, ce Shahabaham blasé, ne trouva pas le titre d'assez haut goût.

Hélas! que de fleurs, écloses sous toutes les latitudes, n'avait-il pas vues, depuis dix ans, briller deux ou trois jours sur les éventaires de la littérature, et mourir !

Toutefois, madame Louise Colet récolta une riche moisson de louanges dans les quelques cercles du grand monde où l'on se piquait de juger la bonne poésie.

De hautes amitiés s'intéressèrent à notre héroïne. On la présenta solennellement au noble faubourg. Mais elle ne se montra point exclusive, et reçut avec un égal plaisir les hommages du monde officiel. Ses vers comme ses charmes y trouvaient de nombreux admirateurs.

Un ministre, M. Teste, fut le plus empressé de ses cavaliers servants.

Janin, dans sa critique, n'administrait pas à Louise le plus léger coup d'ongle; tous les bonshommes de l'Académie prônaient son mérite sur toutes les gam-

mes. Bref, elle devint célèbre sous le manteau de la cheminée.

Hippolyte l'accompagnait dans le monde.

Il tenait fort convenablement cet emploi délicat de mari d'une muse, écoutait les félicitations en homme d'esprit et sans trop d'orgueil, c'est-à-dire sans faire niaisement la roue pour les mérites de sa femme.

En 1839, madame Colet publie un second volume intitulé *Penserosa*.

Vers la même époque, elle donne la *Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte et vers; puis on la voit lancer à la critique ce fameux dithyrambe où sa fierté blessée éclate en imprécations, et où elle fla-

gelle ces castrats du style dont l'impuissance reconnue se tourne en rage contre les œuvres d'autrui.

Ce dithyrambe est intitulé : *A ma mère*.

Elle concourt ensuite pour le prix décerné par l'Académie française (1).

Cinq jours avant le terme fatal, elle n'a pas encore écrit un hémistiche. Mais tout à coup, elle sent passer sur son front le souffle inspirateur, saisit la plume et compose son poème tout d'un trait.

Le *Musée de Versailles* est le titre de ce poème.

Il fut terminé juste assez tôt pour être

(1) Le 30 mai 1839.

lu confidentiellement à Népomucène Lemercier, avant d'être remis, sous enveloppe et sous cachet, entre les mains du gros et excellent Pingard, secrétaire de l'Institut.

Népomucène était un vieillard très sympathique aux femmes de lettres, quand, par hasard, elles se trouvaient être jolies.

Pour madame Colet, ce respectable académicien se fût jeté dans les flammes.

D'ailleurs, le poème avait tout simplement le mérite d'un chef-d'œuvre (1), et

(1) Il contient de fort beaux vers. On ne peut reprocher à la forme ni solennité pédantesque, ni emphase, et la critique la plus rigoureuse y trouve à peine çà et là quelques négligences de détail, dues à la rapidité de l'improvisation.

Népomucène gagna très facilement sa cause devant l'immortel aréopage.

Avocat heureux, il obtint même plus qu'il ne demandait.

Non-seulement la pièce de vers fut couronnée, mais on doubla le prix, cette fois, par mesure exceptionnelle.

Peut-être devons-nous reprocher à l'auteur d'avoir glissé dans son œuvre les strophes suivantes, auxquelles nous trouvons une teinte de personnalité trop naïve :

Devant La Vallière et Fontange,
La jeune femme, d'un regard,
Disait : Merci, leurs formes d'ange
Nous furent transmises par l'art.

Oh! ces mots n'ont rien de funèbre!
Je voudrais une tombe ici.

Puisque la beauté rend célèbre,
Je puis le devenir aussi.

Pas en suivant la même route, madame, nous l'espérons bien ? D'ailleurs, les rois sont devenus sages, et les maîtresses en titre seraient beaucoup moins poétisées de nos jours que sous le règne de Louis XIV.

Autre temps, autres mœurs.

L'année 1841 vit paraître *la Jeunesse de Mirabeau*, livre en prose, où madame Colet ne montre pas une grande force de conception et de style. Nous regrettons de le dire, mais la prose de notre bas-bleu ne révèle aucune des triomphantes qualités de son vers. Elle s'y élève rarement au-dessus du médiocre, ce qui prouve de

nouveau qu'on peut parler la langue des dieux de la façon la plus admirable, tout en écrivant assez mal celle des simples mortels.

Notre héroïne est une républicaine de vieille souche.

Son enthousiasme est sans bornes pour les femmes célèbres qui ont joué un rôle dans le drame de 93.

Elle apprend que certain bourgeois de la rue Saint-Louis possède un magnifique portrait de Charlotte Corday, peint par David.

Aussitôt elle demande l'adresse du propriétaire de ce tableau, court lui rendre visite, et obtient de contempler l'image de la stoïque républicaine.

Charlotte est représentée en camisole rouge, au moment où elle va monter à l'échafaud.

Une violente émotion saisit madame Colet.

Ses yeux se mouillent de larmes, et le jour même, sous l'impression causée par cette magnifique peinture, elle compose un de ses plus remarquables poèmes. *Charlotte Corday*, tableau dramatique en vers, obtient à son auteur d'universels éloges.

Quelques mois après, elle écrit *Madame Roland*, autre essai du même genre.

Nous sommes en 1842. La gloire poétique de Louise est à son apogée. Un de

ses amis, très riche et très enthousiaste, fait imprimer chez Lacrampe, avec un luxe vraiment extraordinaire, une édition des poésies du charmant poète.

On ne tire l'ouvrage qu'à vingt-cinq exemplaires, ayant tous leur numéro d'ordre, puis on l'expédie aux têtes couronnées de l'Europe, ainsi qu'à sept ou huit personnages du plus haut rang.

Les souverains témoignent leur satisfaction par de splendides cadeaux.

— En croirai-je mes yeux? s'écrie Chenavard, apercevant chez madame Colet ces magnificences, et admirant surtout le présent envoyé par Louis-Philippe : une médaille d'or!... Il *s'est fendu* de la médaille d'or!

— Hein, dit Hippolyte, on ne l'appellera plus Harpagon?

— Prrrout!... Quand, par hasard, il donne à droite, il se rattrape à gauche; et, de cette affaire, je connais plus d'un peintre qui n'aura point de commande à Versailles.

O la prévention! dit Figaro.

Son Altesse Royale le duc d'Orléans joignit à la médaille paternelle une médaille de platine de la valeur de mille écus.

Décidément la cour citoyenne était en voie de largesse.

On a cru longtemps que cette magnifique édition de luxe (1) sortait des pres-

(1) Madame Colet a conservé précieuse-

ses de l'Imprimerie royale. Beaucoup de gens affirmaient que le budget et Victor Cousin n'y étaient point étrangers. Cette assertion avait le mensonge et la calomnie pour base.

Peu de femmes ont été plus fêtées que Louise et plus entourées de flatteries et d'hommages.

Quand elle entrait, le soir, dans les salons étincelants, avec sa démarche de reine, ses splendides épaules blanches aux contours si purs, sa noble tête, qui rappelle les types les plus admirables de la beauté, sa luxuriante chevelure blonde, ses grands yeux d'azur et sa taille ma-

ment son exemplaire; elle le montre à ses amis avec orgueil. Il est enrichi de gravures avant la lettre d'un prix inestimable.

jestueuse, on se sentait pris de réminiscences classiques, et l'on s'écriait avec Virgile :

Vera incessu patuit dea !

Louise entendait les hommes se livrer sur son passage à ces exclamations qui font toujours battre le cœur de la femme la plus chaste.

Son triomphe ne s'arrêtait pas là.

Bientôt elle déroulait, sans trop se laisser faire d'instances, un petit cahier parfumé d'ambre, et lisait des strophes d'une voix sonore, avec un talent de déclamation vraiment remarquable.

Jugez de l'enthousiasme qu'elle faisait naître !

On applaudissait les vers fortement sculptés qui sortaient de sa jolie bouche, et qui semblaient être une manifestation de la beauté intérieure de cette ravissante créature.

Le lendemain, Louise recevait infailliblement un déluge de vers amoureux.

Elle se montrait fort assidue aux soirées du comte de Castellane (1), — de la duchesse Marliani, femme de l'ambassadeur d'Espagne, — et de la célèbre artiste madame Vigée-Lebrun, très âgée alors, mais dont le cercle était toujours

(1) Hippolyte Colet a composé la partition d'un petito péra-comique joué chez M. de Castellane. Nous croyons que ce fut sa seule tentative lyrique. Il est, de plus, auteur d'un ouvrage intitulé : *Panharmonie musicale*, et fort estimé des musiciens.

le rendez-vous d'un grand nombre de peintres et de gens de lettres.

Madame Louise Colet concourut une seconde fois, en 1843, pour le prix de poésie et remporta un nouveau triomphe.

L'Académie avait donné pour sujet *le Monument de Molière*.

Notre muse était malade et ne songeait point au concours, lorsque Béranger vint lui rendre visite. La conversation tomba sur l'auteur du *Misanthrope*, et le vieux chansonnier sema le dialogue d'appréciations si justes, de traits si fins et si spirituels, qu'aussitôt après son départ la malade, électrisée, quitta son lit pour écrire le poème.

Elle le dédia, par reconnaissance, à

celui qui avait éveillé en elle le génie de l'inspiration.

Le Monument de Molière est plus remarquable encore que *le Musée de Versailles*. Ecrit d'un bout à l'autre sur un rhythme animé, rapide, étincelant de verve, il peint admirablement le caractère de l'immortel poète et les phases diverses de son existence. Les vers sont vigoureux, touchants, expressifs, et l'on n'y rencontre pas cet abus des lieux communs que l'on reproche au genre académique, et que les Quarante acceptent trop souvent pour des beautés de premier ordre.

Nos anciens amoureux de l'Abbaye-aux Bois vivaient ensemble depuis dix ans.

Le ménage était parfois agité par des tempêtes.

On s'épouse dans un sac, dit un vieux proverbe champenois, qui, pour être trivial, n'en est pas moins fort juste.

Hippolyte et Louise ne tardèrent pas à comprendre que tout n'est pas rose dans l'hyménée.

Comme le plus grand nombre des maris du globe, Monsieur finit par se montrer taciturne, maussade, et parfois sournoisement despote ; Madame, au contraire, poussait le besoin d'expansion jusqu'à ses dernières limites, et sa vivacité frisait l'emportement. Comblée d'hommages et d'adorations dans le monde, elle souffrait de ne rencontrer chez Hippolyte

que des habitudes brusques et chagrines.

En raison même de son titre d'époux, celui-ci se croyait dispensé de plaire à sa femme.

Il négligeait absolument ces mille prévenances délicates, indispensables au sexe tendre, et qui seules peuvent empêcher l'amour de se briser contre les roches arides du mariage.

Professeur au Conservatoire, savant harmoniste, mais incapable de composer un morceau qu'on pût chanter, M. Colet ne produisait absolument rien et s'indignait de n'avoir point encore la croix d'honneur.

Il excitait sa femme à la solliciter pour lui.

Mais Louise, ayant à demander beaucoup pour elle-même, se montrait sobre de pas et de démarches à l'égard de cette petite gloriole de son mari.

Du reste, les époux des femmes poètes finissent presque toujours par tomber dans le même ridicule, témoin cet autre qui disait naïvement dans un cercle composé d'une vingtaine d'écrivains :

— Conçoit-on qu'on n'ait pas encore donné la croix au mari d'Hermance?

Jugez des gorges-chaudes auxquelles se livra la troupe charitable !

Mais revenons à notre histoire.

Il y avait donc, entre Hippolyte et Louise, une sorte de rivalité sourde, qui

engendrait à chaque instant des troubles plus sérieux dans le ménage.

Ajoutez à ces ferments de discorde que la grande beauté de Madame ne décidait pas Monsieur à renoncer aux conquêtes du dehors, et vous comprendrez que la bonne harmonie pouvait difficilement se rétablir.

Notre musicien courtisait d'une façon très ouverte une dame aussi célèbre par le rang qu'elle occupait dans le monde que par sa liaison antérieure avec un grand poète étranger.

Pressée d'instances, en butte à d'éternels soupirs, cette dame parut enfin sensible aux hommages d'Hippolyte.

Après quelques semblants de défense,

pour sauver l'honneur du pavillon, elle consent à le recevoir chez elle, un jour où d'ordinaire on la trouvait seule.

M. Colet arrive au rendez-vous.

Sa belle conquête est là, dans un frais boudoir, en déshabillé voluptueux.

Nonchalamment étendue sur une ottomane, elle agace, du bout de sa mignonne pantoufle, un King's-Charles pelotonné à ses pieds.

Tout cela est aussi provoquant qu'un tableau pornographique de Boucher ou de Fragonard. Il s'exhale de cette ravissante personne un fluide irrésistible de passion. Notre Lovelace veut parler, mais le son reste muet dans sa gorge : *vox faucibus hæsit*. Il ne peut que tomber

éperdu aux genoux de la maîtresse du boudoir.

Celle-ci alors de tousser légèrement.

Soudain la porte s'ouvre. O stupeur ! Louise apparaît sur le seuil, comme une ombre vengeresse.

Hippolyte, anéanti, foudroyé, ne sort de son accablement que pour entendre les éclats de rire de ces dames.

Elles étaient amies intimes.

Tous les détails de cette mystification conjugale avaient, le matin même, été convenus entre elles.

— Bien joué ! dit M. Colet s'efforçant de rire à son tour, afin de dissimuler sa confusion.

Mais il ne parvint qu'à contracter par une abominable grimace les muscles de son facies.

— Ah ! bonté divine, mon pauvre Hippolyte, que tu es laid ! s'écria Louise. Regarde-toi dans la glace, mon bon ami, ce sera ton châtiment !

Une semblable aventure n'était pas faite pour rapprocher deux époux à demi brouillés déjà. Rarement un homme pardonne à sa femme de l'avoir vu dans une position ridicule.

M. Colet touchait au Conservatoire douze cents francs d'honoraires.

C'était peu ; mais il avait imaginé de prélever sur chacun de ses élèves un impôt de vingt francs par mois, en les con-

traignant à assister chez lui, deux fois la semaine, à un cours particulier. Comme les élèves se trouvaient assez nombreux, les douze cents francs en valaient six mille.

A tout prendre, les leçons étaient bonnes et données avec conscience.

Le professeur pouvait sans indélicatesse réclamer pour sa peine un supplément de salaire. Mais il eut le tort assez grave de persécuter deux élèves, qui refusaient le payement de cette *contribution indirecte;* il essaya même de les faire expulser du Conservatoire.

Tous ces petits scandales arrivaient aux oreilles de Louise et l'affligeaient profondément.

De nouveaux orages éclatèrent au sein de ce foyer domestique, où ne résidaient plus la confiance, l'estime, l'affection, la tendresse.

Un soir, dans le salon de notre muse, l'entretien tomba sur le magnétisme.

Comme partout, le cercle se partageait en fanatiques et en incrédules.

— Eh bien, je veux vous convertir! dit à ces derniers un chaud disciple du baron Dupotet. Veuillez appeler au salon la bonne qui a reçu mon manteau dans l'antichambre. J'ai remarqué sa complexion; ce doit être un sujet très lucide.

On amène la domestique, robuste fille du département de l'Oise, et dès la première passe elle s'endort.

Aussitôt on lui adresse mille questions saugrenues sur le czar Nicolas, sur Henri V et sur les habitants de la lune.

— Permettez, dit Hippolyte, je vais l'interroger tout seul.

Il s'approche de la somnambule, se met avec elle en communication de fluide, et l'interrogatoire commence.

DEMANDE.

Pourquoi restez-vous trois heures dehors, quand vous allez au marché?

RÉPONSE.

Parce que je vais voir mon amoureux.

DEMANDE.

Qui est votre amoureux?

RÉPONSE.

C'est un pompier.

Sûrement on allait avoir une suite de révélations galantes et autres, si madame Colet n'y eût coupé court, en s'écriant :

— Monsieur, ce que vous faites là est indigne ! Il n'est pas permis d'arracher de la sorte les secrets d'une femme !

Là-dessus, elle quitte le salon, ferme la porte avec violence et laisse tout son monde.

Jamais elle n'a su vaincre l'impétuosité de sa bouillante et loyale nature.

Des scènes analogues se renouvelaient presque tous les jours.

Béranger, qui aime beaucoup madame

Colet et qui l'a surnommée la *Muse patriotique*, intervenait dans ces querelles et les apaisait... pour une semaine.

Enfin, la séparation de nos époux eut lieu.

Hippolyte était un homme atrabilaire, à la physionomie dure, au teint olivâtre. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie de poitrine. Quoique jeune encore, il avait déjà la taille voûtée. Sa démarche et tous ses mouvements étaient pénibles et comme douloureux.

Lorsque le mal atteignit sa dernière période, Louise, qui avait oublié tout pour aller prodiguer des soins à son infortuné mari, obtint qu'il rentrât chez

elle, et le soigna jour et nuit avec le plus angélique dévouement.

Pas un reproche au sujet des anciens torts, pas l'ombre d'une récrimination.

Cependant, le malade eut le caprice, le jour même de son agonie, de vouloir retourner dans le logement qu'il habitait depuis la séparation.

— Tout est fini, ne le contrariez pas, dit le médecin.

Deux heures après avoir été transporté chez lui, M. Colet mourut dans les bras de sa femme, qui le pleura sincèrement et paya ses dettes.

Voici les vers qu'elle a consacrés à son souvenir :

En me voyant passer sous mon vêtement noir,
Ils disent, me jugeant comme ils jugent les femmes :
Ce deuil n'est qu'apparent, ce deuil cache l'espoir...
L'espoir ! Vous qui parlez, regardez dans mon âme.

. . . .

. . . .

Je marchais souriante, à ton bras inclinée,
Le long des peupliers qu'éclairait le couchant.
Sur la lande, un vieux pâtre entonnait un vieux chant
A l'horizon flottait la Méditerranée.

Tous les chastes trésors en secret amassés
Dans une âme de vierge, entre toutes choisie,
Furent pour toi : candeur, fierté, foi, poésie,
Parfums mystérieux qu'en ton sein j'ai versés.

Oh ! comme le destin aurait pu nous sourire,
L'un sur l'autre appuyés, si tu l'avais voulu !
Tu le sais maintenant que la mort t'a fait lire
Dans mon cœur où, vivant, tu n'as jamais bien lu.

Je ne t'accuse pas ; je me souviens, je pleure ;
L'âme de mes enfants est éclose par toi ;
Et de ton sein glacé jusqu'à ce que je meure
Les derniers battements retentiront pour moi (1).

(1) Mai 1851.

Nature éminemment active, madame Colet, au milieu de ses travaux poétiques les plus sérieux, s'occupe des soins du ménage et ne trouve pas indigne de manier l'aiguille.

Dans son salon, pendant que l'esprit pétille sur ses lèvres et que, presque seule, elle fait les frais d'une conversation brillante, sa main, cette belle main qui a écrit tant de vers délicieux, s'emploie bourgeoisement à ces menus ouvrages de broderie et de crochet qu'affectionnent les femmes.

Louise a, dans son intérieur, l'ordre et la régularité d'une ménagère hollandaise.

Un jour, elle lisait à un ami qui était

venu lui rendre visite les premières scènes de *la Jeunesse de Gœthe*. Tout à coup une préoccupation de ménage lui traverse l'esprit.

Elle appelle sa bonne.

— Suzanne, dit-elle, rendez-moi vos comptes. Qu'avez-vous acheté ?

Aussitôt elle va prendre sur un guéridon, à côté du buste de Chateaubriand, son livre de dépenses, et y inscrit les acquisitions du jour.

Puis elle reprend sa lecture.

Mais bientôt elle est distraite par une préoccupation nouvelle qui a rapport, non plus au ménage, mais à la coquetterie.

— Suzanne, la couturière a-t-elle apporté ma robe?... Et la blanchisseuse, lui avez-vous recommandé de mieux empeser mes jupons?

Cette fois, l'ami, qui est homme de sens, comprend que la matière ne sera pas épuisée de si tôt.

Il prend congé de Louise, et celle-ci ne songe point à le retenir.

Madame Colet, du reste, a cette faculté singulière de pouvoir travailler, tout en causant de choses absolument en dehors du sujet qu'elle traite. Elle ne va pas chercher, comme Boileau, la rime fugitive au fond d'un bois solitaire ; elle la trouve au bout de sa plume, tout en additionnant le mémoire de l'épicier.

Elle joint à l'ordre et à l'économie, vertus bien rares chez une muse, un désintéressement sans bornes, une générosité parfaite et beaucoup de grandeur d'âme. Compatissante et sensible, elle a dans son histoire un nombre infini de bonnes actions et de traits de bienfaisance.

Un jeune peintre fréquentait depuis quelque temps son cercle.

Il y venait en habit noir assez propre, et comme il ne laissait jamais échapper une plainte, on était loin de le croire dans une position malheureuse.

Très assidu aux réunions d'abord, il cesse brusquement d'y paraître.

Six semaines s'écoulent sans qu'on le

voie. Madame Colet s'inquiète et demande de ses nouvelles à l'ami qui le lui a présenté.

— Hélas! répond celui-ci, le pauvre garçon est malade.

— Ah! mon Dieu! le soigne-t-on bien, au moins?

— Il n'est pas riche, madame; c'est tout vous dire.

Une heure après ce dialogue, on frappait discrètement à la porte de la mansarde qui servait d'atelier au jeune peintre. Le besoin plus que la maladie le clouait sur son grabat.

— Entrez! dit-il, croyant recevoir l'importune visite de quelque créancier.

Or, c'était Louise en personne, chargée de gâteaux légers, d'un poulet froid et d'une bouteille de vin de Bordeaux.

— Vos amis pensent à vous, dit elle avec un séraphique sourire, et voici ce qu'ils vous envoient; mais il n'y faut pas toucher, si vous avez la fièvre.

En un clin d'œil, tout en parlant au malade, l'excellente femme ramasse les toiles disséminées dans l'atelier, puis les emporte, avant que l'artiste, muet de surprise, ait pu desserrer les lèvres.

Dans le salon de madame Colet, le soir même, une loterie s'organise.

Tous les lots se composent des tableaux qu'elle a rapportés de la mansarde. Les billets s'enlèvent, et la noble protectrice

envoie bientôt une somme considérable au jeune malade.

On cite de Louise mille traits de ce genre.

Elle est la bienveillance et la sympathie incarnées. Si la gêne vous afflige, si quelque embarras entrave vos efforts, elle sait prévenir avec une délicatesse admirable des aveux toujours pénibles, vous ouvre spontanément sa bourse et ne se montre avare ni de démarches ni de sollicitations.

A combien d'artistes n'a-t-elle pas fait obtenir des travaux !

Cent fois elle s'est occupée de vendre elle-même les toiles du peintre ; cent fois elle a fait acheter par le gouvernement

les statues menacées de rester à perpétuité dans l'atelier du sculpteur. Et, — chose plus merveilleuse encore, — elle trouve des libraires aux écrivains *inédits !*

En retour de cette obligeance si cordiale, madame Louise Colet dispose sans façon de vos petits services.

Jamais elle ne met de lettres à la poste.

Ses visiteurs sont priés, avec un agaçant et irrésistible sourire, de vouloir bien porter, *en se promenant,* son courrier de chaque jour.

La bienveillance innée de madame Colet n'empêche pas son humeur d'être fort mobile et fort inégale; le moindre ennui, la plus légère contradiction l'irritent.

Alors, sauve qui peut! La bourrasque éclate.

Dans cette nature complexe, on trouve tout à la fois la distinction de la grande dame et le sans-gêne de l'artiste.

Elle professe, nous l'avons dit plus haut, des opinions démocratiques sérieuses, et voue une sorte de culte aux grandes figures de la première république. Outre Charlotte Corday et madame Roland, ses héroïnes de prédilection, elle porte dans son cœur le beau Barbaroux et toute la Gironde.

Un jour qu'elle développait chaleureusement ses doctrines radicales, une jeune dame de ses amies arrive juste au milieu

d'un panégyrique enthousiaste de la liberté.

— Ah ! ma toute belle, soyez la bien venue, s'écrie notre ardente girondine ; vous allez me donner votre avis sur ce chapeau de ma faiseuse... Et cette robe, comment la trouvez-vous ?

Quel philosophe que cet animal de Gros-Réné, lorsqu'il vient nous dire :

La femme est toujours femme et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera !

Chez madame Colet, sa table de travail, ses meubles, ses fauteuils, ses guéridons, ses cheminées, tout présente un encombrement inouï de flacons d'essence et de menus objets de toilette.

Quand elle vous reçoit, elle caresse, d'un bout à l'autre de l'entretien, les boucles soyeuses de ses longs cheveux blonds ; elle verse sur son mouchoir quelques gouttes de patchouli, afin de vous montrer le galbe artistique de son bras blanc noyé dans la guipure; elle avance son pied mignon, qu'emprisonne une pantoufle de satin, et produit tour à tour à vos regards ses grâces les plus séduisantes.

Elle ne songe qu'à plaire, et, d'honneur, il est difficile de la voir, encore aujourd'hui, sans perdre la raison !

Sa mise est d'un goût exquis et d'une parfaite élégance. Presque toujours elle

est habillée de bleu, couleur favorite des blondes.

Néanmoins, malgré ses puissants instincts de coquetterie, son caractère présente des faces toutes viriles. Dans ses œuvres comme dans ses discours, elle se montre plus passionnée que tendre. Il arrive même que l'ardeur de la composition et du travail lui font oublier le culte de ses attraits. Quand elle écrivit *la Jeunesse de Gœthe*, elle demeura huit jours en robe du matin.

Cette constance d'application n'a pas réussi à lui faire écrire une bonne pièce. Jusqu'à ce jour, son talent ne semble pas se prêter aux exigences de la scène (1).

(1) Elle a composé deux autres pièces de

Parlons un peu des hôtes du salon de madame Colet.

Jadis, parmi les plus assidus, on comptait Béranger, Janin, le bibliophile Jacob et Eugène Delacroix.

Aujourd'hui, les fidèles sont : l'académicien Patin ; — Eugène Pelletan ; — Rouvière, un acteur comme il n'y en a pas, car il fait l'éloge du talent des autres comédiens ; — les sculpteurs Maindron et Préault (1) ; — l'historien Henri

théâtre : *les Lettres d'amour*, comédie en un acte, et *Une Famille en* 93, drame en cinq actes, publié dans le journal *la Presse*. Ni cette comédie, ni ce drame, n'eurent les honneurs de la rampe.

(1) Pradier était aussi l'un des hôtes de madame Colet. Plusieurs fois il a fait son buste. A la mort du grand artiste, Louise lui a consacré d'admirables strophes, auxquelles nous renvoyons le lecteur.

Martin; — Alfred de Vigny, le seul peut-être qui ne dogmatise jamais et qui écoute tout le monde; — Babinet,—Gueymard, Champfleury, — Adolphe Dumas et Antony Deschamps.

Celui-ci est honoré des confidences intimes de la reine du lieu. Madame Colet daigne lui lire ses vers les plus fraîchement éclos.

Adolphe Dumas, nature délicate et tendre, est aussi fort bien posé dans ses bonnes grâces. Franc d'ambition, comme la violette de Saint-Sorlin, ce bon Adolphe se cache sous l'herbe,

Modeste en sa candeur, modeste en son séjour.

Il passe sa vie avec ses livres et ses

colombes. Un jour, il disait à Louise :

— En ce monde, il y a trois sortes de gens méconnus : les femmes, les poètes et les prêtres.

— Ah! s'écrie-t-elle, les femmes et les poètes, oui ; mais non pas les prêtres !

Qu'y faire ? Notre muse est implacablement prêtrophobe. Elle aime beaucoup parler religion et théologie, mais pour combattre, bien entendu, le dogme et la doctrine. On peut dire que le catholicisme n'a pas d'ennemie plus acharnée, — madame Colet nous permettra de ne pas dire plus redoutable.

A son cercle, un soir, elle se fâcha tout rouge avec un contradicteur beau-

coup plus fort qu'elle sur la matière, et dont il lui était impossible de rétorquer les arguments.

La discussion dégénéra en aigreur et en personnalités.

Trois semaines plus tard, le catholique se vengea de notre voltairienne, en analysant un de ses ouvrages et en glissant au milieu de l'article une abominable phrase que Louise ne lui a jamais pardonnée.

« C'est un poète sensuel, écrivait-il, et une femme sensible. »

— Et dire que j'ai reçu à ma table un pareil monstre ! s'écria madame Colet avec indignation.

Auguste Préault, le sculpteur, apaise quelquefois par de fines railleries les orages qui s'élèvent dans le cercle de notre muse impétueuse.

Préault, vous ne l'ignorez pas, est l'homme qui fait le plus de bons mots et le plus de mauvaises statues.

Il est, en outre, le paradoxe incarné.

Chacun peut l'entendre affirmer avec un sang-froid superbe, que jamais il n'est parvenu à s'exalter l'imagination et à produire un *chef-d'œuvre*, sans avoir bu préalablement, coup sur coup, trois ou quatre carafes d'eau claire. Il ajoute que la froideur de la plupart des artistes en sculpture tient à ce qu'ils négligent trop ce moyen de s'échauffer la tête.

Puisque nous avons touché la corde délicate des vivacités de madame Colet, citons un fait qui prouvera combien elle est peu maîtresse de la spontanéité de sa colère.

Elle rencontre un jour, dans la rue Montmartre, un sien parent, littérateur, avec qui elle était brouillée depuis six mois. Ce monsieur, fort impoli, du reste, la reconnaît à merveille et passe sans la saluer.

Voilà notre muse hors d'elle-même.

Quittant aussitôt le bras d'une personne qui l'accompagne, elle va droit à l'insolent et lui administre le moins féminin des soufflets.

Ah! l'anecdote est historique !

Une fois sa colère éteinte, et comme toutes les personnes chez qui l'emportement n'exclut pas la bonté, Louise regrette avec amertume les petites violences auxquelles l'entraîne sa nature.

Ceux qui lui gardent rancune pour une apostrophe un peu vive ou pour une sortie à brûle-pourpoint, sont vraiment trop rigoureux. Son cœur devrait toujours lui obtenir le pardon de ses travers.

Nous ne soutenons pas que ce pardon doive s'étendre jusqu'au soufflet de la rue Montmartre.

Encore, la main est si jolie!...

Beaucoup d'individus, chrétiens ou non, suivraient volontiers, dans une cir-

constance analogue, le précepte de l'Évangile, et tendraient l'autre joue.

Louise Colet, bien que fervente républicaine, est pensionnée des gouvernement monarchiques. On sait l'intérêt que lui porta longtemps Victor Cousin. Ce grand philosophe lui fit donner, pendant son ministère, une pension modeste, augmentée par la suite, et qui s'élève aujourd'hui au chiffre de 2,000 francs.

Il est très juste qu'une femme de ce mérite ait sa part dans les gratificatious accordées aux lettres.

D'ailleurs, madame Colet n'a point de fortune, et les vers, aujourd'hui, rapportent si peu! Il est même déplorable que la nécessité l'oblige à écrire dans un

journal de modes, travail insipide et tout à fait indigne d'elle.

Un témoin véridique nous assure qu'il la vit un jour pleurer à chaudes larmes en corrigeant ses épreuves.

En 1851, madame Colet concourut une troisième fois pour le prix de poésie.

Mais nos académiciens écartèrent du concours son œuvre, qui avait pour titre *la Colonie de Mettray*. Ils la déclarèrent empreinte de socialisme.

L'année suivante, après avoir changé quelques passages mal sonnants, elle présenta de nouveau son poème à l'aréopage. Cette fois, elle obtint le prix.

Un quatrième triomphe académique

lui échut en 1854, pour *l'Acropole d'Athènes*, dédiée à Alfred de Vigny (1).

Madame Colet a consacré à cette œuvre plus de soin encore qu'aux précédentes. La poésie en est grande et simple tout à la fois; elle caractérise merveilleusement, selon nous, le génie de l'auteur, qui appartient au romantisme par le fond, et au genre classique par la forme. *L'Acropole d'Athènes* respire un véritable parfum d'antiquité. Si l'on peut s'exprimer de la sorte, ce poème chatoie d'images délicates et de peintures gracieuses. Presque tous les vers

(1) Quelques années auparavant, elle reçut de magnifiques ovations en province, et plusieurs Académies voulurent posséder son buste.

semblent tombés de la plume d'André Chénier.

Plusieurs critiques ont menti de la façon la plus impudente en assurant que notre muse doit à M. Cousin ses succès officiels.

Louise elle-même s'est expliquée à cet égard.

« Nous avons concouru quatre fois, dit-elle, pour le prix de poésie, et quatre fois nous l'avons remporté. Comme cela n'était jamais arrivé à aucune femme, le public s'est étonné, et quelques-uns ont crié à la faveur. Nous avons repoussé du sourire, et aujourd'hui nous repoussons de la parole cette opinion. Chaque fois que nous avons eu le prix, la protection

a toujours été accordée à l'œuvre, jamais à la personne. »

Uniquement préoccupée du beau, du vrai, du sublime, Louise a en horreur la littérature marchande, ses trafics immondes et ses roueries.

Après son quatrième couronnement, elle s'écria :

Je ne te cherche plus, gloire contemporaine,
Blême prostituée aux baisers de hasard,
Qui tends les bras à tous, et, sein nu dans l'arène.
Prodigues ton étreinte aux bateleurs de l'art.

Les ouvrages en prose, publiés par madame Louise Colet à diverses époques, ont pour titre : *Historiettes morales*, — *Essai sur les écrits de madame de Lam-*

bert, — *Thomas Campanella* (1), — *Madame du Châtelet*, — *Madame Hoffmann Tanska*, — *Jacques Delille*, — *la Provinciale à Paris*, — *les Enfants célèbres*, — et *Une Histoire de soldat*, publiée récemment par le *Moniteur*.

Elle a traduit de l'anglais le *Jules César* et *la Tempête*, de Shakespeare.

Les journaux ou recueils honorés tour à tour de sa collaboration, depuis quinze ans, sont *la Gazette des Femmes*, — *le Constitutionnel*, — *la Presse*, — *les Français peints par eux-mêmes*, — *l'Illustration*, et *le Journal des Demoiselles*.

(1) Le fameux astrologue du cardinal de Richelieu, dont elle a traduit les *Lettres* et les *Poésies*.

Citons enfin au nombre de ses poésies remarquables : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, — *les Cœurs brisés*, — *la Femme*, en cours de publication, — et *Ce qu'on rêve en aimant.*

Nous remarquons dans ce dernier poème les strophes charmantes qui vont suivre :

La lune mollement illuminait les nues,
Par la fenêtre ouverte entrait un jour tremblant;
Une femme était là : sur ses épaules nues
En longs plis sinueux flottait un burnous blanc.

Ses cheveux déroulés parmi la draperie,
De leur ombre mouvante en creusaient le contour;
Son visage, où passait sa pure rêverie,
Souriait à la nuit, souriait à l'amour.

Dans le reflet nacré dont s'éclairait la chambre,
Ne vibrait que le bruit de son souffle, et parfois
Le petit craquement de deux bracelets d'ambre
Qui, sous ses bras croisés, venaient frôler ses doigts.

Sa beauté de l'éther avait la transparence.
Et rayonnait en blanc sur le mur obscurci.
Tout à coup une voix, traversant le silence,
Suppliante lui dit : « Oh ! reste reste ainsi ! »

Oh ! que je te contemple ! Oh ! demeure immobile !
Pour m'attirer à toi, n'entr'ouvre pas tes bras !
Dans ta divinité sérieuse et tranquille,
Laisse-moi t'adorer ; reste, ne parle pas !

Ce morceau, qui a pour titre *Adoration*, est d'une touche véritablement magistrale. Les *Fantômes*, les *Cloîtres espagnols* et vingt autres pièces du même volume sont de cette beauté.

Dans le poème intitulé : *Ce qui est dans le cœur des femmes*, et sous cette épigraphe : *A ma fille*, nous trouvons le sonnet admirable que voici :

Tu t'élèves et je m'efface,
Tu brilles et je m'obscurcis,
Tu fleuris, ma jeunesse passe,
L'amour nous regarde indécis.

Prends pour toi le charme et la grâce,
Laisse-moi langueurs et soucis ;
Sois heureuse, enfant, prends ma place :
Mes regrets seront adoucis.

Prends tout ce qui fait qu'on nous aime :
Ton destin, c'est mon destin même.
Vivre en toi, c'est vivre toujours.

Succede à ta mère ravie ;
Pour les ajouter à ta vie,
O mon sang, prends mes derniers jours !

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que ceci est un chef-d'œuvre.

Ces beaux vers nous apprennent que madame Colet a une fille charmante, qui entre dans sa dix-septième année.

Le sculpteur Maindron, très assidu au cercle de Louise, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ayant exposé sa magnifique statue de Velléda (1), madame Colet chanta solennellement l'œuvre de cet artiste. Les strophes qu'elle consacre à la belle druidesse ont le doux éclat et le parfum suave des bruyères de la Germanie.

Quelques jours avant la mort de madame Récamier, Louise reçut de cette noble et illustre amie le don précieux de sa correspondance complète, avec le droit de la publier après sa mort.

(1) Mademoiselle de Narbonne-Pelet daigna prêter ses traits pour cette statue, qui, dit-on, lui ressemble beaucoup. Un modèle posa pour le corps

M. de Girardin demanda ces lettres et en commença la publication dans *la Presse*.

Les secrets de cœur, et pour ainsi dire les *Confessions* d'une femme aussi célèbre, offraient à la curiosité publique un attrait prodigieux. Par malheur, M. Charles Lenormand, qui avait épousé la nièce de madame Récamier, intenta un procès au journal et à Louise. Les tribunaux interdirent la publication.

Pendant assez longtemps, Alfred de Musset fut l'ami de notre Muse. Il se montrait pour elle très affectueux et très empressé.

On disait à madame Colet :

— Profitez de votre influence, et tâ-

chez de l'arracher à ses funestes habitudes.

Elle tenta la conversion.

Aussi souvent qu'elle put l'obtenir, elle obligea le poète à venir la prendre, chaque soir, pour l'accompagner à la promenade. Elle le gardait ensuite à la maison le plus longtemps possible.

Un jour qu'ils revenaient ensemble du Jardin-des-Plantes, Alfred lui parlait à peine. Il se montrait sombre et taciturne.

L'auteur de *Rolla*, sans répondre, la quitte brusquement.

Surprise, elle le suit des yeux et le voit

entrer chez un marchand de vins, où il se fait servir un verre d'absinthe sur le comptoir.

— Ah ! c'en est fait, vous êtes incorrigible ! s'écria-t-elle quand il vint la rejoindre.

Madame Colet, au moment où nous terminons cette esquisse, revient de Londres, où elle est restée près de six mois. A son retour, elle a passé par Guernesey, pour y rendre visite à Victor Hugo.

« — Comment voulez-vous être traité ? » demandait jadis Alexandre à Porus.

« — En roi ! » répondit le prince indien.

Si nous avions adressé la même demande à madame Colet, elle nous aurait répondu sans doute :

« — En homme de lettres! »

Nous croyons avoir entièrement rempli son désir.

FIN

Paris.—Dubuisson et Ce rue Coq-Héron. 5.

Monsieur,

Ayant une occasion pour Paris Lundi ou Mardi prochain ou plus tard, je désirerais envoyer à mes parents deux exemplaires de mon portrait s'il vous était possible de me les faire passer d'ici là; j'en serai bien reconnaissante. Le prix de l'<u>académie française</u> de mon poème [illegible] lu est envoyé le 13 juillet; je pense que d'ici là votre livraison pourra être prête; peut ~~être~~ même aurez-vous le temps de faire paraître avec le mien le portrait de <u>Mme</u> de Girardin ou de <u>Mme</u> Tastu.

Croyez Monsieur à ma considération la plus distinguée,

L. Colet

Imp. Lith. de V. Janson, rue Dauphine, 18.

veaux drames et à des péripéties plus saisissantes peut-être. L'histoire de Marion Delorme finit à la Fronde; celle de Ninon de Lenclos traverse une période de soixante années au delà, marche côte à côte avec le siècle de Louis XIV, en coudoie toutes les illustrations, tous les héroïsmes, et s'arrête au berceau de Voltaire.

Nous ne négligerons rien pour donner à cet ouvrage, comme au précédent, tout le luxe typographique possible, et les dessins des gravures continueront d'être confiés au spirituel et fin crayon de M. J.-A. Beaucé.

La publication aura lieu également, soit par livraisons, soit par séries, au choix des souscripteurs.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Les Mémoires de Ninon de Lenclos, par Eugène de Mirecourt, formeront 2 volumes grand in-8°.

20 gravures sur acier et sur bois, tirées à part, dessinées par J.-A. Beaucé, et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 60 livraisons à 25 cent., et en 10 séries brochées à 1 fr. 50 c. chaque.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte. Les gravures seront données en sus. — Une ou deux livraisons par semaine.

L'ouvrage complet, 15 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, rue Guénégaud,

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger.

Courrier de Paris, Gazette pour rire, Comptes rendus de théâtres et de livres nouveaux, Revues musicale, judiciaire et artistique, Mélanges, Faits divers, tel est le cadre immense dont il dispose et qui répond à tous les goûts, à toutes les préférences, sans jamais choquer les justes susceptibilités de la morale et de la religion.

Grâce à ses traités et à ses relations, LE VOLEUR est toujours en mesure d'offrir à ses lecteurs les noms les plus brillants de la littérature et la fleur des œuvres de l'esprit, à quelque langue qu'elles appartiennent, ainsi que les extraits les plus intéressants des ouvrages inédits ou nouveaux; en un mot, rien de remarquable ne paraît, soit dans la presse, soit dans la librairie, qui n'ait immédiatement son écho dans les colonnes de ce recueil.

Miroir intelligent et fidèle de la presse française et étrangère, il possède, à côté de l'élément dramatique et intéressant, qui ne parle qu'à l'imagination, l'élément actuel, qui s'intéresse à l'esprit en même temps qu'à la curiosité. Réservant toujours à l'à-propos une portion de son texte et de ses gravures, il réunit, au plus bas prix possible, l'agrément du journal à l'attraction du roman.

PARTIE ILLUSTRÉE.

Les illustrations sont confiées aux plus habiles artistes; les noms de Doré, Edouard de Beaumont, Nadar, Télory, etc., sont, à cet égard, la meilleure des garanties.

Chaque livraison contient quatre ou cinq grands bois de la largeur de trois colonnes et couvrant l'étendue de la moitié d'une page, et. en outre, un rébus illustré.

Aux vignettes qui lui appartiennent, et qui se composent de scènes de romans, de vues, de portraits, de cérémonies contemporaines, de gravures de modes, de caricatures et d'actualités de tout genre, LE VOLEUR joint encore les plus belles illustrations empruntées soit aux journaux, soit aux publications en vogue.

EN SOMME, DIMINUTION DE PLUS DE 80 POUR 100, ET INTRODUCTION DE L'ILLUSTRATION DANS LE TEXTE, TEL EST LE RÉSUMÉ DE LA RÉVOLUTION QUE VIENT D'ACCOMPLIR LE JOURNAL LE VOLEUR, ET QUI NE PEUT MANQUER D'ÉLEVER CE RECUEIL AU PREMIER RANG DE LA PRESSE LITTÉRAIRE A BON MARCHÉ.

ON S'ABONNE :

A Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35; en province, chez les libraires et en envoyant un mandat de poste sur une maison de Paris, à l'ordre du directeur du VOLEUR.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50 c.; un numéro, 10 centimes, pris au bureau ou chez les libraires.

Province : un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. 50 c.; un numéro, 15 centimes, en timbres-postes. Les abonnements ne partent que du 1er de chaque mois. — Toute lettre non affranchie est rigoureusement refusée.

LA SÉRIE ILLUSTRÉE A COMMENCÉ AVEC LE MOIS DE NOVEMBRE 1856.

Paris.—Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.



PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

84 -

LEDRU-ROLLIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

LEDRU-ROLLIN

PARIS. — Imp. de DUBUISSON et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.



LEDRU ROLLIN

LES CONTEMPORAINS

LEDRU-ROLLIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

—

1857

LEDRU-ROLLIN

Hélas! avez-vous conservé le souvenir?

L'époque est si près de nous encore.

Ont-ils donné la preuve d'une assez triste impuissance? Croyez-vous que l'histoire doive leur accorder un chapitre, une ligne, un mot, qui soient pour eux un éloge, une marque de sympathie, une preuve d'estime?

Plats ambitieux, pris au dépourvu et portés inopinément au sommet du pouvoir, ils n'ont montré ni énergie, ni ressort, ni talent, ni mérite d'aucun genre.

Nous avons vu de près celui que nous allons mettre en scène, et nous sommes bien certain de ne pas nous tromper dans notre jugement sur sa personne et sur son caractère.

Orateur superbe, M. Ledru-Rollin n'est qu'un esprit médiocre.

Semblable au grotesque et plaisant héros de Cervantès, à qui les livres de chevalerie avaient tourné la tête, l'ex-membre du Provisoire s'est perverti la raison par de mauvaises lectures révolutionnaires.

Il fut le coryphée de ces jacobins pos-

thumes qui, depuis la chute du Comité de salut public, se transmettaient de l'un à l'autre, à travers les âges nouveaux, les doctrines de Robespierre et de Saint-Just.

Ces aimables individus n'avaient rien appris, rien oublié.

Le despotisme monarchique leur imposait bien quelque discrétion.

Mais, derrière la muraille de la vie intime, ils s'en donnaient à cœur joie, tutoyaient tout le monde, écrivaient des lettres anonymes au *traître fils d'Egalité*, prévenaient ses ministres que le couperet ne tarderait pas à fonctionner sur leur nuque criminelle, et dataient toutes ces gentillesses de l'ère républicaine.

Un de nos amis, collectionneur de pièces curieuses, nous met sous les yeux une étrange missive mortuaire, bien capable de démontrer l'étrange perversion d'esprit de ces descendants des terroristes.

Voici la lettre de faire part :

« Citoyen,

» Vous êtes invité au service funèbre du citoyen Pépin (1), décapité par les Thermidoriens, l'an 44 de la République. Ce service aura lieu, samedi prochain, au temple de l'Eglise française du citoyen Châtel. »

Ambitieux inintelligent, perdu dans ce milieu délétère, Ledru-Rollin se crut de

(1) Complice de Fieschi (1835).

bonne foi une incarnation nouvelle de Danton.

Il se promit naïvement de raviver la grande époque, en jetant à la tête de la France des ossements et des cendres, comme s'il était possible de ressusciter tous ces hideux fantômes qui dorment, mutilés et sanglants, dans l'hypogée de l'histoire.

Porté au pinacle par une bourrasque subite, ce résurrectionniste politique s'imagine que l'heure est venue d'exhumer ces vieilleries et de les imposer derechef à la nation française.

Il procède à sa tentative audacieuse, en s'appuyant sur les colères, les convoitises, les passions des masses aveugles,

et en invoquant les Furies de la destruction et de la ruine.

Par bonheur, il n'a pas même les talents d'un chef populaire.

Ce n'est qu'un pygmée auprès des sombres géants de 93. Robespierre et ses complices dirigeaient le peuple d'une main ferme vers le terrible but qu'ils avaient marqué : Ledru-Rollin ne sait absolument que se mettre à la queue d'un parti en armes.

Il se croit de taille à gouverner son pays, et il se laisse gouverner lui-même par le premier venu, fût-ce un Longepied; par la première venue, fût-ce une madame Sand.

Il prend des secrétaires d'État pour

leur dicter des instructions, et c'est lui qui écrit sous leur dictée.

Il n'est point socialiste, et, quand le pays se prononce contre ses tendances et le renverse du pouvoir, il se fait socialiste pour être encore quelque chose.

La destinée de cet homme devait forcément aboutir au ridicule.

Un jour, le flot populaire traverse la rue, et le grand meneur cède aux premiers braillards qui l'acclament.

On l'entraîne ; on le jette dans le guêpier d'une Convention pour rire, et ce dictateur avorté se console avec ce mot qui le peint de pied en cap :

« — Eh! je suis leur chef, il fallait bien les suivre ! »

Le seizième bulletin reçut, ce jour-là, son châtiment.

Disons-le, jamais châtiment ne fut mieux mérité; jamais coupable n'obtint, en le subissant, des marques de compassion plus nulles.

Il n'est pas permis de conduire à l'abîme une grande et noble nation pour réaliser le rêve de quelques cervelles fanatisées, dont la conscience publique repousse avec horreur les épouvantables traditions et les théories sauvages.

Et, quand cette nation, bouleversée profondément par vous, et par vous menacée de la ruine, vous rejette de son sein, les plus miséricordieux, les plus sympathiques aux douleurs du pros-

crit ne peuvent s'empêcher de dire :

« C'est justice! »

Alexandre - Philippe - Auguste Ledru est né à Paris, le 2 février 1808.

Il est le fils de Paul-Jérôme-Alexandre Ledru ; sa mère était la fille d'un menuisier appelé Gay.

Son grand-père paternel, personne ne l'ignore, était le célèbre Comus, le Robert-Houdin de son temps.

De simple prestigiditateur qu'il était, Comus s'éleva tout à coup à l'état de savant. Il renonça, un beau jour, à la physique amusante pour aider Franklin dans ces expériences sur l'électricité, qui conduisirent l'illustre Américain à la découverte du paratonnerre.

Sous Louis XV, notre prestidigitateur enseigna la physique aux enfants de France ; il laissa une fortune considérable à sa famille.

Comus possédait à Fontenay-aux-Roses une fort belle maison de plaisance (1), qu'avait jadis habitée Scarron, le poète cul-de-jatte.

A la naissance de son petit-fils, l'ancien escamoteur vivait encore.

C'était un vieillard jovial, qui n'avait pas oublié ses tours de passe-passe, et son plus grand plaisir était de mystifier les gens.

Le jour du baptême d'Alexandre-Phi-

(1) M. Ledru-Rollin en est encore propriétaire aujourd'hui.

lippe-Auguste, il se chargea de payer tous les honoraires d'église.

Il s'en acquitta vraiment en prince.

Enfants de chœur, bedeau, sonneur, loueuse de chaises reçurent chacun un napoléon, un vrai napoléon de vingt francs, dès le début de la cérémonie.

Vous comprenez leur joie, à l'aspect de cette gratification splendide.

Ils serrent la précieuse pièce, qui dans leur poche, qui dans leur bourse. On revient à la sacristie, et Comus aborde l'un après l'autre les heureux qu'il a faits.

— Je me suis trompé, leur dit-il. Tout à l'heure je voulais vous donner un double napoléon. Le voici; mais rendez-moi les premiers vingt francs.

Nos rats d'église, de plus en plus agréablement surpris, se fouillent, cherchent, se refouillent et cherchent de nouveau.

— Mais, — ô contre-temps fâcheux! abominable coup du sort! — la première pièce a disparu. Ils ne trouvent à sa place qu'un *petit sou à la reine*, monnaie qui, à cette époque, n'avait pas cessé d'avoir cours.

Les victimes de cet admirable escamotage restent confondues, stupéfaites, anéanties.

Comus les voit se regarder bouche béante; le bedeau se tient à quatre pour ne pas laisser échapper quelque énorme juron; le sonneur a des larmes

dans les yeux, et la loueuse de chaises pousse le désespoir jusqu'à s'arracher les cheveux à pleines poignées.

Après avoir joui quelque temps de ce burlesque spectacle, Comus leur dit avec un geste de duc et pair :

— Vous ne le retrouvez pas?... soit. Ne cherchez plus, braves gens ! Voici le double jaunet Prenez garde qu'on ne vous l'escamote encore.

Les pauvres diables étaient peu rassurés.

Mais l'ancien prestidigitateur ne continua point la plaisanterie.

Le jeune Ledru fit ses études dans une des grandes pensions du collége Charlemagne. Il s'y distingua par une obésité

précoce, qui lui valut de ses camarades un sobriquet latin, dont il serait impoli de donner la traduction.

Ils l'avaient surnommé *Bos opimus*.

Cette aménité scolaire ne laissait pas pressentir le tribun à la parole fougueuse, à l'extérieur solennel; mais on reconnaissait déjà le tempérament sanguin et pléthorique de l'homme de loisir et de plaisir.

Ses classes terminées, Alexandre-Philippe-Auguste commença son droit à la Faculté de Paris.

On le reçut licencié, puis docteur, et en 1830, on inscrivit son nom sur le tableau de l'ordre.

Un avocat, portant le nom de Ledru,

s'était déjà fait connaître à Paris. Voulant éviter la confusion et se distinguer de Charles Ledru, notre Barthole en herbe joignit à son nom patronymique le nom de Rollin, qui était celui de sa bisaïeule maternelle.

A cette époque Ledru-Rollin n'arborait pas le moins du monde la bannière républicaine.

Il professait ouvertement les doctrines les plus absolutistes.

Un avoué, du nom de Launoy, l'avait reçu dans son étude en qualité de maître clerc. Quand les ordonnances de juillet parurent, le patron, qui appartenait au parti libéral, s'éleva passionnément contre elles ; mais Alexandre-Philippe-Au-

guste, royaliste-ultra, comme on disait alors, les soutint avec énergie.

— Laissez donc! disait-il, en reproduisant un mot déjà connu, quatre hommes et un caporal, et l'on va mettre à la raison tous vos révolutionnaires!

— Vous êtes un niais, lui dit maître Launoy. Je vous mets au défi d'arriver à rien, si vous ne faites pas de l'opposition.

Ces paroles donnèrent beaucoup à réfléchir au petit-fils de Comus.

Deux ans plus tard, ses opinions avaient passé du blanc pur au rouge vif.

La terrible insurrection des 5 et 6 juin venait d'éclater dans les rues de la capitale, et la royauté citoyenne prenait sa

revanche de la peur que lui avaient faite les combattants de Saint-Merry.

On venait de proclamer l'état de siége. La presse était muselée.

Notre jeune avocat, dans l'esprit duquel avaient porté semence les paroles de maître Launoy, se dit qu'il ne retrouverait pas de sitôt l'occasion de se faire connaître et d'attirer sur lui les regards du public par un scandale.

Il se mit à protester contre la juridiction des conseils de guerre.

Un mémoire signé de lui parut.

Nous ignorons si maître Launoy lu prêta ses idées et son style; mais le factum était de nature à causer effectivement de l'esclandre. Il fut soumis à l'exa-

men de la Cour de cassation, et celle-ci, où dominait alors l'élément carliste, fut heureuse de pouvoir mettre quelques bâtons dans les roues du char gouvernemental.

Un arrêt solennel fit tomber l'état de siége.

Après les événements d'avril 1834, — nouvelle et épouvantable lutte des sociétés secrètes contre le pouvoir, où la branche cadette ne triompha que les pieds dans le sang, — Ledru-Rollin publia un second mémoire plein de virulence, au sujet des massacres de la rue Transnonain.

Ses révélations eurent un retentissement inouï.

Le National et les autres organes du radicalisme portèrent aux nues le courage de notre avocat démocrate.

Quand vint le procès des accusés d'avril, Ledru-Rollin se chargea de la défense de Caussidière. En octobre 1835, il prêta l'appui de sa parole à *la Nouvelle Minerve*, accusée de diffamation envers M. le duc de Broglie, cet illustre fils de la doctrine. Deux ans plus tard, il obtint de la Cour des pairs l'acquittement de Laveaux, prévenu de complicité dans l'attentat de Meunier contre la vie de Louis-Philippe.

En 1838, *le Journal du Peuple* comparaissait devant la cour d'assises, pour avoir publié une adresse démocratique

des travailleurs anglais aux travailleurs français.

Ledru décida le jury à prononcer un verdict de non-culpabilité.

Moins de quinze jours après, il remporta un triomphe plus glorieux encore, en sauvant *le Charivari* de l'amende et de la prison.

Ce journal, dans un article qui avait pour titre : *Un petit million, s'il vous plaît*, se moquait du roi des barricades, et signalait au pays cette monomanie de cupidité chronique et cette habitude étrange de mendicité royale, qui portait Louis-Philippe à demander sans cesse à la Chambre des députés quelque dotation pour ses fils.

Tout en consacrant aux frères et amis son talent oratoire, notre avocat s'occupait de sérieux travaux de jurisprudence.

Il ne s'endormait pas sous ses lauriers démocratiques.

Le Journal du Palais, compilation savante, que les juristes les plus distingués consultent journellement, eut Ledru-Rollin pour fondateur ; il attacha aussi son nom au journal judiciaire *le Droit*, dont il fut quelque temps le rédacteur en chef.

Sa trentième année n'était pas encore révolue, quand il obtint des avocats ses confrères une marque de distinction qui témoignait de l'estime de ceux-ci pour son mérite.

On l'élut membre du conseil de l'Ordre.

Mais il n'avait que la renommée d'avocat politique, et ne plaidait pas la moindre cause civile.

Vers cette époque, il acheta cent mille écus une charge d'avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation.

Dès ce moment il eut une clientèle civile, et prit pour secrétaire un jeune homme très versé dans la jurisprudence, M. Jamet.

Ledru-Rollin s'appliquait de plus chaque jour à perfectionner son talent oratoire. Il réussit à lui donner plus de nerf, plus de concision, plus de logique. En même temps il analysait dans ses

obscurs détails cette science administrative, dont l'étude est indispensable à l'homme politique.

En 1839, il se présente devant le collége de Saint-Valery et sollicite la députation. Le grand Michel-Odilon-Morin-Barrot le présente aux électeurs et l'appuie de son patronage.

Voici une phrase de la lettre qu'il leur écrivit :

« Je vous recommande M. Ledru-Rollin, dont j'ai pu apprécier le talent et le patriotisme; je vous le recommande, bien que ses opinions politiques soient *beaucoup plus avancées* que les miennes. »

C'était déjà le temps de ces coalitions immorales, qui devaient amener de si

magnifiques résultats pour le trône de Juillet. L'ambition des meneurs cherchait à s'appuyer sur tous les éléments hostiles pour renverser le ministère et ramasser quelques portefeuilles au milieu de la débâcle.

Malgré la missive de l'illustre Barrot, Ledru-Rollin échoua dans sa première tentative pour emporter d'assaut le siége législatif.

Il ne jugea pas convenable de se représenter devant le même collége aux élections suivantes, devinant le piége que M. Thiers tendait au parti radical.

Pour mieux vaincre l'agitation, le petit ministre la fomentait avec ce charla-

tanisme habile qu'on s'est plu de tout temps à lui reconnaître.

Voyant que Ledru-Rollin s'abstenait, la séquelle Barrot jugea la circonstance favorable pour faire élire un des siens.

Elle présenta Léon Faucher.

Le rédacteur en chef du *National*, Armand Marrast, se prêta complaisamment à cette combinaison.

Passe-moi le jalap, je te passerai la rhubarbe.

Si vous en doutez, en voici la preuve.

« Je vous écris la présente (1) pour vous dire que Léon Faucher veut tenter

(1) Cette lettre curieuse d'Armand Marrast a été publiée par Napoléon Gallois.

l'aventure à Saint-Valery. C'est un collége que vous avez inventé. Faucher voudrait savoir qui il faut voir, à qui il faut écrire pour obtenir la majorité. Si vous ne pouvez nous donner dix minutes, soyez assez obligeant pour m'écrire une petite note sur ce que Léon Faucher doit faire, un memento de quelques lignes qui lui servira... j'allais dire de guide-âne, mais le respect pour la presse me retient. Aidez-nous donc, mon cher représentant futur, et nous vous tresserons des couronnes. Il n'y a pas un moment à perdre devant les comités. Faucher répète : « Il n'y a pas un moment à perdre! » et moi je vous demande de perdre un moment avec nous le plus tôt possible, afin d'épargner le temps. Une

audience ou un mot, je vous prie, et suis bien tout à vous.

« ARMAND MARRAST. »

Il est inutile d'apprendre aux lecteurs que la suscription de cette lettre porte le nom de Ledru-Rollin.

Garnier-Pagès, le coryphée de l'opposition républicaine à la Chambre, mourut en 1841.

Notre héros convoita sa succession parlementaire.

Le deuxième collége de la Sarthe était, en quelque sorte, une île républicaine au milieu de la France monarchique. De ce collége, et à dater de la Restauration (c'est-à-dire sans compter Carnot et Siéyès), étaient sortis, comme représen-

tants du radicalisme pur, Benjamin Constant, Lafayette, Picot-Desormeaux, Cormenin et Garnier-Pagès.

Tous ces grands hommes avaient reçu le mandat des électeurs du Mans.

Aujourd'hui, la haute réputation démocratique dont jouissait cette ville s'est fondue dans le suffrage universel.

Heureusement pour nous, elle ne conserve plus que la renommée des chapons.

Le rédacteur en chef du *National* oublia qu'il avait promis à Ledru-Rollin de lui tresser des couronnes, et ne lui offrit point son concours, jugeant plus sage de faire de l'hérédité législative en ligne

collatérale. Il mit en avant la candidature de Garnier-Pagès jeune.

Mais tout le monde ne fut point de cet avis. D'autres journaux républicains présentèrent d'autres candidats.

A cette époque, la rédaction du *Journal du Peuple* se réunissait tous les soirs au café de Mulhouse, rue Montmartre.

La démocratie et l'estaminet ont toujours fait bon ménage.

Plusieurs électeurs républicains de la Sarthe accoururent tout exprès pour s'entendre avec les frères et amis de la capitale. Ils vinrent au café Mulhouse, et l'on organisa bien vite, à leur demande, une réunion préparatoire, à laquelle as-

sistèrent Baune, Caussidière et Félix Avril.

Un des membres de cette réunion proposa d'abord pour candidat M. Pance, ex-agréé au tribunal de commerce, lequel se trouvait justement là, fumant sa pipe et buvant une canette.

M. Pance qui, depuis, fut préfet réactionnaire du Mans, s'engagea de la façon la plus expresse, au cas où il obtiendrait la majorité des suffrages, à interpeller continuellement les ministres sur ces fameuses lettres que le journal *la France* venait de publier comme étant de Louis-Philippe, et où se trouvait cette phrase imprudente :

« Je ne renonce pas à l'espoir de maîtriser Paris et ses aimables faubourgs. »

Il ajoutait que, si les ministres essayaient de renouveler la scène de Manuel et voulaient l'arracher de la tribune, il aurait sur lui deux pistolets pour faire sauter le crâne aux gendarmes qui oseraient l'empoigner.

Ces promesses étaient fort alléchantes.

Mais Caussidière, ancien accusé du procès d'avril, se souvenait de son défenseur. Il prononça devant les Sarthois le nom de Ledru-Rollin. Ceux-ci allèrent aussitôt rendre visite au petit fils de Comus, qui accepta la candidature.

Il fut chaudement appuyé par M. Trouvé-Chauvel, alors maire du Mans et, depuis, préfet de police.

Donc, malgré les efforts du *National*, malgré plusieurs voyages successifs de

MM. Duclerc, Pagnerre, Thomas et Dornès, qui, en désespoir de cause, avaient été proposer Michel (de Bourges) aux électeurs de la Sarthe, Ledru-Rollin fut élu, le 25 juillet 1841, à une majorité de cent vingt-trois voix sur cent vingt-sept votants.

La profession de foi qu'il publia pour la circonstance causa grande esclandre.

« Que serait le suffrage universel, disait l'illustre candidat, s'il n'aboutissait qu'à une transformation du régime représentatif? un vain mot, un changement de gouvernement et d'état-major! Le pays exige davantage. De redoutables questions ont été posées et veulent être résolues ; de grandes souffrances se sont révélées, et demandent satisfaction. Pour

nous, le peuple c'est tout. Il ne suffit pas de lui accorder des droits de suffrage. Ce qu'il faut, c'est faire disparaître de notre société les misères qui la rongent, les inégalités qui la déshonorent. Et les tendances qui distinguent le parti démocratique des autres partis, c'est qu'il veut passer par la question politique pour arriver aux transformations sociales. »

La Cour d'Angers incrimina ces paroles de l'orateur.

M. Ledru-Rollin, qui avait prononcé le discours, et le journaliste qui l'avait publié furent prévenus l'un et l'autre de provocation à la désobéissance aux lois, d'attaques contre le principe et la forme du pouvoir établi par la Charte de 1830, d'attaques contre les droits et l'autorité

des Chambres, et enfin d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement du roi.

Craignant que le jury de la Sarthe n'acquittât M. Ledru-Rollin, le procureur général requit de la Cour de cassation le renvoi du prévenu devant la Cour d'assises d'Angers, pour cause de suspicion légitime.

Les juges suprêmes autorisèrent ce renvoi, malgré l'entraînante plaidoirie de Me Ledru, qui voulut défendre sa cause, et, le 23 novembre 1841, le député de la Sarthe comparut devant la Cour d'assises d'Angers.

MM. Odilon Barrot, François Arago, Berryer et Marie l'assistèrent dans ce

procès, où les droits de la souveraineté électorale leur semblaient menacés.

Une foule immense assistait aux débats.

Il y avait huit chefs d'accusation. Le jury d'Angers rendit un verdict de non-culpabilité sur quatre de ces points, et de culpabilité sur les quatre autres. On condamna Ledru-Rollin, non pour avoir prononcé son discours devant les électeurs, puisque le discours n'était pas déclaré coupable dans la bouche d'un membre du corps législatif ; mais pour en avoir autorisé la publication dans *le Courrier de la Sarthe.*

La peine de trois mois d'emprisonnement et de cinq mille francs d'amende fut prononcée contre M. Ledru.

Un vice de forme arriva fort à propos et fit annuler par la Cour de cassation l'arrêt de la cour d'Angers. Cette décision nouvelle eut pour résultat définitif d'exempter le tribun de la prison et de l'amende.

A l'ouverture des Chambres, on eut bien un instant le projet d'écarter le nouveau représentant comme indigne; mais la peur du scandale retint le pouvoir, et Ledru fut admis sans trop d'opposition.

Les enfants perdus de la horde démocratique, c'est-à-dire les forcenés qui faisaient feu avant l'ordre, ou les misérables qui recouraient au meurtre pour se défaire du roi, trouvaient Ledru-Rollin constamment prêt à les défendre.

Ce fut lui qui se chargea de plaider de-

vant la Cour des pairs pour le fameux Dupoty, prévenu de complicité morale dans l'attentat de Quénisset.

Le 10 mars 1842, Ledru-Rollin débute pour la première fois à la tribune en flagellant M. Guizot.

— Voici, lui dit-il, ce que vous avez écrit, avant d'être ministre, sur le parti contre-révolutionnaire, dont vous êtes aujourd'hui le chef :

« Ce parti profite de tous les avantages que lui donnent les excès populaires. Il loue et rallie les penchants honnêtes, les besoins réguliers ; il exploite les idées d'ordre, de morale et de religion ; mais elles ne sont pour lui que des forces de circonstance, de nécessité, de situation.

Rendu bientôt à sa vraie nature, il les dédaigne, les méconnaît et les outrage sans cesser de les invoquer, et offre ainsi ce mélange de dépravation et d'hypocrisie, le plus fatal des exemples, comme le plus honteux des jougs. »

Ne trouvez-vous pas admirable ce portrait de Guizot tracé par lui-même?

Tous ces grands niais solennels de la doctrine avaient quelque peu pataugé dans l'ornière démocratique, et l'on y ramassait facilement des verges pour les fouetter.

Réélu par le même collége, à la session suivante, Ledru-Rollin prit la parole à la séance où se discutèrent les pouvoirs et combattit l'élection de M. Emile de Girardin.

Il prétendit que le mandat du rédacteur en chef de la *Presse* devait être déclaré nul, parce qu'il l'avait obtenu sous un nom qui n'était pas le sien.

Vous savez qu'Emile est excessivement rancunier de sa nature : il eut soin, après Février, de couvrir le membre du gouvernement provisoire de son fiel et de ses articles.

En 1843, l'honneur de porter les premiers coups à la loi de régence échoit tout naturellement à Ledru-Rollin.

Appelant à son secours la dialectique radicale la plus serrée et la plus nerveuse, il démontre que cette loi, purement constitutive, doit être faite par un pouvoir constituant, et soumise ensuite à la sanction du peuple.

Cette audacieuse harangue soulève les tempêtes du centre ; mais l'orateur domine le tumulte par son accent fougueux :

« Au nom du peuple, crie-t-il, je proteste contre votre loi, qui n'est qu'une insolente usurpation ! »

Sa renommée parlementaire est au comble.

Riche, doué de remarquables avantages extérieurs, âgé de trente-cinq ans à peine, il songe à se marier, et demande la main de mademoiselle Delille, fille du célèbre négociant de la rue de Choiseul.

On lui répond par la phrase d'usage :

— Monsieur, votre demande nous honore infiniment ; mais...

— Ah ! il y a un mais ? dit le représentant radical.

— Oui. Vous êtes républicain, et nous vendons des soieries de luxe. Vos opinions ne cadrent pas avec nos intérêts. Cette alliance effaroucherait notre clientèle.

— Vous ne savez pas ce que vous refusez, repartit M. Ledru. Je suis ambitieux, et, sous la République, je serai premier consul.

Être premier consul ! c'était alors la marotte d'un millier de démocrates, sans compter l'illustre citoyen Bocage.

Nous ne continuerons pas à suivre le député du Mans dans l'arène politique. Il était à peu près le seul membre de la

gauche qui tînt haut et ferme le drapeau de la démocratie.

Odilon Barrot lui reprochait amèrement de marcher tout seul dans cette route.

— Il veut jouer au général, disait il, et n'a pas même un soldat derrière lui!

Matériellement, le mot pouvait être juste.

Aveugle et dépouvu de flair, le chef de la gauche dynastique ne voyait pas et ne sentait pas la formidable phalange qui combattait avec son collègue et qui écrivait comme devise sur son étendard: « Haine des classes riches, satisfaction des instincts cupides. »

L'heure venue, l'homme que cet ex-

cellent M. Barrot accusait de marcher seul, n'eut qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des légions de prolétaires et de combattants en guenilles, prêts à se ruer contre la société sans défense.

Toujours sur la brèche, Ledru-Rollin portait chaque jour au ministère et à la dynastie elle-même de nouveaux coups, dont le 24 février révéla tardivement la puissance.

En attendant, il ne se mariait pas.

Soudain, — ô prodige! car, sur cette noble terre de France, les femmes ont assez généralement la République en haine, — une belle et riche héritière fut séduite par les idées démocratiques du successeur de Garnier-Pagès. L'élo-

quence avec laquelle il les exprimait en face des hommes du pouvoir excita dans le cœur de la jeune personne des élans sympathiques.

Elle devint amoureuse du député sans rien connaître de lui que son nom et ses discours.

Des amis communs organisèrent une entrevue.

La première rencontre entre la demoiselle et l'illustre tribun eut lieu au Musée pendant l'Exposition des peintres vivants.

Un coup d'œil rapide fut échangé de part et d'autre; aucune parole ne fut prononcée, et, moins de six semaines après, la romanesque jeune fille s'appelait madame Ledru.

On a dit qu'elle était Anglaise, c'est une erreur.

Elle est fille d'un Français et d'une Anglaise.

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, elle fut élevée à Londres, dans la religion protestante, que son mari, peu catholique d'humeur et de principes, n'a pas jugé à propos de lui faire abjurer.

La future n'avait déclaré d'abord que vingt mille livres de rentes; mais, — ô surprise agréable!—il s'en trouva trente-cinq à la signature du contrat.

Messieurs les démocrates ne sont point insensibles aux caresses de dame Fortune. Ils ouvrent volontiers les deux mains pour recevoir les dons de Plutus.

On célébra le mariage, le 6 mai 1843,

à la chapelle de la Chambre des députés.

Les témoins de M. Ledru furent Lamartine et François Arago.

Sur les entrefaites, le citoyen Flocon fonda le journal *la Réforme*, organe des culotteurs de pipes.

Depuis l'échec de la candidature de Garnier-Pagès jeune, au Mans, *le National* ne pardonnait pas à maître Ledru. Il cédait à une antipathie qu'on peut appeler d'intuition. Les rédacteurs devinaient qu'à la naissance de la République ce tribun gourmand croquerait les meilleures dragées du baptême.

Armand Marrast et notre député devinrent chaque jour de plus en plus ennemis.

S'ils eussent été bretteurs l'un et l'autre, ils auraient eu mille fois l'occasion de tirer l'épée ; mais ils se bornaient prudemment à une dépréciation mutuelle et à des calomnies réciproques.

La Providence a toujours voulu que ces héros du mensonge social et du bouleversement systématique se dévorassent entre eux.

Pendant qu'ils se mordent, pendant qu'ils se couvrent de bave, la société se sauve, et la proie leur échappe.

On comprend que Ledru-Rollin, ennemi de la feuille de la rue Lepelletier, consacra toute son influence et tous ses efforts à assurer le succès d'une boutique rivale.

Il ne marchanda pas *la Réforme* et se fit son banquier.

Tout naturellement le nouveau journal n'imita pas l'exemple des autres rédactions, assez perfides ou assez dépourvues de goût pour laisser sous le boisseau les harangues de notre orateur. *La Réforme* les rapportait *in extenso*, les commentait, les paraphrasait tout au long et les mettait bien au-dessus de celles de Démosthènes et de Robespierre.

Mais chaque coup d'encensoir était une traite tirée sur le chef du parti.

Ledru-Rollin, d'autre part, avait des mœurs fort dispendieuses. Bel homme, beau parleur et lovelace en diable, il ai-

mait les fins dîners, les chevaux, le théâtre et surtout les coulisses.

Grâce à sa vanité folle, il se trouva constamment à la merci des flatteurs subalternes; il ne savait rien refuser à ceux qui savaient le prendre par ses côtés faibles.

Ce grand et gros homme, à la figure rose et grasse, au profil bourbonnien, prenait des poses à la Canning. Sa redingote était soigneusement boutonnée jusqu'en haut, et sa main droite s'y trouvait engagée, dans l'attitude favorite des grands orateurs. Il portait la tête en arrière, et ne variait jamais son costume, afin de mieux ressembler à l'incorruptible Maximilien.

Pour le dépouiller de son dernier cen-

time, il suffisait de l'appeler Mirabeau ou Danton.

La besoigneuse *Réforme* exploitait sa faiblesse et s'appliquait consciencieusement à le ruiner. Sa fortune patrimoniale et une partie de celle de madame Ledru disparurent bientôt dans ce gouffre.

Il vendit, avec une perte de quatre-vingt-mille francs, sa charge d'avocat à la Cour de cassation.

Quand il prononça son dernier plaidoyer devant les juges suprêmes, il leur adressa les adieux d'usage, en avocat bien appris qui veut s'attirer quelques éloges.

Mais le président ne daigna pas lui ré-

pondre, et tira de son pupitre un arrêt parfaitement étranger à la question, dont il se prit aussitôt à faire lecture.

Jugez de la colère de l'orgueilleux tribun, qui aspirait à gouverner la France !

Tout cela se passait quelques mois avant la révolution de Février.

Nous avons omis de dire que, le 31 juillet 1846, le deuxième collége de la Sarthe avait continué à maître Ledru son mandat législatif, malgré la coalition des conservateurs et des légitimistes, qui lui opposaient un des plus riches propriétaires du département, M. le marquis de Nicolay.

Vainqueur au scrutin, notre héros remercia ses mandants par une chaleureuse

allocution, dans laquelle il les exhortait à arborer le drapeau de la réforme.

Il est bon de constater que c'est à maître Ledru qu'on doit l'initiative du mouvement réformiste, que suivirent, comme de francs bestiaux de Panurge, messire Odilon et consorts.

Les malheureux ne devinaient point, au delà du fossé, le casse-cou républicain.

Dans les derniers mois de 1847, la position du parti démocratique se dessine d'une façon très vigoureuse au célèbre banquet de Lille.

Obéissant tout à la fois à des idées révolutionnaires et dynastiques, Michel-Odilon-Morin-Barrot veut y porter d'une

manière indirecte la santé de la monarchie ; mais le tribun radical empêche ce toast, et le chef de la gauche quitte la table, en faisant un éclat qui tourne contre lui.

Les événements se précipitent.

A la veille du triomphe, nos républicains se dévorent avec un surcroît d'acharnement.

Flocon et Ribeyrolles, rédacteurs de *la Réforme*, accusent *le National* de trahison, parce qu'il a soutenu les fortifications de Paris. D'autre part, Armand Marrast reproche à Ledru-Rollin ses dettes et ricane sur ses airs de capitan.

La prose de ces bons démocrates était superbe à lire.

Cependant maître Ledru, si audacieux en paroles, se montrait fort circonspect dans l'action.

Si Caussidière, son ancien client, qui joignait alors au courtage des vins la propagande de la famélique *Réforme*, ou quelques autres conspirateurs venaient le supplier de se mettre à leur tête pour renverser le pouvoir, ils recevaient de lui froid accueil.

Pour comble de malheur, la caisse du journal était à sec.

Ayant essayé de relever sa fortune dans une spéculation de terrains, maître Ledru n'avait fait qu'accélérer sa ruine. Il n'était plus en position d'entretenir *la Réforme*, qui lui coûtait déjà, pour le

moins, trois cent mille francs pour l'impression de ses discours : il y avait là tant de républicains à nourrir !

Par quel procédé sortir d'embarras ?

Caussidière bat de nouveau le rappel de la monnaie par toute la France. Il se présente chez les démocrates naïfs et leur tient à peu près ce langage :

« Adressé à vous par les plus HONORABLES républicains de la capitale, je viens vous annoncer que le salut de la démocratie est menacé dans l'existence du journal *la Réforme*. Tous les bons citoyens lui ont fait leur offrande ; il ne reste plus que votre souscription à recueillir. Vous avez vingt-cinq mille francs de rentes, et vous ne voudrez pas,

faute d'une misérable somme, empêcher le bonheur du peuple, la grandeur du pays et le triomphe de la vertu. Nous avons un gouvernement tout préparé, et nous mettrons à sa tête Ledru-Rollin, le plus vertueux des patriotes. »

Un compère était là pour dire *amen*.

C'est l'usage dans toutes les comédies de ce genre, et le Lyonnais Caussidière (on sait qu'un Lyonnais vaut deux Gênois et un Gênois deux juifs), entr'ouvrait sa chemise pour montrer les cicatrices des blessures reçues à la Croix-Rousse.

Les frères et amis, à ce spectacle, versaient des larmes d'attendrissement, et le propagandiste leur présentait soit un coupon d'action, soit une quittance qu'ils

acceptaient, contre espèces, avec une émotion profonde.

Ainsi vivotait *la Réforme*, avec douze ou quinze cents abonnés tout au plus, quand survint la révolution de Février.

Maître Ledru n'avait eu garde de faire le coup de fusil comme un simple faubourien.

Plus sage et suivant l'exemple de Sosie, il alla prendre dans un des premiers restaurants de la rue Richelieu *du courage pour nos gens qui se battaient.*

Tout à coup on lui annonce que les députés se rassemblent, et qu'ils vont renouveler, en faveur du comte de Paris, l'escamotage de 1830.

Il boit un dernier verre de champagne

et court à *la Réforme*, où il rencontre Caussidière.

— Savez-vous, lui dit-il, qu'on veut reconstituer la royauté? J'apprends à l'instant même qu'ils se disposent là-bas à proclamer une loi de régence.

— Ah! croyez-vous? répond flegmatiquement le colosse : eh bien! je vais leur envoyer vingt mille hommes! Allez de ce pas à la Chambre; ma bande y sera aussitôt que vous.

Ledru-Rollin ne perd pas une minute et rejoint ses collègues qui délibèrent entre l'épouvante et l'incertitude.

« Au nom du peuple partout en armes, s'écrie-t-il, en montrant l'émeute qui envahissait déjà les parties supérieures de

l'hémicycle ; au nom du peuple maître de Paris, quoi qu'on fasse, je proteste contre le gouvernement que vous voulez établir ! En 1842, lors de la discussion de la loi sur la régence, seul dans cette enceinte j'ai déclaré qu'une pareille loi ne pouvait être faite sans un appel au pays. Depuis deux jours, **NOUS NOUS BATTONS** pour ce droit ! Si vous résistez ; si vous prétendez qu'un gouvernement par acclamation, un gouvernement éphémère que le premier souffle peut détruire, existe, **NOUS NOUS BATTRONS** encore au nom de la constitution de 1791 qui plane sur l'histoire. Pas de régence possible d'une façon usurpatrice. Je proteste au nom du peuple contre cette usurpation ! »

Cela dit, le tribun prend avec lui cinquante hommes armés de sabres et de carabines, se dirige sur le ministère de l'intérieur, et s'en empare à toute aventure.

La besogne faite, un hideux chiffonnier, qui traînait un grand sabre de cavalerie, se prit à dire :

— Ah! çà! nous avons faim, et surtout nous avons soif!

Maître Ledru mande aussitôt M. Ducaurroy, l'intendant du matériel.

— Il faut servir un repas à tous ces braves, lui dit-il. Où est le cuisinier de l'ex-ministre?

— Je l'ignore, répond M. Ducaurroy.

— Cherchez-le!

Mais le cuisinier ne se trouve pas. Il a disparu dans la bagarre. Sans doute il prend à cœur la chute du trône, et ne veut pas allumer ses fourneaux pour des républicains.

Heureusement on rencontre le cuisinier de M. Passy.

Ce second Vatel, indifférent en matière gouvernementale, ressemblait au berger de Macédoine, qui ne savait pas si Alexandre avait remplacé Philippe.

— Nous feras-tu bonne chère? lui demande M. Ledru.

— Oui, si vous me donnez bien de l'argent, répond cet autre Maître Jacques.

Le nouveau ministre se fouille. Il avait oublié sa bourse.

— Comment faisait Duchâtel? dit-il à l'intendant.

— Monsieur Duchâtel payait son dîner.

— Diable! Qu'on m'amène le caissier des fonds secrets, alors.

— Il est en fuite.

— Et le directeur de la comptabilité?

— En fuite ausi.

— Corbleu! je ne puis cependant pas laisser mourir de faim tous mes hommes! dit maître Ledru, fort impatienté de ces obstacles.

Il avise dans le jardin une volière pleine de faisans dorés et une serre où se trouvent beaucoup d'ananas, d'un aspect très flatteur au coup d'œil.

— Voici le dîner! s'écrie-t-il. Chef, servez des faisans à la purée d'ananas, et visitez les caves de Duchâtel! Bien certainement elles ne sont pas vides.

Ainsi s'organisa le premier banquet des gardes-du-corps de maître Ledru.

On sait comment il devint le membre le plus influent du Provisoire.

Sous la pression populaire à laquelle il soumit ses collègues, ceux ci durent achever de briser le trône, et le fameux billet de Garnier-Pagès à Léon de Malleville prouve suffisamment que la violence s'érigeait en système.

Voici le billet :

« *Mon bon, les fous que vous savez veulent proclamer la République.* »

Aujourd'hui, tous les témoignages sont acquis à l'histoire : il est avéré que Ledru-Rollin ne pouvait être et ne fut qu'un dictateur ignoble et ridicule.

Il travaillait uniquement pour ses intérêts en février, et ne songeait point aux intérêts de la France.

Le jugement de séparation de biens réclamé par sa femme fut rendu presque aussitôt après la révolution.

Quinze jours auparavant, dans une assemblée préparatoire à l'émeute, quelqu'un fit observer qu'il était trop tôt peut-être et qu'il restait beaucoup de mesures à prendre.

Alors cette exclamation naïve s'é-

chappa de la bouche de l'un des conspirateurs :

« Mais Ledru-Rollin est pressé! »

O Cicéron, ô Tacite, ô Corneille, que vous avez admirablement dépeint tous ces héros de l'agitation populaire!

Comme nous l'avons dit plus haut, maître Ledru avait la tête farcie d'épisodes de 93.

Il s'imaginait pouvoir impunément faire rétrograder la France et la reporter au dix-huitième siècle. On l'entendit, le 25 février, manifester, à vingt reprises différentes, son étonnement de ce que la foule n'allait pas briser les presses royalistes, comme elle le fit au 10 août 1792.

Par suite de son burlesque système

d'archaïsme politique, il institua cette fête du Champ-de-Mars, où l'on promena des jeunes filles vêtues de blanc, sur des chariots traînés par des bœufs aux cornes dorées.

Risum teneatis, amici !

La France gardera longtemps le souvenir des commissaires et des sous-commissaires à quarante francs par jour, que maître Ledru avait chargés de la républicaniser.

Ces nobles personnages, recrutés dans les bas-fonds de la démagogie parisienne, comptaient parmi eux des voleurs de grands chemins et des forçats libérés.

Dans le nombre, il y eut même un pe-

tit assassin, sous ce pseudonyme d'opéra-comique : Riancourt (1).

Et les célèbres bulletins rédigés par un bas-bleu hystérique et par un avocat maladroit, pensez-vous que nous puissions les oublier de sitôt ?

Les doctrines subversives que prêchaient hautement ces publications insensées effrayèrent à bon droit les instincts conservateurs et firent prendre en dégoût ce gouvernement de singes qui s'appliquait à imiter en tout les hommes de la première révolution.

(1) Martin, dit Riancourt, sous-commissaire au Havre, ancien forçat accusé de meurtre sur la personne d'un de ses camarades du bagne, qui l'avait dépisté après Février.

Maître Ledru, comme tous ses confrères du Provisoire, traitait la France en pays conquis.

Il poussa l'impudeur et l'absence de vergogne jusqu'à élever ses domestiques au rang de fonctionnaires.

M. Leroux, mari de la femme de chambre de madame Ledru, fut nommé sous-chef du matériel à l'intérieur.

Or, aux termes des ordonnances administratives publiées sous le gouvernement corrompu qui venait de tomber, ce poste ne s'obtenait qu'au bout de dix années de service et sur la présentation du diplôme de bachelier ès lettres.

La littérature du nouveau fonctionnaire

se trahit, dès le début, par des écarts d'orthographe homériques.

Ayant à dresser un état de fournitures de bureau, notre sous-chef du matériel écrivit en tête :

« CATRES ANCRIÉS. »

Tous les garçons de bureau lui riaient à la barbe.

Il n'en continua pas moins à écrire les phrases comme il les prononçait, — et à manger à l'office avec madame son épouse.

Comme Louis XV, maître Ledru aimait à s'entourer de familiers, de plats valets, de dévouements serviles, d'obscurs sa-

tellites, au milieu desquels rayonnait tout à l'aise l'étoile de son orgueil.

Tous ceux de ses courtisans qui savaient lire et écrire furent décorés du titre de secrétaire.

Ceux qui possédaient le calcul furent mis à la caisse des fonds secrets.

Enfin, ceux qui étaient complétement sans éducation, furent métamorphosés en estafettes, avec deux cents francs par mois d'honoraires. Ces derniers composèrent même le noyau de cette promotion de gardes mobiles à cheval, que M. Recurt se trouva si embarrassé d'expliquer à la tribune.

Un marchand de vins de Bercy se pré-

sente, un jour, en garde national, au ministère de l'intérieur.

Il a mission de réclamer, au nom de M. Duchâtel, le vin resté dans les caves après le 24 février.

Ce vin était la propriété particulière de l'ex-ministre.

Notre homme tombe au beau milieu des aides de camp de M. Ledru, et les trouve occupés à sabler le champagne, après un déjeûner succulent.

La réclamation fait naître parmi les convives un hourrah terrible.

Voyant que la menace n'intimide point le messager, ils changent de tactique et

le turlupinent de la façon la plus agréable.

De tous côtés pleuvent des exclamations dictées par cet esprit de bon aloi qui caractérise le démocrate pur.

« — Ah! ah! le vin de Duchâtel !

» — Tu te fourres le doigt dans l'œil, mon vieux !

» — Les caves de ton ex-ministre sont devenues les caves du peuple!

» — Possession vaut titre !

» — Son vin, par exemple !

» — Annonce-lui que nous l'avons mis en bouteilles !

» — Vous vous trompez, c'est en cruches qu'il faudra dire ! » riposta le garde

national de Bercy, s'esquivant après avoir décoché cette flèche de Parthe.

Homme irrésolu par excellence, Ledru-Rollin se laissait tirailler de droite et de gauche par les opinions les plus contraires, cédant à l'une, cédant à l'autre, et regardant l'ennemi de la veille comme l'ami du lendemain.

Il est avéré qu'il prêta l'oreille aux ouvertures de Blanqui pour étouffer la partie saine du gouvernement provisoire.

Mais, faisant presque aussitôt volte-face, il obéit à l'influence de M. Carlier, et donna l'ordre de battre le rappel, dans la journée du 16 avril.

Aussi Blanqui ne lui pardonne pas, et, toutes les fois que l'occasion s'en pré-

sente, il s'exprime en termes peu flatteurs sur la conduite de l'illustre tribun.

L'année dernière, il écrivait à l'un de ses amis :

« C'est pourtant ce crétin-là qui a tué la République! »

Entre nous, la malheureuse aurait eu grand'peine à vivre avec de semblables pères nourriciers, qu'ils se nomment Paul ou Jacques, Blanqui ou Ledru-Rollin.

Du reste, la réaction ne sut aucun gré au superbe ami de la citoyenne Sand de ses velléités tardives de repentance.

On lit dans *le Constitutionnel* du 26 avril 1848 :

« NOUVELLES DE LA COUR.

» Il y a eu hier déjeûner au Petit-Trianon. M. Ledru-Rollin faisait les honneurs. Il y a eu aussi chasse à Chantilly. On a couru le cerf et fait des battues dans le parc d'Apremont. »

Le lendemain, le citoyen ministre de l'intérieur démentit la nouvelle, affirmant que, « depuis le 24 février, il travaillait vingt heures par jour, » tout juste autant que Napoléon ! Il ajoutait : « Ce n'est pas faute d'avoir assez veillé, si je n'ai pas fait au peuple tout le bien que je voulais lui faire. »

Ne serait-ce pas, monsieur, parce que vous n'avez point assez dormi ?

Bref, le noble auteur des Bulletins terminait son panégyrique avec une modestie charmante, par cette citation empruntée à Jean-Paul :

« Ce sont les meilleurs fruits que les moucherons et les guêpes poursuivent avec fureur de leurs morsures. »

En attendant, les révélations du journalisme allaient leur train.

L'un imprimait que Son Excellence maître Ledru s'était attribué les six plus belles paires de chevaux de Louis-Philippe.

Un autre racontait que le fougueux citoyen avait été rencontré, la veille, dans l'allée de Madrid, au bois de Boulogne,

monté sur un magnifique alezan moreau, et suivi de la citoyenne Judith, de la Comédie-Française, dans son petit coupé.

Ailleurs, on rapportait que le puissant ministre, invité par l'état-major de la garde nationale à un banquet patriotique, s'était excusé en disant qu'il ne dînait jamais qu'en compagnie des officiers de sa maison.

— Palsambleu ! s'écriait-on en chœur, la belle chose que la république démocratique !

Cependant, Ledru-Rollin venait d'être envoyé à l'Assemblée constituante par les départements de la Seine, de Saône-et-Loire et par l'Algérie.

Mais il craignait de ne point être nommé dela Commission exécutive.

Or, comme il était censé avoir sauvé Lamartine, au 16 avril, on résolut d'exploiter la reconnaissance du poète, et madame Sand travailla l'auteur des *Girondins* pendant trois jours pour qu'il décidât les constituants à lui adjoindre Ledru-Rollin comme collégue.

L'illustre paratonnerre (on n'a pas oublié qu'il se vantait d'avoir conspiré avec les rouges, comme le paratonnerre avec la foudre) daigna parler en faveur de maître Ledru.

Il obtint d'emblée la précieuse nomination.

Renversé du pouvoir à la suite des journées de juin, le héros de ce livre, qui avait professé jusque-là des doctrines

antisocialistes, se jeta, tête baissée dans le mouvement communiste extrême, c'est-à-dire dans l'exagération du socialisme la plus folle et la plus subversive.

Hélas! vous souvient-il des comptes du Provisoire?

Le chapitre de maître Ledru fut bien lourd.

Sur les registres qu'il présentait à la Chambre, il fallut additionner, non par mille francs, mais par millions.

Il était le général en chef des oiseaux de proie, dont la volée entière avait été lancée sur la France, à raison de quarante francs par jour.

Ce qu'il y avait de plus remarquable dans ces jolis comptes, c'était le carac-

tère mystérieux sous lequel nos démocrates abritaient leurs dépenses.

A les entendre, on devait tout savoir, en république ; chaque détail du budget devait être justifié ; les contribuables allaient enfin connaître l'emploi de chaque centime.

Vaines promesses!

— Qu'avez-vous fait de ces cinquante mille francs? demandait-on à nos illustres.

— Dépenses secrètes.

— Ah !... Et que sont devenus ces deux cent mille?

— Toujours dépenses secrètes.

— Oh! oh!... Mais ces cent soixante-dix-sept mille ?

— Dépenses de plus en plus secrètes.

Si l'on insistait pour avoir le mot de l'énigme, ces messieurs répondaient :

— Police.

— Mais pourquoi cette police ?

— Pour surveiller nos confrères. (Textuel.)

Ainsi M. Marrast espionnait maître Ledru, qui espionnait Caussidière, qui espionnait Sobrier, qui espionnait Barbès, qui espionnait Blanqui, etc., etc.

Délicieuse entente cordiale !

Aimable confiance républicaine !

Parti probe, généreux, désintéressé !

La France est bien ingrate de s'opposer au retour de tant d'honnêtes gens!

Maître Ledru n'obtint que *trois cent soixante-dix mille cent dix-neuf* suffrages pour la présidence de la république. Il s'en consola de son mieux, en allant banqueter au Chalet, à la salle Martel, à Châteauroux et à Moulins, où des bourgeois furieux voulurent l'assommer.

Certes, la conduite de la garde nationale de cette ville est blâmable, nous ne lui chercherons point d'excuse.

L'horreur des doctrines rouges ne saurait légitimer l'assassinat de ceux qui les professent. Mais il est de notre devoir de chroniqueur de rappeler ici la fameuse

complainte rimée à cette occasion, par un petit journal de l'époque :

Du banquet de Moulins, infortuné convive,
Pourquoi sortir si morfondu ?
T'aurait-on accueilli d'une façon trop vive,
Et sans le respect qui t'est dû ?

Dis-moi, grand citoyen, pourquoi cette panique,
Pourquoi ces accents furieux ?
Pourquoi plisser ainsi ton front démocratique
Et mettre la foudre en tes yeux ?

Aurait-on méconnu de ta mâle éloquence
La logique pleine d'appas ?
Ta sympathique voix fut-elle sans puissance
Sur l'esprit charmé des goujats ?

Réponds, fougueux tribun de l'ex-provisoire,
Dont ta main dirigeait le soc ;
Ne sais-tu plus crier chaudement, après boire :
« Vive la RÉ-DÉMOC-ET-SOC !!! »

Ne te verra-t-on plus traçant de longues listes
Pour tes gueuletons fraternels,
Avec le petit bleu, cher aux socialistes,
Porter des toasts immortels ?

D[illegible]ne nous rassurer! — A la porte d'un bouge,
Paillasse de tous les tréteaux,
Nous te verrons encore, orné du bonnet rouge,
Parader devant les badauds.

D'ailleurs (qui ne le sait?) la pauvre République
Pour rire fait de vains efforts,
Et tu ne voudrais pas, toi, son premier comique,
La quitter ainsi sans remords.

Reprends donc ton beau zèle et ton bouillant courage
Afin que chacun puisse voir
Nos cités, tour à tour égayant ton voyage,
Comme Moulins te recevoir !

La triste échauffourée du 13 juin 1849 contraignit maître Ledru à prendre le chemin de l'exil.

On eut dans cette conjoncture une nouvelle preuve de son insigne faiblesse.

Quelques amis, doués d'un brin de raison, lui insinuèrent qu'une semblable

tentative, au beau milieu du choléra, et se déguisant surtout sous le voile d'une manifestation pacifique, était vaine et stupide.

Maître Ledru annonça qu'il n'y participerait point.

Dans la nuit, des hommes inconnus, se disant délégués du peuple, vinrent le trouver à son domicile de la rue de Tournon et lui reprochèrent vivement de rester inactif.

Ce fut ce qui décida le malheureux tribun à se rendre, le lendemain, au Conservatoire des Arts-et-Métiers, en compagnie d'une cinquantaine de représentants de la Montagne.

Il eut l'adresse de ne pas se laisser prendre avec ceux-ci, au moment où la troupe s'empara de ce moderne Capitole, où les oies se trouvaient en grand nombre.

Hélas! elles avaient dégénéré de la puissance de salut que l'histoire accorde à leurs aïeules.

Elles ne sauvèrent personne et ne se sauvèrent point elles-mêmes... à l'exception toutefois de maître Ledru, qui s'échappa vivement par un vasistas, en dépit de sa corpulence énorme.

Réfugié à Londres, et craignant l'oubli, notre ex-dictateur essaya de conquérir la gloire de la plume, en publiant un livre qui a pour titre : *De la décadence de l'Angleterre.*

C'est tout bonnement la paraphrase d'une enquête industrielle faite par ordre du gouvernement anglais lui-même, et rendue publique depuis longtemps.

L'œuvre était plus que médiocre ; elle ne trouva point d'acheteurs.

On en donna quelques exemplaires en prime aux abonnés de la *Réforme ;* le reste se vendit au poids.

L'illustre collègue en socialisme de madame George Sand habite tantôt Londres, tantôt les environs.

De temps en temps il applique sa signature au bas de quelque proclamation révolutionnaire, pour qu'on se souvienne de son glorieux passé.

C'est un certificat de vie démocratique.

A quoi bon, monsieur? La France a récité sur vous et sur les vôtres un irrévocable *De profundis*.

FIN

Paris — Imp. Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

Cher Monsieur

Demain samedi ou lundi je m'arrangerai, quelque chose qu'il arrive, pour aller vous serrer la main. Mais, je vous en prie, ne nous attendez pour dîner qu'après l'élection. Après la politique, je serai heureux de consacrer quelques heures à des souvenirs de vieille amitié.

Agréez pour madame mes respectueux hommages & croyez à mes sentiments de bien sincère estime

Ledru-Rollin

Tiré de la Collection de M^r. Dentu

Imp. Lith. de V. Janson, r. Dauphine, 18

sur l'importance des nombreux documents qu'il contient; mais il nous a semblé qu'il ne serait pas hors de propos aujourd'hui de dire quelques mots sur la pensée de l'auteur, sur le plan qu'il a suivi et sur les motifs qui doivent faire, à notre avis, désirer en ce moment une réimpression de cet ouvrage.

L'*Histoire-Musée de la République française* n'est pas, à proprement parler, une histoire de la République, c'est-à-dire un récit plus ou moins détaillé des événements publics groupés et appréciés suivant la passion politique, le système ou l'école philosophique de l'auteur; elle n'est pas non plus, comme on pourrait le penser, un simple recueil de documents, plutôt fait pour les écrivains que pour les lecteurs; elle tient à la fois de ces deux genres de livres; plus impartiale et moins solennelle que les narrations des historiens, en ce qu'elle se borne, la plupart du temps, à exposer les circonstances dans lesquelles se sont produits les lettres, les dessins, les emblèmes, les caricatures, dont elle retrace et conserve l'image exacte comme autant de

monuments des luttes des partis, elle est moins sèche aussi et plus instructive qu'une simple collection de pièces, parce que, en guidant le lecteur par un récit rapide des faits qui relient entre elles ces productions si diverses de l'esprit français pris sur le fait dans le moment où la surexcitation des passions de parti lui donne l'essor le plus énergique, elle met l'observateur intelligent à même d'en déduire des enseignements utiles.

On pourrait dire que l'*Histoire-Musée de la République française* est la chronique du mouvement quotidien de l'esprit français pendant la Révolution.

Quant à l'opportunité du moment choisi ponr cette réimpression, nul ne contestera qu'elle ne saurait se produire plus à propos que dans ces temps de calme si favorables à la méditation, ces temps où les esprits sérieux aiment à chercher dans l'étude impartiale du passé la raison d'être du présent et la leçon de l'avenir.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'*Histoire-Musée de la République française*, par AUGUSTIN CHALLAMEL, formera deux volumes grand in-8o jésus.

350 gravures sur acier et sur bois, dessinées et gravées par les meilleurs artistes, illustreront cet ouvrage, qui sera publié en 72 livraisons à 25 cent., et en 12 séries brochées à 1 fr. 50 cent.

Chaque livraison contiendra invariablement 16 pages de texte, avec gravures, plus *deux gravures* sur acier ou sur bois, tirées à part, ou une gravure et un autographe.

Prix de la livraison, 25 centimes

LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE GUÉNÉGAUD, 15

Et chez tous les Libraires de la France et de l'Étranger

Paris. — Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.
Bocage.
E. Delacroix.
Pierre Leroux.
Anaïs Ségalas.
Villemain.
Gavarni.
Berlioz.
Falloux.
Clémence Robert
Cousin.
Rosa Bonheur.
Viennet.
Gustave Planche.
Henri Heine.
Mélingue.
Paul Delaroche.
Crémieux.
Lachambeaudie.
Auber.

SOUS PRESSE

Henry Monnier.
Lola Montès.

Montalembert.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Cormenin.
Beauvallet.
Fiorentino.
Jules Lecomte.
Louis Blanc
Persigny.
Frédéric Soulié.
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ricord.
Grassot.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaitre
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex. Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

PARIS — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LES CONTEMPORAINS

85

BEAUVALLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

AVEC UN PORTRAIT ET UN AUTOGRAPHE

50 centimes

PARIS
GUSTAVE HAVARD, EDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

BEAUVALLET

Paris. — Imp. DUBUISSON et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5





Carey del. et sculp. *Imp. de Mangeon, 67, r. St Jacq. Paris*

BEAUVALLET

Publié par G. HAVARD

LES CONTEMPORAINS

BEAUVALLET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1857

BEAUVALLET

L'illustre tragédien de la Comédie-Française est né, au commencement de ce siècle, à Pithiviers, ville du Loiret, fameuse par ses pâtés de mauviettes et ses gâteaux d'amandes.

Quelle est au juste, la date de sa naissance? il n'y a qu'un moyen de le savoir.

Demandez à Laferrière l'âge de Beauvallet, ou demandez à Beauvallet celui de

Laferrière. Interrogés tous les deux de cette façon, leur réponse se trouvera parfaitement conforme, et l'un ne vous cachera pas l'état civil de l'autre.

Ils sont nés le même jour.

Beauvallet reçut au baptême les noms de Pierre-François.

Son entrée en ce monde ne fut signalée par aucun prodige. Dès l'âge de quatre ans, il vint à Paris avec sa famille, et son père le mit en pension chez un ancien prêtre constitutionnel, qui avait décidément jeté le froc aux orties, à la rentrée des Bourbons, pour se faire maître d'école.

Il se nommait Couturier.

Sec, jaune, atrabilaire, et tourmenté par le remords de son apostasie, ce prêtre était un instituteur détestable.

Continuellement il rouait de coups ses élèves.

Pour mieux les atteindre sans se déranger de son poste, il avait une longue baguette d'osier, qui allait jusqu'au bout de la classe, et qui se livrait à de perpétuelles manœuvres.

Une gouvernante, adonnée aux liqueurs fortes, dirigeait la maison du maître d'école et soignait les pensionnaires.

Pendant la saison d'été, quand les bambins avaient peur de l'orage, la vieille leur apportait un pot d'eau bénite, qu'elle allait prendre dans son armoire.

Mais, à côté du pot d'eau bénite, il y avait un pot d'eau-de-vie.

Un jour, elle se trompe, et tend ce dernier vase au jeune Pierre François, l'invitant à conjurer la foudre et à s'asperger d'eau sainte.

Notre héros suit le conseil.

Il se jette du trois-six dans les yeux, pousse des cris horribles, et trahit involontairement les instincts bachiques de la gouvernante.

Sous la direction du prêtre Couturier. Pierre-François Beauvallet reçut les premiers éléments de la langue française, et commença l'étude des langues mortes.

Sa mère vint à mourir sur les entrefaites.

M. Beauvallet père convola en secondes noces, et l'enfant eut le malheur de tomber sur une marâtre qui lui rendit l'existence fort pénible.

Elle déclara que dorénavant on ne dépenserait plus rien pour ce rejeton d'un autre lit.

Sachant que Pierre-François avait la vocation de la peinture, elle le contraignit à entrer, non pas dans l'atelier de Gros, de Lethiers ou d'autres artistes célèbres de l'époque, mais chez un peintre en bâtiments, rue des Saints-Pères, au coin de la rue de Grenelle.

Celui-ci, devinant les dispositions du

jeune homme, crut devoir les appliquer à un travail plus noble que celui du barbouillage des lambris ou des portes au carbonate de plomb.

— Tu as de l'intelligence, dit-il à Beauvallet ; je te charge de confectionner les serpents.

Tous les apothicaires d'alors prenaient un de ces reptiles pour emblème.

Donc, notre héros s'applique à peindre une multitude de serpents boas enroulés autour de palmiers gigantesques, ou de serpents à sonnettes nichés sous une touffe de plantes grasses.

Un pharmacien de la rue Saint-Jacques a conservé longtemps sur sa devanture un de ces chefs-d'œuvre.

A force de prier, de gémir et de lutter contre le méchant vouloir de la marâtre, Beauvallet obtient d'entrer dans un véritable atelier de peintre (1) et de s'exercer enfin sur des toiles.

On l'envoie chez Paul Delaroche.

Le grand artiste habitait cette fameuse maison, surnommée la *Childebert*, du nom de la rue où elle se trouvait placée.

Charlet, Bellanger, Delacroix et d'autres illustrations du pinceau logeaient aussi dans le voisinage. On jetait dans

(1) Auparavant il fit, chez un autre badigeonneur, appelé Drouard, établi au marché Saint-Germain, une station de six semaines, pendant lesquelles on lui donna pour unique aliment du bœuf à la mode froid, ce qui lui occasionna une gastrite, dont il prétend n'être pas encore guéri.

la cheminée de chaque atelier le détritus des palettes, ce qui arrivait à former, à la longue, des morceaux très durs et d'une forme étrange.

Vinrent les démolitions de la rue.

Tous ces amas de couleurs, dénaturés par le temps, furent soumis à l'Académie des sciences, qui les fit scier l'un après l'autre, et nomma une commission chargée de reconnaître l'espèce et la qualité du *marbre*. (Historique.)

La rue Childebert était le rendez-vous des plus effrontés rapins de l'époque.

Beauvallet sympathisa sur toute la ligne avec ses nouveaux camarades, et comme la plupart d'entre eux négligeaient

la peinture pour se livrer à la déclamation, leur exemple gagna le nouveau venu et changea presque aussitôt ses goûts.

Un dimanche soir, étant allé prendre quelques études dans l'ancienne abbaye de Montmartre, il y resta deux heures, à dessiner la nef et les vitraux ; puis ses camarades le rejoignirent pour l'emmener dîner à Bagnolet.

Toute la bande s'était donné rendez-vous dans la vieille église.

— Eh! mais il y a de l'écho ici, absolument comme sous les grands marronniers du *Mariage de Figaro !* cria tout à coup l'un d'eux, véritable rapin-poète, d'une extrême érudition théâtrale, et qui

s'appliquait à rimailler beaucoup plus qu'à peindre.

Il se nommait Antoine Herbelot.

Nous apprenons qu'il est aujourd'hui membre de la Société Racinienne (1).

Le malheureux, très jeune encore, avait déjà commis une tragédie en cinq actes.

Il proposa d'en déclamer quelques passages, et les voûtes rendirent si admirablement le son, que tous ses camarades voulurent avoir leur tour.

Chacun fit résonner sa tirade.

Beauvallet n'était coupable, à cette époque, d'aucune rime tragique ; mais il sa-

(1) Société dont le siége est à La Ferté-Milon, et qui a pour but principal, dit Grassot, d'*embêter* l'ombre de Racine.

vait par cœur une centaine de vers de la pièce de M. de Laharpe qui a pour titre : *les Barmécides.*

Et comme il possédait déjà cette voix effrayante que vous lui connaissez, l'effet produit par l'écho fut immense.

— Vrai Dieu ! quel tonnerre ! s'écrient les rapins en applaudissant.

Le poète Herbelot presse avec effusion la main de Beauvallet.

— Mon ami, mon cher ami, lui dit-il, tu es né pour la scène ! Crois-moi, laisse là couleurs et pinceaux pour te livrer à l'art tragique.

Et voilà comment le sociétaire actuel de la Comédie-Française résolut de mar-

cher sur les traces des Saint-Prix et des Talma.

Bientôt il quitte l'atelier de Paul Delaroche, pour entrer au Conservatoire, dont M. de Pern était directeur.

Celui-ci, émerveillé de la puissance de voix de cet élève, lui conseille de renoncer à la tragédie pour se livrer à la musique vocale.

— Jamais, disait-il, au grand jamais, l'Opéra n'aura eu de basse-taille de cette rondeur.

On s'efforce, mais en vain, de façonner Beauvallet au solfége; impossible de le faire chanter juste.

Il y met, d'ailleurs, beaucoup de mau-

vais vouloir. L'alexandrin tragique a toutes ses sympathies, et, de guerre lasse, on est obligé de le renvoyer à la salle de déclamation.

Bien évidemment ceci assura la fortune de Levasseur.

Jamais ce dernier n'eût joué Bertram dans *Robert le Diable*, si le timbre de Beauvallet se fût montré plus flexible.

Une fois rendu à ses études de prédilection, notre héros y apporte l'assiduité la plus parfaite.

Il passe pour le meilleur élève de la classe.

Mais sa belle-mère trouve que le Conservatoire est beaucoup trop long dans

son enseignement. Elle ne comprend rien au théâtre, que, du reste, elle n'a jamais vu pratiquer que par les saltimques de carrefour.

Aussi bientôt signifie-t-elle au jeune homme qu'il ait à pourvoir à son habillement et à sa nourriture avec le prix de ses travaux scéniques, c'est-à-dire avec rien du tout.

Les élèves du Conservatoire, à cette époque, n'avaient pas comme aujourd'hui de pension du gouvernement.

Pierre fut obligé de reprendre la peinture à ses heures perdues, afin d'y chercher quelque moyen de subsistance.

— Et comment faisais-tu pour vivre,

grand Dieu! lui dit un jour Louis Monrose.

Beauvallet ne s'offensa point de l'épigramme.

— Ah! ma foi, répondit-il, je vivais de croûtes... sans calembour. On m'achetait mes tableaux tels quels, et, comme tu peux t'en assurer, je ne suis pas mort de faim. Quant à ma parure... dame, c'était drôle! Je me suis vu avec un pantalon de nankin au mois de décembre, vêtement léger, et pas chaud! Que veux-tu? A dix-sept ans, on a beaucoup de philosophie. Je m'inquiétais peu des variations de la température.

Tout en menant cette vie de bohême,

il continuait ses études au Conservatoire.

Seveste père venait d'obtenir le privilége des théâtres de la banlieue. Beauvallet lui parut un sujet de premier choix. Il l'engagea sans la moindre hésitation.

Voilà notre héros jouant des tragédies à n'en plus finir, et faisant les délices des bourgeois de Belleville, de Montparnasse et des Ternes. Son admirable organe les plonge dans un enthousiasme voisin du délire, et le père Seveste, pour s'attacher définitivement un artiste aussi précieux, lui alloue soixante-quinze francs par mois.

De date immémoriale, acteur de ces

parages n'avait perçu des honoraires aussi élevés.

Bien plus, le dix du courant, la poche de Beauvallet se trouvant presque toujours vide, son directeur, sous forme d'à-comptes, et vingt francs par vingt francs, lui donne une somme à peu près égale, qu'on ne lui retient jamais le dernier jour du mois.

Cela porte les appointements du jeune acteur à dix-huit cents franes au moins, et ses camarades l'appellent milord.

Il leur paye de véritables dîners de prince.

Quarante ans se sont écoulés depuis cette époque.

Notre héros n'a point raconté la folle

et curieuse chronique de ses débuts; mais Léon Beauvallet, son fils, prend la plume à sa place.

« Avant de faire partie de la troupe de la banlieue, écrit-il, mon père avait débuté à Melun dans l'*Othello* de Ducis. Un nommé Saint-Clair, qui débutait aussi, était chargé de représenter Pézarre.

» Les deux jeunes gens, professant le plus grand mépris pour cette fameuse émotion *inséparable d'un premier début*, font l'étrange pari de se passer mutuellement la jambe, en scène.

» Ce qui fut parié fut fait.

» Le comique de l'histoire, c'est que tous deux choisirent le même moment pour se livrer à cette plaisanterie peu en

situation; si bien qu'à une sortie assez chaude, un double croc en jambe leur fit piquer à tous deux une formidable tête dans la toile de fond, qui leur passa pardessus le corps et les déroba tout d'un coup aux regards stupéfaits des spectateurs.

» Et chacun de se dire dans la salle :

» — Hein? comme on sortait d'une drôle de manière, à Venise !

» — C'était par ordre du conseil des Dix, répondit à voix basse un savant de l'endroit (1). »

Nous apprenons ensuite comment l'huile des quinquets du théâtre de Montmartre

(1) *Figaro* du 17 juillet 1856.

fut remplacée par le contenu limpide de plusieurs carafes, le jour même d'une représentation à grande recette.

Beauvallet père avait l'excuse d'un dîner en ville pour commettre cette énormité; mais le tour des hannetons est vraiment impardonnable.

Nous laissons de nouveau la parole à Beauvallet fils.

« Un autre jour, dit-il, on devait jouer au Ranelagh, à Passy. On était au mois d'avril, à cette heureuse époque des lilas et des hannetons.

» Mon père et quelques autres s'étaient dirigés pédestrement vers le théâtre. Une fois dans le bois de Boulogne, il leur

passa par la tête l'idée biscornue de remplir leurs chapeaux de hannetons.

» Que feront-ils de ces malheureuses bêtes?

» — Il faut leur montrer la tragédie des *Templiers !* s'écria mon père.

» C'était, en effet, l'œuvre de M. Raynouard que ces messieurs allaient jouer au Ranelagh.

» On commence la pièce.

» Tout à coup, l'acteur qui jouait Philippe le Bel, sent quelque chose qui grouille sous sa perruque. Il l'arrache, et en retire un énorme hanneton que mon père avait eu soin d'y insinuer.

» Au même instant, on s'aperçoit que tous les manteaux des Templiers noircis-

sent à vue d'œil. Ce sont les hannetons cachés dans les costumes qui font leur entrée.

» Bientôt ces coléoptères imbéciles, attirés par la lumière de la rampe et du lustre, quittent les Templiers et voltigent de toutes parts.

» C'est un bourdonnement épouvantable, un bruit à nul autre pareil.

» Le spectacle est interrompu.

» Tous les spectateurs se penchent en dehors des loges, s'accrochent aux colonnes et ne s'occupent plus que de faire la chasse aux nouveaux venus. Un chœur formidable de titis résonne dans la salle :

» — Hanneton! vole! vole! vole!

» Ou bien encore :

» — V'là d'z'hannetons! d'z'hannetons pour un liard!

» Et, pour clore dignement cette soirée inconcevable, la rampe et le lustre s'éteignent en même temps, grâce aux innombrables hannetons qui ont été assez stupides pour aller se fourrer dans tous les verres des quinquets (1). »

Le fils d'Othello, de Polyeucte et d'Agamemnon raconte bien d'autres anecdotes, que vous pouvez lire.

Seulement, il oublie mademoiselle Levasseur et sa coupe.

Mademoiselle Levasseur était une hé-

(1) *Figaro* du 14 août 1856.

roïne tragique. Au moment de s'empoisonner, un soir, et juste au milieu de sa plus belle tirade, elle s'écrie tout à coup :

— Nom d'un chien ! qu'est-ce qu'ils ont mis dans ma coupe !

On juge de l'effet de cette exclamation en vile prose, jetée au milieu des rimes solennelles du dénouement.

Beauvallet avait jugé convenable d'enduire les bords de la coupe de la pauvre tragédienne avec cette abominable gomme-résine, appelée *assa-fœtida.*

Cependant, au milieu de toutes ces folles équipées, notre héros continuait sérieusement ses étud es.

Il obtint le premier prix au Conservatoire.

Provost, aujourd'hui son camarade à la Comédie-Française, était son professeur. Quand vint la distribution des prix, il voulut lui-même donner la réplique à ce brillant élève, invité, selon l'usage, à déclamer devant un public nombreux le sujet du concours.

C'était un acte d'*Hamlet*.

La scène entre Hamlet et Norceste fut couverte d'applaudissements.

Séance tenante, le lauréat fut complimenté par M. de La Rochefoucauld, intendant des Menus-Plaisirs, et, deux jours après, on signait au jeune acteur un engagement pour l'Odéon.

Beauvallet débuta dans *Tancrède* et dans Montfort des *Vêpres siciliennes.*

Au second Théâtre-Français, on lui confia naturellement toutes sortes de rôles tragiques. Sa première création dans le nouveau répertoire fut le *Perkins Warbeck* de feu Fontan.

Par son aplomb sans égal sur les planches et par sa mémoire prodigieuse Beauvallet devint à l'Odéon l'homme aux grandes ressources.

On reprenait, à cette époque, la *Frédégonde* de Lemercier.

Un soir, M. Alphonse Geniès, jeune premier rôle, chargé de jouer Mérovée, ne se trouve point au théâtre à l'heure de commencer la pièce. On frappe à la

porte de sa loge; on le cherche dans les coulisses : personne!

Il y avait, contre la coutume, beaucoup de monde dans la salle. Le parterre était tout noir ; pas une place vide.

Et déjà, comme on s'en doute bien, le parterre de l'Odéon ne brillait ni par le calme, ni par la patience.

L'heure du lever de la toile était passée depuis vingt minutes. On vociférait, on hurlait, on brisait les banquettes, en appelant le directeur et en réclamant la pièce; mais le directeur n'osait pas se montrer, ni le régisseur, ni aucun employé du théâtre.

Enfin, le commissaire est obligé d'in-

tervenir. Ce magistrat revêt son écharpe; il veut parler, on le hue.

C'était la règle.

Il propose de rendre l'argent : nouvelles huées.

— Pourtant, messieurs, il faut en finir, dit-il. Voulez-vous une autre pièce?

A cette proposition, les clameurs redoublent et le tumulte devient affreux.

— Ma foi, dit le commissaire au directeur, essayez de vous tirer de là ! Pour moi, j'y renonce.

Le directeur tremblant s'avance.

— Veuillez avoir égard à notre embarras, messieurs, balbutie-t-il, et nous permettre de faire lire le rôle de Mérovée.

— Oui ! oui ! bravo ! crie-t-on de toutes parts.

La salle reprend patience.

Mais autre obstacle. Pas un artiste ne veut lire le maudit rôle. C'était une rude tâche en présence d'un tel public.

— Je m'en chargerais volontiers, dit Beauvallet. Malheureusement, je joue dans la pièce... Ah ! bah ! qu'importe?... Essayons !

Il n'avait avec Mérovée qu'une scène fort courte. Un de ses camarades le remplacera pour cette scène.

On annonce au parterre l'arrangement définitif ; le parterre le sanctionne, et la pièce commence. Beauvallet joue tout à la fois Ansoalde, l'âme damnée de Fré-

dégonde, et le roi chevelu. Il met une couronne quand il est roi et la dépose quand il redevient simple particulier.

Pendant ses repos dans la coulisse, il apprend par cœur les deux derniers actes et les joue sans brochure.

L'enthousiasme des spectateurs est au comble.

Au cinquième acte, notre héros arrive, en Ansoalde, dire qu'il a versé de ses propres mains au monarque un poison qui défie tous les antidotes ; puis il sort, reprend son diadème, et vient mourir des suites de ce même poison.

La salle croulait sous les bravos.

Enchanté de ce tour de force, le direc-

teur embrasse le jeune artiste et lui dit :

— Tu n'avais que quinze cents francs d'appointements : je les porte à deux mille sept! (Textuel.)

Beauvallet n'a jamais su quel était le motif de la fraction.

Ce ne fut pas tout.

Le brave directeur, en lui disant bonsoir, lui glissa dans la main, comme gratification pure, et en dehors de tout émargement, un billet de banque de cinq cents livres.

Peste! les directeurs se suivent et ne se ressemblent pas.

N'est-il pas vrai, grand Altaroche? Ne partagez-vous pas notre avis, ô généreux Bocage?

En ce temps-là, c'est-à-dire en 1828, Frédérick Lemaître venait d'abandonner l'Ambigu pour la Porte-Saint-Martin. Remplacer un acteur de ce mérite était chose difficile.

On jette les yeux sur Beauvallet. Le directeur de l'Ambigu lui propose de l'engager à des conditions superbes.

Il accepte.

Nous le voyons débuter au boulevard par le rôle de Cardillac, une création récente de Frédérick.

L'écueil était à craindre. Comment égaler ce grand modèle ?

Aussi, le jour de son début, notre héros a la fièvre. Des camarades charitables lui disent, pour l'encourager :

— Sois tranquille, on va te siffler à mort! Après Frédérick, mon cher, que veux-tu ? C'est impossible autrement.

Beauvallet triomphe de ses craintes, fait appel à tout son aplomb, et affronte vaillamment la rampe.

On sait que le rôle débute par une scène mimée que l'orchestre accompagne, et les titis attendaient avec impatience que l'acteur s'exprimât autrement que par gestes. Enfin, Beauvallet ouvre la bouche et prononce la première phrase de son rôle, qui est celle-ci :

« Encore une fois sauvé ! »

Un murmure de surprise court dans la salle ; puis une voix rauque d'homme du peuple s'exclame en haut du poulailler :

— Cré nom ! *pus qu'ça* de gueule !

Tout fut dit.

Le succès ne pouvait être douteux, et le timbre puissant de l'acteur venait de gagner sa cause.

Nous ne donnerons pas la liste sans fin des mélodrames nouveaux et des anciennes pièces que l'Ambigu confia tour à tour au talent de Beauvallet.

L'affection des titis lui était acquise.

Seul, il avait le pouvoir de conjurer à ce théâtre les orages populaires, qui éclataient sur les autres acteurs de la troupe en une grêle de pommes cuites ou d'écorces d'orange.

Dans un drame de cette époque, inti-

tulé *le Forçat libéré*, l'auteur jugea convenable de mettre en regard l'un de l'autre, un forçat véritablement criminel et un forçat honnête, comme jadis on voyait sur le Calvaire le bon larron et le mauvais larron.

Beauvallet jouait le rôle du mauvais forçat, un gueux en rupture de ban, qui prenait toutes sortes de métamorphoses pour s'introduire dans le domicile des citoyens et exercer son industrie.

Au cinquième acte, il arrivait en marchand de bestiaux, suivi d'un énorme bouledogue, que lui prêtait le maître machiniste de l'Ambigu.

Ce chien possédait une tête monstrueuse, une gueule à croquer un bœuf.

Il avait un large collier en cuir, garni de crin tout autour et semé de pointes de fer, un beau collier !

Lorsque Beauvallet débusquait de la coulisse avec ce magnifique animal, c'étaient des cris, des exclamations, des applaudissements à faire tomber les frises. La salle entière se livrait à un enthousiasme excessivement flatteur... pour le chien.

Mais voilà qu'un jour, un dimanche, ce brave molosse (style classique), appelé à la barrière du Combat pour y étrangler un taureau, ne peut se rendre à son devoir à l'Ambigu.

— Comment! s'écrie Beauvallet, je n'ai pas de chien ?... Par exemple!... Impossible d'entrer sans chien.

Louis, le concierge du théâtre, avait un assez joli caniche, tondu en lion.

— César est à vos ordres, dit-il à Beauvallet. Seulement, ayez soin de le tenir en laisse.

— Va pour César! Amenez César !

Quelques minutes après, notre héros entrait en scène avec le caniche.

Or, jamais acteur de cinquième ordre, appelé à remplacer un chef d'emploi, ne fut reçu comme ce pauvre animal. Des cris forcenés se firent entendre.

— Le bouledogue! le bouledogue!

— A bas le caniche!

— Des boulettes au caniche!

Et les sifflets de retentir, comme bien on le pense.

Le malheureux César, épouvanté de ce bruit dont il n'a pas l'habitude, se fourre entre les jambes de l'acteur et tremble de toutes ses pattes.

Voyant que le tumulte ne s'apaise pas, Beauvallet veut en finir.

Il s'approche de la rampe, avec les trois saluts d'usage, et profitant d'une minute de calme, il dit au parterre :

— Messieurs, notre camarade le bouledogue s'étant trouvé subitement indisposé, monsieur (il montre le caniche) a bien voulu prendre sa place, et il réclame toute votre indulgence.

A cette annonce grotesque, la colère du public se change en un rire olympien.

Le drame, — un drame fort lugubre,

— s'achève au milieu de la gaieté la plus vive.

Beauvallet approchait de la trentaine ; mais il était aussi amateur de charges et aussi rapin qu'aux jours de sa folle jeunesse.

Un soir, il invite à souper toutes les actrices du théâtre.

On apporte un pâté magnifique. Une de ces dames enlève le dessus, et jette un cri d'effroi.

Douze petits chats, emprisonnés dans la croûte, s'élancent des profondeurs du pâté et courent sur la table.

— Impossible de manger ces gaillards-là, dit Beauvallet : une autre fois, je les ferai cuire !

L'anecdote de la chandelle des six, coupée en deux, puis en quatre, puis en huit, par l'épicier naïf, qui ne s'apercevait pas de la mystification, a été mise à tort sur le compte de Romieu.

Beauvallet seul est auteur de cette plaisanterie.

L'excellent épicier qui en fut victime existe encore.

Frédérick Lemaître avait un cheval. Notre héros en acheta un, sur lequel il arrivait triomphalement, chaque jour, à la porte de l'Ambigu.

Frédérick ayant fait l'acquisition d'un tilbury, Beauvallet jugea convenable d'en avoir un à son tour.

Deux mois après, il le revendit à perte.

— C'est dommage, lui dit un de ses camarades. Pourquoi diable t'en es-tu défait?

— Pour payer le cheval, pardieu!

Cinq ou six jours après le cheval alla retrouver le tilbury.

— Quoi! tu as aussi vendu ton beau cheval noir?

— Tiens, merci !... tu es bon, toi! il fallait payer l'avoine qu'il a mangée !

L'Ambigu ayant fait faillite, malgré le succès des bouledogues qu'il attachait à sa troupe, notre acteur entra au Théâtre-Français, le premier août 1830, à l'issue

de la révolution qui chassa la branche aînée.

Cette révolution faillit avoir un résultat que les historiens ignorent.

Beauvallet, adoré du public de l'Ambigu, jouissait par cela même d'une immense réputation dans les quartiers populaires.

Durant les trois jours, il mit au service de l'émeute sa voix foudroyante, lisant, monté sur une borne, des proclamations anarchiques ou des articles du *National*.

Il contribua de tout son pouvoir à la perte des rois légitimes.

Perché, le troisième jour, au sommet d'une barricade, en pleine rue Saint-Denis, il enthousiasma tellement le peuple

par ses discours, qu'on s'écria de toutes parts :

— A bas les Bourbons! Vive Beauvallet!

Ceci est parfaitement authentique. Un de ses camarades, M. Davesnes, aujourd'hui régisseur de la Comédie-Française, se trouvait là présent. Il peut certifier l'exactitude de notre récit.

Beauvallet, à coup sûr, eût fait son ami Davesnes ministre, s'il avait accepté le sceptre; mais des répétitions urgentes et les devoirs de la scène l'en empêchèrent.

Louis-Philippe d'Orléans le prit à sa place.

O destinée!

Comédien pour comédien, l'un valait l'autre. Seulement, Beauvallet, sur le trône, aurait eu moins de ladrerie et plus de franchise.

Au Théâtre-Français, sa première création fut dans un drame en vers de Lebrun, qui avait pour titre : *le Nègre*.

Puis il joua successivement, *Caïus Gracchus* de Dartois, — le rôle de Marat dans une *Charlotte Corday* de feu Destourbets, — un *Don Carlos* de Talabot, — le Spadassin du *Roi s'amuse*, — *Angelo*, — et *Pierre III*, de feu Escousse.

On lui fit reprendre, après Joanny, le *Brutus* d'Andrieux (1), pièce qui vaut

(1) Il reprit aussi le Yakoub de *Charles VII*.

grandement la *Lucrèce* tant vantée de M. Ponsard.

Il joua un *Philippe III* de M. Andraud, ingénieur très distingué, ce qui ne veut pas dire que la pièce était mauvaise, — le père dans *la Popularité* de Casimir Delavigne, — *Latréaumont* d'Eugène Sue et Goubaux, — Didier de *Marion Delorme*, — le chevalier Destouches de *Madame de Tencin*, — *Lorenzino* d'Alexandre Dumas, — le rôle d'Aquila dans le fameux *Caligula* du même.

. . . . — Ah ! tu me *caligules !*
Caliguler, quel verbe ! — On vient de l'inventer ;
Il est très expressif, et veut dire *embêter* (1).

Nous ne donnons pas entièrement, par

(1) Parodie de *Caligula*, au Palais-Royal.

ordre de date, les rôles de notre acteur.

Il créa Yvan dans la *Catherine* de Romand, — Holopherne dans la *Judith* de madame de Girardin,—l'Esclave dans la *Cléopâtre* de la même, — le Brutus du *Testament de César* de Dumas et Jules Lacroix,—Narcisse de *Valeria*, — le *Fils de Cromwell* de Scribe,—le roi dans *Daniel* de Charles Lafont,—le templier dans *le Vieux de la Montagne* de Latour de Saint-Ybars,—Didier dans la *Rosemonde* du même,—Pierre le Grand dans *la Czarine*, — et, ne l'oublions pas, le célèbre *Arbogaste* de Viennet (1).

(1) Les autres rôles importants de Beauvallet sont : le Bohémien dans *Lavater*, — Jacques Clément dans une pièce de d'Epagny, — Lorenzino dans *Laurent de Médicis*, —Diégarias dans la pièce de Victor Séjour,—

Au moment où le public en gaieté demandait l'auteur, on assure que Beauvallet arriva près de la rampe et dit :

« — Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que M. Viennet, auteur de la pièce, désire garder l'anonyme. »

Le succès du tragédien à la Comédie-Française était donc aussi grand que possible. Il eut la fantaisie de joindre la gloire d'auteur à celle qu'il possédait comme acteur.

Au théâtre de l'Ambigu, avec Davesnes,

la Chute de Séjan du même, — Job dans *les Burgraves*,—le duc de Monmouth dans *Jacques II*, – le docteur dans *le Cœur et la Dot* de Félicien Mallefille, — et l'amiral des *Bâtons flottants*.

il avait déjà fait représenter un grand drame sous ce titre : *Caïn.*

Pour achever de satisfaire son désir de célébrité, Beauvallet chausse doublement le cothurne et compose une belle et bonne tragédie en cinq actes, intitulée : *la Prédiction*, où il jouait le rôle d'Alphonse.

Quand nous disons belle et bonne, c'est de confiance.

Nous ne l'avons pas lue, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer le chef-d'œuvre.

Mais voici quelques lignes d'un compte rendu de l'époque :

« Beauvallet, dit *le Corsaire* du 18 décembre 1831, a fait une pièce pour s'y

tailler un rôle. Il a donc choisi un sujet où la fiction eût beau jeu, un sujet bien noir, bien hérissé de scélératesses et de crimes, et dans lequel il pût donner l'essor à ses robustes poumons. Il y a de beaux vers dans cette tragédie, de belles tirades. Le nom de l'artiste a été proclamé au bruit des applaudissements. »

Enfin, cela valait mieux qu'*Arbogaste*.

Mais notre héros fut troublé dans son triomphe par les cris des auteurs qui l'accusaient de monopole.

— Eh! si les comédiens font des pièces, disaient-ils, qu'allons-nous devenir?

Beauvallet serra ses manuscrits en por-

tefeuille, — car il avait plusieurs autres tragédies prêtes, — et laissa passer l'orage.

Sa rancune envers ceux qui l'excluaient, fort injustement, du reste (Molière n'était-il pas à la fois auteur et comédien?), s'exerça au comité de lecture, où il siégeait comme sociétaire-juge.

Il y amenait avec lui un superbe chien de chasse.

Quand la pièce l'endormait un peu, et qu'il lui était impossible d'asseoir un jugement, il prenait deux boules, une noire et une blanche, les jetait dans la salle de lecture, et criait à son chien :

— Apporte !

L'animal courait après les boules.

Il en attrapait une. Son maître la lui prenait dans la gueule et la fourrait dans l'urne.

Malgré les torts de messieurs les auteurs à son égard, Beauvallet mérite ici de graves reproches, et nous n'hésitons pas à les lui adresser.

Peut-être nous répondra-t-il que beaucoup de ses collègues, pour y mettre plus de formes, y mettaient quelquefois moins de conscience.

Nous n'essaierons pas de le démentir.

Tout cela prouve, du reste, qu'on ne doit jamais confier le sort d'un auteur dramatique au caprice des comédiens.

Beauvallet resta de longues années sans présenter une de ses œuvres. Enfin, en 1845, il donna une seconde tragédie en cinq actes, intitulée *Robert Bruce* (1).

Les plaintes et les clameurs recommencèrent.

Il fallut de nouveau quitter la lice et laisser dormir sa troisième tragédie, *le Dernier Abencerrage*, dans la poudre d'un carton.

Elle ne fut représentée qu'en 1851.

Le rôle de Julia de Santa-Fé échut à mademoiselle Rimblot, pauvre fille, morte à vingt-six ans ! morte si jeune et si belle !

(1) Le malheureux Guyon créa dans cette pièce son dernier rôle.

morte sous le coup des injustices dont on la rendait victime !

Rachel était là ; Rachel était maîtresse souveraine ; le talent de mademoiselle Rimblot dut rester constamment sous le boisseau.

Dans les trois pièces dont nous avons donné le titre, Beauvallet, comme tous les acteurs qui écrivent pour le théâtre, fait preuve d'une véritable science de charpente et d'une parfaite habileté de mise en scène.

Quant à sa poésie, on ne doit pas absolument la donner comme modèle, témoin les strophes suivantes, que nous trouvons dans *le Dernier Abencerrage :*

Mère du Christ et des chastes amours,
Ecoutez ma prière ardente.
A votre autel, je pleure tous les jours
Pour une âme de vous absente.
O vierge d'amour, vous savez
Que c'est une âme grande et belle!
O vierge, rendez-la fidèle,
Et tous les deux vous nous sauvez.

Vierge d'amour, qui consolez le monde,
Sainte mère d s orphelins,
Puisqu'il est seul sur cette terre immonde,
Donnez-lui des frères divins!
Faites que son âme renie
Son prophète et sa fausse loi,
Et qu'il croie en vous avec moi
Pour gagner l'éternelle vie!

Mère du Christ, hélas! j'ai bien souffert
Mais je bénis cette souffrance;
Car, dans mon cœur au désespoir ouvert,
Vous avez versé l'espérance.
Faites que du pied de l'autel
Un nouveau chrétien se relève,
Et que notre union s'achève
Sous votre regard maternel

Il y a pire, nous n'en disconvenons pas; mais il y a meilleur.

Notre héros fait le vers trop facilement : chez lui la rime coule de source, et il la laisse couler sans gêne. Quand l'inspiration le guide, il s'élève parfois à une grande hauteur; mais il continue de rimer lorsque la muse est absente, et tout naturellement alors il tombe dans le médiocre.

Sa facilité d'improvisation poétique est extrême.

Au mois de juin 1851, il en donna la preuve à ses camarades de la Comédie-Française.

On allait célébrer l'anniversaire de la naissance de l'auteur du *Cid*.

Théophile Gautier, chargé par le com-

missaire royal de composer des strophes pour la fête, en apporta de si déplorables, qu'elles furent condamnés d'une voix unanime à ne point être lues.

Pourtant l'affiche annonçait des vers de circonstance : comment cette promesse va-t-elle être remplie ?

Séance tenante, on charge Beauvallet d'en composer d'autres.

Il prend la plume, et, le soir même, il déclame au public une pièce vraiment remarquable, en raison de la rapidité avec laquelle elle fut écrite.

En voici quelques passages :

Cent soixante-sept ans ont passé sur ta cendre
Et consacré ton immortalité.
Ces noms qu'un rien élève et qu'un rien fait descendre,
Contre ta gloire ont vainement lutté.

Où sont-ils maintenant ces rimeurs pédantesques,
Poètes de hasard que l'envie ameutait ?

. . . .

Leurs noms sont disparus ainsi que leurs ouvrages.
Ils n'ont, pour surnager sur l'océan des âges,
Que le travail honteux qu'ils avaient entrepris.

Ils voulaient, tous ces nains, sur tes pages sublimes,
Inscrire leur néant devant ta majesté,
Et, torturant ta muse aux élans magnanimes,
Te punir de ta gloire et de leur nullité

Cet homme au bras puissant à la rouge simarre,
Dont chacun redoutait l'esprit sombre et fatal,
Dirigeait en secret la croisade barbare
Du fond du Palais-Cardinal.
Il voulait que la muse ornât son front sinistre ;
Et non content d'être ministre,
De gouverner la France et d'être presque roi,
Il caressait l'espérance insensée
D'asservir la muse offensée,
D'imposer ses vers par l'effroi.

. . . .
. . . .

Comme les précurseurs, comme tous les prophètes
Qui viennent sur la terre afin de l'épurer,
Dieu te mit parmi nous, poète des poètes,
Pour purifier l'art et pour nous éclairer.

Et ce qui me fait croire à ta divine essence,
C'est que, malgré ton nom, tant de fois répété,
Malgré ta gloire et ton génie immense,
Lorsque les sots vivaient dans l'opulence,
Tu mourus dans la pauvreté!

Comme le Christ, tu gravis ton calvaire,
Portant ta lourde croix de gloire et de misère.
Et comme lui transfiguré,
Quand ton âme quitta la terre,
Brisant le marbre tumulaire,
Ton grand nom s'élança, de splendeur entouré!

Eugène de Pradel trouva, ce jour-là, dans notre acteur-poète, son maître en improvisation (1).

(1) Tout récemment, le 15 janvier, Beauvallet a fait un tour de force analogue, à l'anniversaire de la naissance de Molière. Le passage où il parle des chagrins du grand comique, chagrins dont cette indigne Béjart était la cause, a été vivement applaudi.

. . . .
Ton front ceint de lauriers s'inclinait vers la terre:
Tu riais au théâtre et pleurais dans ton cœur!

Beauvallet, depuis longtemps, est professeur au Conservatoire. Ses classes ont lieu le lundi et le jeudi. Nous citerons au nombre de ses principaux élèves mademoiselle Rimblot , Fechter, Arnault et mademoiselle Fix.

A la Comédie-Française, on a une peur terrible des espiégleries de notre héros, et surtout de ses coups de langue.

Un soir, Augustine Brohan descend toute costumée de sa loge. Elle jouait madame de Prie dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. On la prévient que sa robe est retroussée. Elle se baisse et cherche à l'abattre.

— Inutile, tu n'y parviendras pas, dit

Beauvallet : l'habitude est une seconde nature !

Feu Régnier-Destourbets, comme nous l'avons dit plus haut, composa une *Charlotte Corday*, qui a précédé de dix-huit ans celle de M. Ponsard.

On jouait la pièce en 1832.

Mademoiselle Dupont, très collet-monté, voyant Marat dans son costume historique, c'est-à-dire fort sale et les cheveux en désordre, dit à Beauvallet :

— Quelle infamie ! oser se montrer sur la scène française affublé de pareilles guenilles !

— Ah ! que voulez vous, mademoiselle, c'est fâcheux ! riposte l'acteur ; mais, si

vous ignorez que Marat n'a jamais porté ni escarpins ni bas de soie à jour, je suis bien obligé de vous l'apprendre.

Dans la même pièce, mademoiselle Brocard jouait Charlotte.

Elle était censée parler à Marat dans son bain, et s'adressait à la cantonnade, à hauteur d'homme.

Un soir, Beauvallet se couche à plat ventre pour lui répondre.

L'actrice ne l'aperçoit pas. Elle se trouble, cherche, baisse la tête et lui parle comme à quelqu'un qui serait à la cave.

Pendant l'entr'acte, elle lui fait des re-

proches et le conjure de ne plus se coucher de la sorte.

— Je vous le promets, dit le farouche révolutionnaire.

A la représentation suivante, il grimpe en haut d'un portant, et reste là, perché comme un machiniste, tout à fait sur le dernier échelon.

Mademoiselle Brocard le cherche. Beauvallet lui envoie la réplique du haut de son siége aérien.

L'actrice n'y tient plus; elle part d'un éclat de rire, et le parterre la siffle.

Alors elle devient furieuse et court chez le directeur, Jouslin de la Salle.

— Monsieur, lui crie-t-elle, c'est igno-

ble! et je vous prie de mettre Marat à l'amende.

— Je m'en garderai bien, répond celui-ci : le brigand me ferait couper le cou !

Beauvallet se livre à toutes ces espiégleries avec un sérieux imperturbable et un air presque lugubre.

Rachel a fait nombre de tentatives pour se le rendre favorable, car elle est avec lui constamment en scène, et son regard l'intimide. Mais elle est rarement heureuse dans les dialogues qu'elle entame pour se mettre bien dans son esprit.

Un soir, le voyant arriver, sous le cos-

tume de Pyrrhus, et chaussé de brodequins en drap d'or, elle s'écria :

— Mon Dieu, que vous avez de *belles* cothurnes !

— Hein ? fit Beauvallet, se retournant tout ébloui de ce splendide pataquès.

— Je dis, répéta candidement Hermione, que vous avez de *belles* cothurnes.

— Ah ! bon ! je croyais avoir mal entendu. Vous y tenez ?... Eh bien, moi aussi, je les trouve *belles !*

Il n'aime pas les Félix et raconte sur tous les membres de la famille des histoires peu flatteuses, mais parfaitement authentiques.

En voici deux entre mille.

Un jour, — c'était un premier de l'an, — Duchâtel envoie à Phèdre toute la collection des classiques, plus les œuvres de Walter Scott et celles de lord Byron, le tout magnifiquement relié au chiffre de la tragédienne.

— Que diable veut-il que je fasse de ce monceau de livres? dit Rachel avec humeur.

— Tu les vendras, dit le père Félix.

— Avec mon chiffre... y songez-vous? C'est impossible.

— Bah! tu les vendras plus cher!

Un autre jour, Beauvallet, retenu au passage Jouffroy par une pluie torren-

tielle, rencontre ce délicieux père Félix, qui attendait comme lui la fin du déluge.

Lorsqu'on n'a rien de mieux à faire, on cause avec tout le monde, même avec un juif.

— Ah çà ! dit Beauvallet, j'ai lu dans les journaux une nouvelle bizarre, pour ne rien dire de plus. Quelle est donc cette clause de l'acte passé entre votre fille et les entrepreneurs américains ? Vraiment, elle aurait vendu son cadavre ?

— Mais non ! s'écrie le digne fils d'Abraham, les journaux sont des menteurs. Vous comprenez bien, mon cher monsieur Beauvallet, que Rachel aurait donné la préférence à sa famille.

— Tiens, mais c'est juste, je n'avais

pas songé à cela, père Félix! dit le tragédien en lui frappant sur l'épaule. Je vous promets de démentir la nouvelle et de publier partout ce que vous venez de me répondre.

Il a tenu parole.

Beauvallet, dans les instants de loisir que lui laisse le théâtre, continue de manier le pinceau.

Des connaisseurs affirment qu'il est très bon paysagiste. Il excelle principalement dans la caricature.

On le rencontre du matin au soir chez les marchands de bric-à-brac.

Aujourd'hui, c'est un vieux meuble

qu'il achète ; demain, il fera l'acquisition d'un lot de ferraille, qu'il s'occupera patiemment à redresser et à polir.

Quelquefois, dans ces marchés, le hasard le favorise. Il retrouve de vieilles armes, et les remet à neuf avec une adresse à rendre les arquebusiers jaloux.

Son salon contient de fort belles panoplies, qu'il montre aux visiteurs, et qui se composent de toutes ces armes arrachées par lui à l'envahissement de la rouille.

Il ne se contente pas d'être archéologue et antiquaire, il est aussi entomologiste, et plusieurs jours ne suffiraient pas à l'examen complet de ses collections d'insectes.

Beauvallet, comme Nemrod, est un grand chasseur devant Dieu (1).

Malheur à la Comédie-Française, quand le moment est venu d'aller tirer la perdrix dans les plaines de la Beauce, ou le lapin sous les broussailles de Fontainebleau !

Il fait des armes et monte à cheval comme Baucher, n'en déplaise à son fils Léon, qui ose dire, lorsqu'on l'interroge là-dessus :

— Mon père, écuyer !... par exemple ! Je sais qu'il allait parfois louer des ânes au bois de Boulogne avec Guérard le sculpteur. Ces messieurs ornaient leurs

(1) Il se fit, un jour, sauter une moitié de la main avec sa poire à poudre.

bottes d'éperons, faisaient des trous dans le ventre des malheureuses bêtes, et bouchaient ensuite ces trous avec de la terre glaise.

Fi ! la méchante langue !

Le célèbre tragédien s'est marié fort jeune. Il a six enfants : quatre garçons et deux filles.

Auteur et comédien comme son père, Léon Beauvallet, l'aîné des fils, a suivi dernièrement Rachel aux États-Unis d'Amérique. On lui doit une relation du voyage (1) extrêmement curieuse et peu

(1) Ce livre a pour titre : *Rachel et le Nouveau-Monde.* (Chez Cadot, éditeur.)

édifiante, surtout en ce qui concerne M. Raphaël Félix.

Un jour, Hermione dit à Léon :

— Mon frère, voyez-vous, c'est le Juif-Errant ; moi, je suis ses cinq sous !

Agé de vingt-huit ans à peine, Léon Beauvallet compte déjà plusieurs succès au théâtre, sinon comme acteur, du moins comme écrivain dramatique.

Il a fait jouer *le Roi de Rome* en collaboration avec Charles Desnoyers, son oncle ; *les Femmes de Gavarni* en collaboration avec Barrière, et *le Paradis perdu* en collaboration avec Henri de Kock, sans parler de beaucoup de vaude-

villes représentés soit aux Variétés, soit au Palais-Royal (1).

Beauvallet ne voulait pas que son fils fût acteur. Il l'admonesta de toutes les façons pour le décider à prendre une autre route; mais le jeune homme y mit de l'obstination.

— Puisqu'il en est ainsi, va au diable! cria le père.

(1) Le collaborateur de Léon Beauvallet pour ces vaudevilles est M. Lambert Thiboust, avec lequel il se trouve intimement lié depuis le collége. M. Lambert Thiboust a pris le goût du théâtre parce que son ami Léon avait un père comédien. Ensemble ils ont suivi les cours du Conservatoire; ils ont débuté ensemble à la salle Thierry, rue Guéménée, dans *Rita l'Espagnole,* et ils ont fait jouer dernièrement avec un grand succès une pièce qui a pour titre : *les Princesses de la Rampe.*

— A la bonne heure. Je t'obéis, et j'entre au théâtre, répondit Léon.

Ce mot désarma Beauvallet.

Notre héros se montre excellent camarade à la Comédie-Française, avec ceux qu'il aime.

Sa brusquerie n'a point d'égale, et son langage est d'une franchise et d'un pittoresque à rendre impossibles une foule d'anecdotes que toutes les finesses du style ne pourraient sauver.

Demandez à d'autres qu'à nous la réponse qu'il fit en plein foyer des artistes à M. Duchâtel, au sujet d'une absence momentanée d'Hermione.

Informez-vous auprès d'Alexandre Du-

mas père, et vous apprendrez ce que Polyeucte osa dire sur le pont des Arts à un académicien qui, après une longue dissertation, terminait gravement par la phrase suivante :

« Ces choses-là se *sentent* mieux qu'elles ne *s'expliquent.* »

— Oui, dit Beauvallet, c'est comme...

Achevez, monsieur Dumas !

Quand on reproche à notre héros d'employer certaines expressions d'une délicatesse plus que douteuse, il vous dit :

— Mon Dieu, je vous trouve superbe ! Est-ce que le mot n'est pas dans le dictionnaire ?

Outre sa puissance d'organe et son admirable talent de tragédien, Beauvallet possède au suprême degré l'entente de la scène et l'intelligence de ses rôles.

Il n'est pas en France ni en Europe un artiste mieux verséque lui dans la science des costumes.

A chaque nouvelle création, vous le verrez à la Bibliothèque impériale (section des gravures et des manuscrits à images) compulser les vieilles collections pendant des journées entières. Après ces recherches savantes, il est sûr d'avoir le costume historique, et il l'adopte quel qu'il soit, avantageux ou non, beau ou laid.

Mademoiselle Félix n'est possible que dans la tragédie.

Beauvallet montre, au contraire, une flexibilité de talent merveilleuse qui lui permet d'aborder le drame et la comédie sans rien perdre de sa valeur. Les rôles d'Israël, dans *Marino Faliero* ; de Latréaumont, dans la pièce d'Eugène Sue, et du chevalier Destouches, dans *Madame de Tencin*, viennent à l'appui de ce que nous avançons.

Le public n'a pas perdu le souvenir de la verve et de l'originalité que notre héros y déploya.

Tout récemment encore, le médecin du *Cœur et la dot* et l'amiral des *Bâtons flottants* ont fait voir que le talent de Beauvallet vibre sur toutes les cordes.

Jamais acteur n'a tenu la scène avec plus d'assurance.

Dans les occasions où d'autres perdent infailliblement la tête, il montre une présence d'esprit singulière. Un jour, dans *Phèdre*, il se trompe, et, au lieu de dire :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune,

Il prononce *tout m'abandonne*, ce qui rimait assez mal avec cet autre vers du poète :

Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.

Beauvallet ne se reprend même pas. Il ajoute intrépidement :

Je ne me souviens plus des leçons de Bellone.

Et, si l'ombre de Racine fut mécontente, elle eut, en vérité, grand tort.

On reproche à Beauvallet quelque inégalité dans son jeu. Cela tient aux impressions du moment.

Très humoriste de sa nature, il le devient beaucoup plus encore lorsque la salle fait à Rachel une part de bravos trop grande, en raison du mérite qu'il accorde à la tragédienne.

Mais il y a certaines pièces où il prend une revanche éclatante.

Ainsi, dans *Polyeucte*, il est toujours beaucoup plus applaudi que mademoiselle Félix, et, dans toutes les œuvres nouvelles, il est rare qu'il ne l'éclipse pas complète-

ment, parce qu'il ne s'agit plus ni de traditions, ni de routine, et qu'il a sur elle un avantage énorme, l'intelligence.

La *Czarine* de M. Scribe est là pour le dire.

Beauvallet y fut magnifique, tandis que Rachel avait l'air d'une poupée de Nuremberg, montée sur un bâton.

FIN

Paris. — Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

[illegible]

[illegible]

[illegible] d'histoire naturelle [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Courrier de Paris, Gazette pour rire, Comptes rendus de théâtres et de livres nouveaux, Revues musicale, judiciaire et artistique, Mélanges, Faits divers, tel est le cadre immense dont il dispose et qui répond à tous les goûts, à toutes les préférences, sans jamais choquer les justes susceptibilités de la morale et de la religion.

Grâce à ses traités et à ses relations, LE VOLEUR est toujours en mesure d'offrir à ses lecteurs les noms les plus brillants de la littérature et la fleur des œuvres de l'esprit, à quelque langue qu'elles appartiennent, ainsi que les extraits les plus in téressants des ouvrages inédits ou nouveaux ; en un mot, rien de remarquable ne paraît, soit dans la presse, soit dans la librairie, qui n'ait immédiatement son écho dans les colonnes de ce recueil.

Miroir intelligent et fidèle de la presse française et étrangère, il possède, à côté de l'élément dramatique et intéressant, qui ne parle qu'à l'imagination, l'élément actuel, qui s'intéresse à l'esprit en même temps qu'à la curiosité. Réservant toujours à l'à-propos une portion de son texte et de ses gravures, il réunit, au plus bas prix possible, l'agrément du journal à l'attraction du roman.

PARTIE ILLUSTRÉE.

Les illustrations sont confiées aux plus habiles artistes ; les noms de Doré, Edouard de Beaumont, Nadar, Télory, etc., sont, à cet égard, la meilleure des garanties.

Chaque livraison contient quatre ou cinq grands bois de la largeur de trois colonnes et couvrant l'étendue de la moitié d'une page, et, en outre, un rébus illustré.

Aux vignettes qui lui appartiennent, et qui se composent de scènes de romans, de vues, de portraits, de cérémonies contemporaines, de gravures de modes, de caricatures et d'actualités de tout genre, LE VOLEUR joint encore les plus belles illustrations empruntées soit aux journaux, soit aux publications en vogue.

EN SOMME, DIMINUTION DE PLUS DE 80 POUR 100, ET INTRODUCTION DE L'ILLUSTRATION DANS LE TEXTE, TEL EST LE RÉSUMÉ DE LA RÉVOLUTION QUE VIENT D'ACCOMPLIR LE JOURNAL LE VOLEUR, ET QUI NE PEUT MANQUER D'ÉLEVER CE RECUEIL AU PREMIER RANG DE LA PRESSE LITTÉRAIRE A BON MARCHÉ.

ON S'ABONNE :

A Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 35 ; province, chez les libraires et en envoyant mandat de poste sur une maison de Paris, l'ordre du directeur du VOLEUR.

Prix de l'abonnement : Paris, un an, 6 fr six mois, 3 fr. 50 c. ; un numéro, 10 centim pris au bureau ou chez les libraires.

Province : un an, 8 fr. ; six mois, 4 fr. 50 un numéro, 15 centimes, en timbres-post Les abonnements ne partent que du 1er de chaq mois. — Toute lettre non affranchie est rigo reusement refusée.

LA SÉRIE ILLUSTRÉE A COMMENCÉ AVEC I MOIS DE NOVEMBRE 1856.

Paris. — Imp. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

POUR PARAITRE DANS LA DEUXIÈME SÉRIE

EN VENTE

Salvandy.
Mlle Georges.
Hippolyte Castille.
Murger.
Odilon Barrot.
Raspail.

SOUS PRESSE

Bocage.
Musard.
Montalembert.
Gavarni.
Michelet.
Plessy-Arnould.
Cavaignac.
Arnal.
De Morny.
Cormenin.
Granier de Cassagnac.
J. Sandeau.
Grassot.
Marie Dorval
Crémieux.
Cousin.
Beauvallet.
Louis Blanc.
Persigny.
Frédéric Soulié.
Villemain.
Ravel.
La Guerronnière.
Madame Ancelot
Considérant.
Saint-Marc Girardin
Ravignan.
Ricord.
Lachambeaudie.
Rosa Bonheur.
Berlioz.
Henry Monnier.

EN VENTE DANS LA PREMIÈRE SÉRIE

Méry.
Victor Hugo.
Émile de Girardin.
George Sand.
Lamennais.
Béranger.
Déjazet.
Guizot.
Alfred de Musset.
Gérard de Nerval.
A. de Lamartine.
Pierre Dupont.
Scribe.
Félicien David.
Dupin.
Le baron Taylor.
Balzac.
Thiers.
Lacordaire.
Rachel.
Samson.
Jules Janin.
Meyerbeer.
Paul de Kock.
Théophile Gautier.
Horace Vernet.
Ponsard.
Mme de Girardin.
Rossini.
François Arago.
Arsène Houssaye.
Proudhon.
Augustine Brohan.
Alfred de Vigny.
Louis Véron.
Féval.—Gonzalès.
Ingres.
Eugène Sue.
Rose Chéri.
Berryer.
Rothschild.
Sainte-Beuve.
Francis Wey.
Frédérick-Lemaître
Louis Desnoyers.
Alphonse Karr.
Alex Dumas fils.
Champfleury.—Léon Gozlan.
Alexandre Dumas.
Veuillot.

EN VENTE :

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 cent. avec gravures. — 18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

